This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

49 Volumes 5/6.

1. b. 19.

ACCORD

DU LIVRE DE LA GENÈSE

AVEC LA GÉOLOGIE

ET LES MONUMENS HUMAINS,

Je place la présente édition sous la sauvegarde des loix et de la probité des citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les tribunaux tout contrefacteur, distributeur débitant d'édition contrefaite. J'assure même au citoyen qui me fera connoître le contrefacteur, distributeur ou débitant, la moitié du dédommagement que la loi accorde. Les deux exemplaires, en vertu de la loi, sont déposés à la bibliothèque nationale.

A Caen, ce 24 nivôse an 11 de la République française.

J. J. MANOURY l'ainé.

ACCORD

DU LIVRE DE LA GENESE

AVEC LA GÉOLOGIE

ET LES MONUMENS HUMAINS,

Sur les faits et les époques de la création, et du déluge universel;

Et sur le fait d'une révolution qui, par l'ordre divin, avoit frappé à la fois tous les globes de notre monde planétaire, y avoit éteint la lumière et la nature vivante, et ne finit qu'à l'époque où Dieu créa de nouveaux êtres sur la terre, quarante siècles avant l'ère chrétienne.

PAR M. GERVAIS-DE-LAPRISE l'ainé, Membre de l'Académie des sciences, lettres et arts de Caen.

Nam invisibilia ipsius, à creaturâ mundi, factis intellecta, conspiciuntur, ipsaque sempiterna ejus virtus, et divinitas. S.-PAUL aux Romains, sur le texte grec.

« Car ce qu'il y a d'invisible en Dieu, se découvre à l'intelli-» gence, par la création du monde, en en jugeant par les faits, » où l'on voit l'éternité même de sa puissance, et sa divinité ».

A CAEN, chez MANOURY l'ainé, Libraire, rue S.-Pierre.

A PARIS, chez BELIN, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, n°. 22.

DE L'IMPRIMERIE DE P. CHALOPIN FILS, A CAEN.

AN XI. — 1803.

BIBLIOTHECA·BODLEIANA·

TABLE ET TITRES DES CHAPITRES.

CHAPITRE Ier. . . . . pag. 1.

CAUSES de l'erreur de ceux qui, à la vue de l'ancienneté indéfinissable du globe terrestre, et en rapportant l'invention du zodiaque à une époque plus reculée que celle qu'elle a, de trente-six siècles avant l'ère chrétienne, se sont mis en opposition avec la chronologie de la Genèse.

CHAPITRE II. . . . . pag. 9.

ÉTAT de la question sur l'invention du zodiaque, avec tout ce qu'on peut dire pour le système de M. Dupuis, qui rapporte cette invention à une époque de quinze mille ans avant l'ère chrétienne.

CHAPITRE III . . . . . pag. 17.

PREUVES contre ce système.

CHAPITRE IV . . . . . pag. 31.

CONTRE ceux qui, pour l'appuyer, ont dit qu'il s'accorde avec la chronologie égyptienne.

CHAPITRE V. . . . . pag. 37.

L'INVENTION du zodiaque ne part pas de l'Éthiopie.

CHAPITRE VI . . . . . pag. 47.

ELLE ne part pas de l'Inde.

CHAPITRE VII. . . . . pag. 53

Ni du nord de l'Asie et de l'Europe.

CHAPITRE VIII . . . . pag. 62

Contre tous les systêmes en général, qui supposeroient le fait d'un zodiaque, ou d'un autre monument, antérieur au déluge universel arrivé à l'époque de vingt-trois siècles et demi avant l'ère chrétienne, et qui ne portât pas l'empreinte de ce déluge, dont le fait et l'époque sont certifiés par le livre de la nature, qui certifie de même, par toute la terre, le fait et l'époque de la création, et les autres faits divins, conformément au livre de la Genèse. — C'est à ce déluge, où le vent poussoit du midi au nord, que se rapporte le fait de l'ensevelissement des gros animaux du midi, dans les régions septentrionales.

CHAPITRE IX . . . . . pag. 82.

La Genèse dit, non pas que l'arche s'arrêta sur les montagnes de l'Arménie, mais qu'elle fut poussée, du midi au nord, au-delà du Caucase; et elle dit, non pas que le déluge fut opéré par le seul moyen de la la pluie, mais qu'il le fut principalement par le moyen de l'ouverture faite par l'ordre divin, au grand réservoir souterrain des eaux existantes sous le fond des mers.

CHAPITRE X . . . . . pag. 100.

Il résulte du récit de la Genèse, que toute la nature vivante avoit été éteinte, et que tous les autres globes de notre monde planétaire avoient été frappés du même coup, avant l'époque où Dieu rendit le mouvement

et la lumière à ces globes, alors sans atmosphère, et dans l'état d'une totale inertie; et créa les végétaux, les animaux et l'homme, quarante siècles avant l'ère chrétienne. — Le récit prouve que la terre est ronde, que c'est elle, et non pas le soleil, qui tourne; et que l'atmosphère solaire n'a que la propriété d'imprimer l'action aux fluides de la lumière et du feu existans dans l'atmosphère terrestre.

CHAPITRE XI . . . . pag. 148.

NOTIONS sur la langue chaldéenne, et sur son alphabet, dont celui des Grecs n'est qu'une copie. Les pensées exprimées par les noms de ses lettres, et par leurs valeurs numériques, forment ensemble un discours sentencieux portant la marque du temps où il fut fait, quatre siècles après la création de l'homme; et d'autant plus admirable, qu'il étoit nécessaire pour ce temps, et qu'il l'est même encore pour le nôtre, dans l'ordre des sciences humaines.

CHAPITRE XII . . . . pag. 217.

LES noms des douze signes du zodiaque sont pris dans les idées exprimées par ceux des douze premieres lettres de l'alphabet, d'où il résulte que ceux-ci étoient déjà inventés, quand ceux du zodiaque le furent; mais sans qu'on puisse supposer que ces deux inventions, dont la seconde s'élève de cinquante-quatre siècles au-dessus de nos têtes, ne soient pas du même auteur, ni, pour ainsi dire, du même jour.

CHAPITRE XIII. . . . pag. 230.

IL n'y a rien dans les noms des lettres et des douze

signes du zodiaque, d'où les Egyptiens aient pu conclure qu'il étoit permis de représenter Dieu symboliquement sous la figure d'un veau ou d'un taureau.

CHAPITRE XIV . . . . pag. 233.

Il résulte bien des pensées exprimées par les noms des lettres de l'alphabet, que ces noms ne leur furent donnés que fort peu de temps avant l'invention du zodiaque, et pour ainsi dire, dans le même jour, trente-six siècles avant l'ère chrétienne; mais il n'en résulte point que l'homme n'eût pas déjà l'art de cette écriture alphabétique.

FIN DE LA TABLE.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

Les lettres et la religion attendoient la paix, et celui qui l'a donnée à l'Europe, revenoit de l'Égypte, quand on entendit dire qu'un très-vieux zodiaque avoit été découvert dans la partie haute de cette province, où les savans de la Grèce alloient chercher la connoissance, qu'ils n'y trouvèrent pas, de l'ancien temps. On disoit que ce monument étoit d'une époque de quinze mille ans avant l'ère chrétienne, et qu'il seroit la preuve du système de M. Dupuis, imprimé dans l'astronomie de Lalande en 1781.

On verra par l'ordre des chapitres de mon ouvrage, que je ne m'y proposai d'abord que de détruire ce système d'un savant qui y fut trompé le premier, et

de prouver que l'invention du zodiaque ne part que d'une époque de trente-six siècles au-dessus de l'ère chrétienne; mais cette erreur tient à tant d'autres, que je dus aussi les détruire. Il falloit la preuve contraire, non-seulement par la langue chaldéenne, mais par la géologie qui cherche la clef du livre de la nature dans les montagnes et les fouilles du globe terrestre: il falloit aussi la preuve par le livre de la Genèse, qui seul donne cette clef, et qui, montrant l'éternelle puissance qui a fait l'édifice sur les voûtes duquel nous marchons par toute la terre, montre aussi le temps où elle l'a fait, l'ordre qu'elle y a mis, et les moyens qu'elle a bien voulu y employer pour que l'homme pût la reconnoître, et y voir un un livre qu'il pût lire.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Ce plan est si vaste, que voulant en donner l'ensemble dans un volume in-8°., je n'ai pu qu'y être fort resserré dans le choix et l'emploi des matières. Il est assez gros pour les savans, puisqu'il ne leur faut souvent qu'un mot sur chaque chose, et il pourra l'être encore assez pour ceux qui, n'ayant point réfléchi sur ce livre de la nature, en auront la volonté, puisqu'avec cette clef, il ne faut plus que des yeux, de la réflexion et un cœur droit.

Il eût fallu ces nouveaux moyens contre l'incrédulité du dernier siècle; car elle les demandoit, quand elle se fonda sur ce livre de la nature, quand, en l'opposant à la nouveauté du monde, elle y opposa à la fois et les langues des vieux peuples de l'Asie, et l'invention du zodiaque, et la découverte anti-diluvienne de l'étonnante période luni-solaire, que ne connurent point les Grecs et les Latins. Toutes les sciences alors semblèrent conjurées contre les livres de la révélation divine. L'incrédulité s'indignoit quand elle entendoit dire que le ciel et la terre n'étoient pas encore âgés de six mille ans. Elle avoit l'évi-

dence pour elle, quand elle disoit que cette durée de six mille ans n'étoit comme rien, en comparaison de l'ancienneté du globe terrestre. Je sais bien qu'elle n'étoit pas moins en faute du côté de la religion. Car, quand il seroit vrai que Moyse n'auroit pas distingué entre l'époque de l'ouvrage des six jours, et celle de la création de l'univers, la certitude de l'inspiration divine sur son livre, ne seroit pas moins la même : il en résulteroit seulement que Dieu n'auroit pas révélé à l'homme, la connoissance des faits qui séparent ces deux époques. Mais pourquoi, puisqu'il n'est pas vrai que Moyse les ait confondues ; qu'au contraire, il les a distinguées, et que même il a parlé des faits qui les séparent, ne l'a-t-on pas dit jusqu'à présent à l'incrédulité ?

N'en soyons pas trop étonnés, c'est qu'il n'est que très-difficile de détruire une vieille erreur, quand elle s'appuie sur la religion. Celle-là n'est venue que de la philosophie des Grecs : mais elle étoit celle de leurs sages, quand le christianisme descendit du ciel sur la terre. Ils nioient qu'aucun être eût existé sur la terre avant le temps du chaos. Les traditions religieuses supposoient bien le contraire chez les Égyptiens et tous les autres

vieux peuples de l'Asie; et quoique plus obscures chez les Grecs, elles le supposoient encore assez: elles disoient qu'avant le chaos, la terre avoit été habitée par des êtres raisonnables, dont les justes étoient montés au ciel après leur mort. C'étoit alors sur la terre, le règne de ceux que les païens appeloient des Dieux, c'est-à-dire des bons génies, puisque, dans Homère et Hésiode, Jupiter lui-même se trouve au rang des bons démons ou génies. On sait que, dans Ovide, aucun d'eux, pas même Jupiter, ne joue un rôle dans le débrouillement du chaos, en sorte que le règne de Saturne n'étoit que celui du temps même de ce chaos, où il n'existoit plus rien de la nature vivante sur la terre. Mais quand, pour peindre l'idée de ces faits, les poëtes disoient que Saturne étoit le Temps, et qu'il avoit ôté au Ciel la faculté générative; et quand ils représentoient ce Temps comme fils du Ciel et père de Jupiter, ils sembloient éteindre l'idée de la divinité et même de l'humaine honnêteté. La grave philosophie dut donc s'en indigner: elle dut dire qu'aucun être n'avoit existé avant le chaos, où elle supposoit au reste, comme les poëtes, que toutes les matières étoient confondues sans aucun ordre, ni aucune forme, et dans les

ténèbres et l'inertie. Ces philosophes ne laissoient qu'une question, celle de savoir si Dieu, qui donna la forme et le mouvement à la matière, l'avoit créée avant de la mettre en œuvre; et le christianisme mit fin à cette question. La philosophie crut que Dieu n'avoit pas seulement disposé la matière, mais qu'il l'avoit tirée du néant.

Alors non-seulement il n'eût pas été bien, mais il eût été mal, de mettre en question si le fait de la création du ciel et de la terre a précédé, ou non, celui du chaos, dont l'état, dans l'idée des traditions religieuses, se rapportoit à ce que dit le livre de la Genèse, de la situation où se trouvoit la terre avant l'ouvrage des six jours. Car, puisque la philosophie n'avoit encore aucunes idées véritablement géologiques, et que même elle en avoit de contraires, la vérité n'eût pu se faire entendre. Et il est d'ailleurs évident, par les versions, grecque et latine, du livre de la Genèse, que les interprètes de ce livre, étoient eux-mêmes imbus de cette philosophie de leur temps. Ils n'ont pas moins bien traduit, à peu près mot pour mot, et si bien que je n'y noterai que de légères différences, absolument indifférentes alors, et sans aucune conséquence. Seulement, il n'étoit pas

possible en leur temps, qu'ils entendissent le sens de ces mots qui ne seroient encore qu'inintelligibles, si la géologie n'étoit pas née.

Or, elle ne naquit, pour ainsi dire, que vers le milieu du dernier siècle. La fausse opinion que j'attaque, dut donc rester dans le christianisme jusqu'alors. Mais le danger en devint très-sensible quand la géologie publia ses premiers essais ; et il étoit à l'extrême, quand le maître du monde frappa les premiers coups de la révolution qui a amené dans l'Europe un nouvel ordre de choses.

Il n'appartient qu'à l'Église de fixer définitivement le sens des livres saints. Mais aussi l'Église invite les savans à noter les différences entre le texte et la vulgate ; elle se réserve seulement le droit, qui lui appartient si bien, de fixer les doutes, s'il en restoit après l'examen des hommes capables d'en juger : il m'est donc permis de noter ces différences. Mais quand je n'aurois que la vulgate, je ne détruirois pas moins encore assez complettement toute cette erreur prétendue religieuse.

Car, puisque la vulgate dit que la terre étoit néant et vide (1), qu'elle étoit entiè-

(1) Les mots *teu u beu* du texte, répondent littérale-

rement couverte d'eau, que l'air (1) étoit porté sur la surface des eaux, et que les ténèbres couvroient la face de cet abyme, on ne peut plus demander sensément, si ce fut à l'époque où Dieu eut créé la terre, et avec elle tout ce qui est dans le ciel, qu'elle se trouva dans cet état du néant et des ténèbres; et dès-lors on conçoit qu'elle n'étoit plus ce qu'elle avoit été. Or, le verbe *erat* dans la vulgate ne s'oppose point à cette distinction des deux époques; seulement il laisse l'incertitude. Mais le génie de la langue latine vouloit cette incertitude, que ne laisse pas celle du texte : j'en dirai bientôt la raison. C'étoit l'affaire du lecteur de sentir par le récit après ce verbe, que le fait de la création étoit d'une époque antérieure à celle de l'ouvrage des six jours. Je n'aurois donc en effet besoin que de la vulgate pour établir cette distinction.

---

ment aux mots latins *inane et vacuum*. Le génie de la langue latine vouloit que l'interprète écrivît *inanis et vacua*, puisque les mots *teu u beu* du texte, se rapportent à la terre; et le génie de notre langue permet de traduire le texte tel qu'il est.

(1) C'est l'air, et non pas l'esprit de Dieu, dans le texte; et dans la vulgate aussi, ce n'est que l'air. Voyez l'explication dans mon ouvrage.

Est-ce la vulgate qui empêche de savoir que les mots *néant et vide*, dans le récit de la Genèse, signifient que toute la nature vivante avoit été éteinte sur la terre? De qui vient la faute, si l'on ne le sait pas, puisqu'on a la preuve de cette signification par des exemples (1) parfaitement déterminés, dans les livres saints? Et de plus, qui ne sent pas que, puisque Dieu avoit créé la terre dans le principe, ce n'étoit pas elle qui étoit néant, et qu'aussi, ce n'étoit pas elle qui étoit vide, puisqu'elle étoit entièrement couverte d'eau?

La vulgate dit que le soleil, la lune et les étoiles, ne furent rendus propres (2) à l'illumination du ciel et de la terre, que dans le quatrième des six jours. Or, elle avoit dit que Dieu avoit créé le ciel dans le principe, et par conséquent, le soleil, la lune et les étoiles. Ces globes existoient donc avant le quatrième des six jours : seulement, ils n'existoient plus alors que dans l'état du

(1) Voyez chapitre X de mon ouvrage.

(2) La vulgate ne dit pas que Dieu ait créé ces globes dans le quatrième jour, mais seulement qu'il les fit propres à l'illumination; et c'est ce que dit encore mieux le texte. Voyez au même chapitre.

chaos : ils avoient donc été frappés du même coup qui avoit frappé la terre.

On le sait aussi par la vulgate, dans ce qu'elle dit de la formation de l'atmosphère terrestre, dont Dieu dit qu'elle seroit ce qu'on appelle le ciel, c'est-à-dire, le ciel atmosphérique : car, puisque Dieu avoit créé les cieux dans le principe, il avoit aussi créé celui-là. Or, il n'existoit plus, puisque Dieu le forma à neuf dans le second des six jours : il avoit donc aussi été frappé du même coup qui avoit frappé la terre, et, avec elle, tous les autres globes de notre monde planétaire.

Or, la vulgate qui dit ces choses, n'a pas dit un seul mot qui ait pu donner lieu à la fausse opinion. Elle ne dit pas que l'époque, au second verset, soit la même que celle où, au premier verset, Dieu a créé l'univers : elle ne permet pas même de le supposer, puisque, pour ce cas, la langue latine eût voulu l'adverbe de temps *tunc*. On auroit dit en latin, *Terra autem erat* TUNC *inanis et vacua*. Or, cet adverbe *tunc*, que la fausse opinion suppose, n'est pas dans la vulgate, parce qu'il n'est pas non plus dans le texte, qui établit même l'idée opposée à cet adverbe. C'est donc une erreur contre la vulgate elle-même, dans cette fausse opinion. Et si ce

n'est que cette erreur est innocente, par les raisons que j'en ai données, elle seroit criminelle devant la religion, comme supposant au texte de la Genèse un mot qui n'est pas dans ce texte, et qui y est même directement contraire.

Mais il faut raisonner pour sentir ces choses, et l'on voudroit que la vulgate en eût dispensé, en distinguant les deux époques par une construction grammaticale. Son savant auteur l'eût pu mieux que personne, parce que la distinction en est faite grammaticalement dans le texte qu'il traduisoit : mais il ne l'eût pu que par quelques mots de plus, qui ne sont pas dans le texte, et c'étoit une raison qui devoit l'emporter sur l'autre. Car on auroit dit que Saint-Jérôme auroit mis dans sa version, des mots qui ne sont pas dans l'original : il devoit donc traduire comme il l'a fait, et je n'y traduis que de même. Mais il n'est pas moins vrai que les deux époques sont distinguées dans l'original par construction grammaticale. C'est que le génie de la langue chaldéenne pour la distinction des temps du verbe, n'est pas comme celui des langues grecque et latine. Il ne faut que la vue du texte (1) de la Ge-

(1) Voyez la preuve chapitre X.

nèse à un homme instruit, pour voir sur le champ, par la construction grammaticale, que le temps où Dieu avoit créé le ciel et la terre, étoit plus que passé, quand la terre étoit dans l'état du chaos. On en verra la preuve dans mon ouvrage.

La fausse opinion doit donc tomber. Mais je dois des éclaircissemens sur d'autres préjugés religieux. 1°. L'idée de ces révolutions répugneroit à celle de la sagesse divine, si l'on se figuroit que l'habitant d'un monde nouveau n'y marchât que sur des laves et des scories. 2°. Les livres saints semblent insinuer, quand on n'y réfléchit pas assez, que la révolution qui éteindra la nature vivante sur la terre, n'aura pour cause, dans le plan divin, que la vue du mal moral; et moi, qui suis bien loin d'exclure cette vue, j'ajoute seulement que ces révolutions sont nécessaires aussi dans l'ordre physique sur les globes.

1°. Ce ne fut point sur des laves et des scories que marchèrent les premiers hommes. Au contraire, la surface terrestre étoit alors plus belle qu'elle ne l'est. La révolution qui avoit détruit le dernier monde sur le globe terrestre, avoit commencé par une conflagration générale de ce globe, et à la fois de

tous les autres de notre monde planétaire. Moyse ne le dit pas, mais le livre de la nature l'atteste, et les livres saints disent que ce sera de même par une conflagration générale du globe terrestre, et de tout notre monde planétaire, que tout ce qui vit sur la terre, et tous les ouvrages de l'homme, seront détruits. Or, dans ces révolutions, une inondation générale commence après la conflagration. Moyse le dit, et le livre de la nature en donne la preuve. Alors, à mesure que l'eau s'élevoit sur la surface terrestre, en couvrant d'abord la partie du bassin des mers, desséchée au temps de la conflagration, la main de l'Éternel bâtissoit à neuf nos montagnes calcaires, et d'autres de divers genres, et elle reparoit celles qui restoient du vieux monde : telles sont celles des Alpes et des Pyrénées, où les réparations par la pierre calcaire, et par d'autres d'une autre nature, sont aussi sensibles que le sont les parties neuves d'un vieux bâtiment réparé. En général, à peu d'exceptions près, les montagnes de pierre calcaire se calcinent, ou se dissolvent, dans les conflagrations du globe : elles coulent ensuite par les pluies dans la mer : là, toutes les matières sont comme dans le chaos. Mais Moyse dit qu'il existe sous

le fond des mers un grand réservoir des eaux (1), et qu'elles en sortent pour couvrir la terre, quand le maître l'ordonne. Or, elles en sortent quand, après la conflagration, ce maître en donne l'ordre : elles repoussent du bassin des mers à la surface terrestre, toutes les matières accumulées dans ce bassin : et c'est avec ces matières que s'est fait l'édifice qui couvre toute la terre, si l'on en excepte ce qu'il a de l'ancien monde; en sorte que, comme l'a dit le psalmiste (2), c'est un nouvel habit à la place d'un usé, que Dieu a donné à la terre.

Sans doute, il ne lui eût fallu qu'un mot pour faire toutes ces choses, et l'ouvrage des six jours dans la Genèse en est la preuve. Mais l'homme n'auroit pas le livre de la nature, si l'Éternel n'avoit pas employé l'eau pour agent dans la bâtisse de cet édifice. On y voit par l'horizontalité

(1) Voyez la preuve, chap. VIII et X de ce volume.

(2) *Initio tu, domine, terram fundasti, etc.*

« Dieu, dans l'ancienneté des temps, tu as créé la » terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains.

» Ils tomberont, et tu seras debout : ils vieilliront » comme un vêtement qui s'use.

» Tu les changeras comme on change un habit; et » ils seront changés; mais, toi! tu es toujours le même ».

des couches des matières, que c'étoit l'eau qui les voituroit. On y voit aussi que l'air étoit retiré des vides souterrains du globe, et que la lumière était éteinte dans notre monde planétaire. Car le ressort de l'air eût été comprimé par le feu, si l'atmosphère solaire eût imprimé l'action aux fluides de l'atmosphère terrestre ; et l'action de ce ressort de l'air auroit dérangé les assises des matières, et empêché la pétrification : l'on verroit dans l'édifice, les effets de cette action du feu sur l'air, et l'on n'y voit rien de ces choses. Il falloit que tous les volcans se tussent : et en effet, il n'en est aucun dont la naissance ne soit postérieure à la bâtisse de nos montagnes calcaires. Dolomieu (1) en a fait la remarque sur l'Étna ; ce volcan, qui a tant mugi sous l'eau du déluge universel, n'étoit pas encore allumé, quand les montagnes qui l'avoisinent, furent faites, et sa charpente n'est que de leur temps.

L'idée de ces révolutions ne répugne donc pas à celle de la sagesse divine. La surface terrestre n'est pas même aussi belle qu'elle l'étoit à sa naissance : elle a perdu de sa beauté dans le déluge universel : elle en a

(1) Mémoire sur les îles Ponces.

encore perdu en vieillissant. Elle a des rides qu'elle n'avait pas dans sa jeunesse ; mais la main divine se montre aussi sur ces rides. Elle est aussi sensible à la vue de la coupe des montagnes calcaires, à couches alternatives de pierre et de silex, telles que celles qui bordent les rives de la Seine, depuis la mer jusqu'à Paris, que l'est la main de l'ouvrier dans la bâtisse d'un mur à couches alternatives de pierre de taille et de brique ou de moëllon : et elle y est bien plus sensible encore, puisque toutes les matières étoient confondues dans l'eau qui voituroit les élémens de la pierre calcaire, et les débris de la nature animale et végétale, dont est formé le silex. Car, tandis qu'il falloit une puissance infinie pour cet ouvrage, il y falloit à la fois une intelligence infinie pour régler le choix des matières et assigner la place à chacune, selon son genre. Or, il n'y a pas encore six mille ans que l'Éternel faisoit ces choses. Et il fallut bien aussi sa main, au temps du déluge universel, en sorte que ce sont par-tout des certificats de la présence et des bienfaits de ce père des hommes, à deux époques si rapprochées de nous, qu'il est impossible de ne pas sentir, quand on raisonne, que si pour faire cet ouvrage,

ouvrage, lui qui l'eût pu d'un seul mot, il n'eût pas employé les moyens de la conflagration d'abord, et ensuite de l'inondation, l'homme n'auroit point ces divins certificats : il n'auroit point non plus les données qu'il a dans ces moyens, pour connoître parfaitement le fait de l'extinction des êtres du dernier monde, et pour juger à la vue de leur forme, assez différente de celle des êtres actuels, qu'en effet ils viennent de ce monde éteint. Il falloit ces moyens pour savoir que ce dernier monde avoit été précédé par un autre, éteint de même. Il les falloit pour reconnoître dans le livre de la nature, l'époque de la création des êtres du monde actuel, pour y voir que dès-lors, la disposition du globe terrestre sur son axe, les degrés de sa température et sa chaleur centrale, étoient ce qu'ils sont, sans que rien ait changé depuis ce temps; pour reconnoître même les limites du bassin des mers du monde précédent, et pour sentir par dessus tout, que, puisqu'il est donné à l'incrédule d'ouvrir les yeux à ces merveilles, qui sans le livre de la Genèse, n'auroient jamais été connues, le refus de le faire sortiroit de sa volonté de fermer son cœur à l'amour divin, et son esprit à la lumière.

2°. Les apôtres qui ont dit que les nations païennes deviendroient chrétiennes, ont dit aussi qu'il viendra un temps, où dans cette partie du monde, les puissances, et le très-grand nombre des hommes, seront anti-chrétiens, dans un état tel que le mal moral y sera à son comble. Mais en annonçant ces choses, les apôtres ont dit à la fois, que cette apostasie sera le signal de la conversion de tous les Juifs, et qu'à leur exemple, et par leur moyen, la foi chrétienne sera embrassée par tant d'autres peuples, qu'elle gagnera beaucoup plus qu'elle n'aura perdu par la désertion de ces premiers. Toutes les nations ne seront donc pas anti-chrétiennes, quand le monde actuel finira. Et comme Dieu n'en a point révélé le temps, et que ce seroit assez dire si l'on supposoit qu'alors la foi et la charité chez ces futurs chrétiens, ne fussent que ce qu'elles sont dans l'Europe, ce ne sont point des raisons pour conclure que cette fin du monde ne sera déterminée, dans le plan divin, que par la vue du mal moral. Il est bien écrit dans les livres saints, que le feu, dans la conflagration du globe, punira les impies; mais il n'en résulte pas que, si les hommes étoient moins méchans,

l'ordre arrêté par l'éternelle sagesse, pour cette future révolution, fût moins exécuté, puisqu'elle ne sera qu'un bonheur pour les justes.

Or, les rochers s'écroulent du haut des montagnes, les terres tombent, les vallées se comblent, la terre végétale s'use, les mines s'épuisent; et Dieu ayant imprimé le caractère de la perpétuité à ses globes, il faut que, comme l'a dit le chantre sacré, dans le cantique que j'ai cité, Dieu les rajeunisse de temps en temps, puisqu'ils vieillissent; et il faut qu'il leur donne un nouvel habit. C'est donc aussi par la vue du bien physique, qu'il donne l'ordre de ces révolutions. Je ne parle ici que de la dernière. Mais on a la preuve que le monde qui y fut éteint, avoit été précédé par un autre détruit de même. On l'a notamment par les carrières d'ardoise, dont plusieurs ont vu le quatrième monde, en comptant le nôtre le premier : on l'a aussi dans le ciel, où l'on voit quelquefois une étoile fixe, centre d'un monde planétaire, s'éteindre, tandis qu'une autre, non encore observée, comme ayant subi sa révolution, reparoît.

Je devois ces éclaircissemens à ceux des chrétiens à qui mon livre eût été suspect au

premier abord, parce que ceux de l'anti-christianisme s'annoncent sous les beau nom de la philosophie.

Je dois maintenant des éclaircissemens de même à ceux des philosophes qui, ne connoissant pas assez l'esprit du christianisme, ou n'y ayant pas assez réfléchi, croiroient y voir une sorte d'opposition au progrès des sciences et des lumières.

On ne connoît réellement, ni la philosophie, ni le christianisme, quand on les suppose ennemis. Quelque savant que soit un homme, il n'est point philosophe, s'il n'aime pas la vérité, si elle n'est pas le premier objet de ses méditations et de ses recherches. Or, si un homme de ce caractère n'est pas chrétien, il est bien près de l'être; et il ne peut qu'aimer ceux qui le sont véritablement, puisqu'ils ont aussi ce même caractère. Qu'y avoit-il dans la philosophie des Grecs, que les premiers pères de l'Église ne sussent pas, et où ils ne se montrassent pas les premiers hommes de leur temps? Ils n'étoient pas nés chrétiens: ils n'avoient aucun intérêt humain pour l'être, et ils en avoient pour ne l'être pas. Les biens de Léonidas, père d'Origène, furent confisqués, quand encouragé par ce fils, déjà

grand homme dans le jeune âge, il donna sa tête au martyre, qu'y avoit donnée avant lui, le philosophe Justin, contemporain de ceux qui avoient vu les apôtres. Si la philosophie s'indigne des sophistes, le christianisme s'en indigne encore plus. Et de tous les livres qui ont été écrits contre lui, depuis son origine jusqu'à nos jours, il n'en est aucun qui ne soit l'ouvrage de cet art qui n'éblouit que les sots. Les faits parlent pour le christianisme. Il avoit déjà des disciples à la cour de Néron et à celle de Domitien : il comptoit parmi eux, la nièce de ce tyran, épouse du consul Flavius Clemens, aussi chrétien, et que le tyran fit périr. Une philosophie de ce genre ne put que déplaire à l'épicurien Celse, qui avec tout l'art des sophistes et tout l'appareil de l'érudition, écrivit contr'elle, au temps d'Adrien, un livre que dans le siècle suivant, la plume d'Origène effaça. C'est un témoignage de plus dans ce livre de Celse, pour savoir que déjà le christianisme étoit la religion d'un grand nombre dans l'Empire, puisque ce sophiste craignoit qu'elle ne devînt celle des Césars. Ce ne furent pas les bons qui la persécutèrent ; ils la protégeoient au contraire, quand la superstition à la vue

de la désertion des siens, frémissoit. Si Constantin n'eût pas été mû par sa conscience, quand il se fit chrétien, la politique le lui auroit conseillé. Il en étoit temps pour les sciences et les lettres. Car que seroient-elles devenues, quand dans le siècle suivant, les Barbares fondirent sur l'Italie, et les autres parties civilisées de l'Europe ? Quand ils se partagèrent l'Empire de Rome et ses dépouilles, lorsque l'Empire d'Orient se suffisoit à peine pour sa propre défense ? Ils brûloient les temples des Dieux ; mais ils respectoient ceux du christianisme, et ils ne se civilisèrent que par lui.

Que savons-nous, dont nous ne lui soyons pas redevables ? Qui auroit arrêté le torrent du mahométisme, lorsque déjà il couvroit l'Espagne et menaçoit la France ; et quand, grossi du côté du Caucase, il se répandoit jusqu'aux bords de l'Allemagne, et traînoit après lui les instrumens de son fanatisme, qui ne s'est soutenu que par l'ignorance chez les peuples venus des bords de la Mer caspienne ? Qui ne sent pas que, si l'Europe n'avoit pas été chrétienne, lorsque par la foiblesse des descendans de Charlemagne, elle fut soumise au régime féodal, où les petits princes, et les petits seigneurs, étoient toujours en guerre

l'un contre l'autre, elle n'auroit plus rien des Grecs et des Romains ? Car, qui auroit pris la peine de conserver et de transcrire les manuscrits ? Y avoit-il un homme de lettres, un homme seulement qui sût écrire, qui ne vînt pas des asyles sacrés que respectoient ces petits tyrans capables de tous les crimes, puisque, malgré la voix de l'évangile, on en voyoit encore de bien méchans ?

La nature le diroit, si des exemples ne parloient pas. Car le christianisme veut la lumière : il veut que l'homme s'instruise dans toute l'étendue de ses facultés intellectuelles : il met au rang des profanes le lâche qui, pour ne point courir les risques de l'abus de son talent, et s'exempter de la charge imposée par le père des lumières, enfouit ce don, et meurt dans l'ignorance. Or, personne ne doutera qu'un homme qui, avec de tels principes, donne tout son temps à l'étude, n'y puisse beaucoup plus qu'un autre qui, avec des talens égaux, n'est mû que par des intérêts moins puissans, et qui même souvent ne sont qu'opposés à l'amour du vrai, et à l'intérêt général ; puisque le désintéressement des choses de ce monde, n'est pas dans ces choses, et qu'il ne peut venir que du ciel.

Il n'y a donc en effet aucune opposition

entre l'esprit du christianisme et celui de la philosophie, pour le progrès des sciences et des lumières : il y a au contraire un parfait accord entr'eux pour ce progrès, soit que le philosophe soit chrétien, soit qu'il n'ait pas le bonheur de l'être. Il y auroit seulement cette différence entr'eux, que le premier sauroit tout ce que sait le second, qui ne sauroit pas tout ce que sait le premier. Car s'il le savoit, il seroit chrétien au moins dans son esprit, s'il ne l'étoit pas encore dans son cœur : et l'intérêt des sciences et des lumières veut qu'on pèse ces différences. Car en laissant même à part tout ce que les livres de la révélation divine ont répandu de lumières et de consolations sur l'homme, il est évident que sans eux, l'incrédulité de nos jours n'auroit jamais su, ni quand, ni comment, l'homme a commencé d'être ; ni ce qui s'est fait depuis son origine jusqu'au déluge universel ; ni par quels moyens, et quand, et comment, l'eau de ce déluge surpassa les sommets des plus hautes montagnes ; ni de quel temps part l'invention du zodiaque, et celle de l'écriture alphabétique ; ni à quelle langue se rapporte cet alphabet ; ni par quels moyens, et à quelle époque, nos continens sortirent de l'eau du chaos ; ni comment

les montagnes de la dernière création se formèrent sous cette eau, à mesure qu'elle s'élevoit sur la surface terrestre ; ni par quelle cause elle s'y éleva, ni par quelle autre, et où elle se retira ; ni comment les matières siliceuses, formées des débris des animaux et des végétaux, se trouvent disposées par couches alternatives entre les lits de la pierre calcaire ; ni comment, dans celles de ces pierres qui sont à grain fin, leurs élémens se rapportent à la calcination et à la dissolution des montagnes antécédentes ; ni comment dans celles à gros grain, où les débris des coquilles n'ont point passé par le feu, ces débris restèrent intacts ; ni quel étoit l'agent dans la construction de cet édifice qui enveloppe toute la terre, et dont les fouilles de l'homme n'atteindront jamais la profondeur ; ni comment l'eau qui en voituroit les matières confondues, les séparoit, et les mettoit chacune à sa place, dans l'ordre le plus parfait. Et je le demanderois encore, qui même proposeroit ces questions, puisqu'elles n'ont point encore été faites sur le livre de la nature, et qu'elles supposent en effet, une première clef de ce livre ?

Ainsi ce seroit du côté du christianisme

que pencheroit la balance dans la comparaison des forces humaines pour le progrès des sciences et des lumières. Car quand ce qu'il rapporte à la révélation divine, ne s'y rapporteroit pas, l'effet ne seroit pas moins le même pour ce progrès. Ce ne seroit toujours qu'aux livres de cette révélation que se rapporteroit le bienfait. Et abstraction faite des vérités révélées, le livre de la Genèse seroit encore aux yeux de la philosophie, le plus admirable et le plus précieux de tous les livres, dans l'ordre des sciences et des lettres.

Il n'est plus permis à l'incrédulité de reculer, puisque le livre de la nature s'accorde avec celui de la Genèse, sur l'époque du commencement de notre monde. Ce n'est que de cette époque que part la première couche des dépôts qui ont comblé progressivement les baies de la mer. Si l'incrédulité en doute, ce n'est que sa faute, puisqu'elle a des données, par des monumens de la main de l'homme dans la fouille de ces baies, pour connoître le temps qui s'est écoulé depuis la première couche étendue sur leur fond, jusqu'à la surface des prairies. Ce n'est aussi que sa faute, si elle doute, ou de l'universalité, ou de l'époque du déluge dont l'homme a été le té-

moin, puisqu'elle en a les certificats, et par des colonnes prismatiques de basalte sur tous les volcans, tant subsistans qu'éteints; et par les coquilles non pétrifiées de nos mers, sur les plus hautes montagnes; et par leurs débris étendus par-tout sous nos pas, depuis Paris jusqu'à la mer; et par les squelettes des gros animaux du midi poussés vers le nord par l'eau de ce déluge; et par les couches chronométriques des matières entassées depuis le temps de ce fait marqué dans les baies, et les dunes de la mer. Il n'eût fallu qu'un mot contre le grand génie, qui, dans le siècle dernier, se laissa entraîner le premier par le système du prétendu refroidissement de la terre, supposée aussi chaude qu'un fer rouge, dans les régions du midi, lorsqu'elle n'auroit été dans celles du nord, que ce qu'elle est à présent sous la zône torride. Les fouilles des baies, et celles des autres couches, déposent par-tout contre ce système. On n'y trouve rien des êtres de notre monde, qui n'appartienne au climat de la fouille, si l'on en excepte seulement ce que l'eau du déluge universel poussa du midi au nord, où le livre de la Genèse dit qu'en effet le vent poussoit.

Tous les systêmes tombent devant ce livre: et dans ce qu'il laisse à dire, on ne peut

encore rien voir où l'incrédulité puisse se retrancher. Le premier père des hommes n'étoit pas encore au milieu de sa longue vie, quand il inventa le zodiaque, après qu'il eut donné des noms aux lettres alphabétiques : la langue qu'il parloit, est la chaldéenne. Qui lui avoit appris cette langue ? ne la parla-t-il pas au moment même où il commença d'être? Moyse le dit. Il dit que Dieu, en créant l'homme, avoit pris lui-même la forme humaine ; qu'il le mena (1) par la main dans un jardin délicieux qu'il lui avoit préparé ; et qu'en l'y établissant, il donna ses préceptes à cet être moral, dont la fidélité devoit être éprouvée, puisque ce n'est qu'ainsi que se forme la vertu. Douteroit-on de ces faits? Mais la bonté est aussi infinie en Dieu que sa puissance, et l'incrédulité ne seroit pas plus avancée. Car, si l'homme et les premiers animaux n'avoient pas été créés dans l'état de l'âge parfait, qui leur auroit donné le lait, nécessaire à l'enfant et à l'animal naissant, et les tendres soins aussi nécessaires des mères ?

Mais si cette gloire est due au christianisme devant les sciences et les lettres, la philoso-

(1) Voyez, pour la preuve, la note au chap. XVI.

phie aussi se défendroit, si au nom du christianisme, un sophiste vouloit la rabaisser. Car elle n'a aussi pour but que le bonheur des hommes ; et ce n'est que dans la vue de ce but qu'elle s'entoure aussi des lettres et des sciences, comme sachant que l'ignorance, où se cachent les vices et les crimes, enfans de la nuit, haïssant la lumière, entretient la source qu'ils ont dans le cœur humain. La philosophie hait l'ignorance. Elle prouve, par les faits et les principes, que le refroidissement du zèle pour le progrès des lumières, dans les empires et les sociétés chargées de l'instruction, est le signal de leur décadence et de leur chûte. C'est la confondre avec le charlatanisme des sophistes, que de la supposer insouciante sur l'état de l'autre vie. C'est comme si l'on confondoit la religion avec la superstition. Le philosophe St.-Justin disoit que Socrate avoit été chrétien avant le christianisme, parce que l'homme qui cherche la vérité devant Dieu, est en effet dans la voie qui y mène. Et Bossuet a dit, dans son beau discours sur l'histoire universelle, que pour ramener les Grecs aux idées saines de la religion, Dieu suscita les philosophes. Tous n'y firent pas ce qu'ils auroient pu faire ; et il en fut qui devenant

sophistes, agirent même en sens contraire. Mais qui pourroit dire que Socrate, qui forma tant de grands hommes, et Platon qui, à son exemple, ne regardoit aussi la vie présente que comme le passage à une meilleure, n'aient pas fait vers ce but tout ce que l'homme non éclairé par la révélation divine pouvoit faire? Origène, qui connoissoit si bien la philosophie, disoit qu'il ne voudroit (1) rien de meilleur pour amener les hommes au christianisme, s'il étoit possible, qu'elle les eût tous à son école. Et c'étoit en effet ce qu'il faisoit, quand il parloit à des païens capables de l'étude des hautes sciences. On en a la preuve en particulier, par un chef-d'œuvre d'éloquence et de gratitude, que lui adressa Grégoire, dit depuis Taumaturge, qui passant par Césarée dans la Syrie, où étoit ce maître, l'écouta, et s'étonna bientôt de se trouver chrétien. Il dit que ce grand homme faisoit servir la géométrie, l'astronomie, et toutes les sciences à son but.

Socrate avalant la ciguë, voulut qu'on offrît pour lui un sacrifice à Esculape. Le zèle chez des chrétiens en a fait un reproche à sa mé-

(1) Contre Celse, liv. I.

moire. Mais dans l'esprit de ce sage, Esculape étoit le génie céleste supposé préposé par Dieu, au département de la santé de l'ame et du corps. Or, à l'exception des Juifs, tous les grands peuples de la terre supposoient de même que Dieu avoit chargé les intelligences célestes du soin de veiller sur les hommes, en donnant à chacune un certain département; ce qui n'étant encore que tolérable dans le principe, dégénéra en une extrême superstition. On pouvoit donc encore la tolérer, en la ramenant à l'origine, en écartant ce qui empêchoit d'y voir que c'étoit à Dieu que se rapportoit le culte. Or, il paroît que Socrate le faisoit, et que ce fut parce qu'il l'avoit fait, qu'il périt. On est certain au moins, qu'il rapportoit son culte à Dieu. Et c'est ce qui fit dire à Platon, que jamais les hommes ne reviendroient à la vérité, si Dieu ne suscitoit un juste par excellence, qui digne de tous les prix dus à la vertu, ne seroit encore que l'objet de la haine des mortels, qui le maudiroient et le crucifieroient; ce qui a fait dire à l'auteur d'Emile, chez nous, que ce philosophe écrivant trois siècles avant le christianisme, avoit peint Jesus-Christ trait pour trait. Les prophètes le disoient encore bien mieux chez les Juifs.

Il falloit que Dieu, dont la bonté n'a point de bornes, se fît homme lui-même sur la terre.

La philosophie parle donc en effet comme le christianisme, pour le progrès des lumières, sans lesquelles il n'y a point de bonheur. Et quand j'annonce que le livre de la Genèse s'accorde avec celui de la nature, et qu'il en donne la clef cherchée inutilement par-tout, on doit donc être bien disposé, ce me semble, à en lire la preuve et les raisons dans mon ouvrage. Il falloit, pour cet effet, que j'essayasse d'abattre les préjugés qui s'y opposent, tant du côté de la religion que de celui de la philosophie; et ce n'est que pour cela que j'ai fait ce discours préliminaire. Il ne suffiroit pas contre les préjugés prétendus religieux, malgré tout ce que j'en ai dit, s'ils avoient l'appui de quelques docteurs dans l'Eglise, et que le doute fût tel qu'il fallût le jugement régulier. Mais je déclare que je m'y soumets: et je demande où seroit le zèle chez un chrétien, si avec la même soumission, il se dispensoit, en attendant, de peser et mes raisons et mes preuves? Ne doit-il pas désirer que l'incrédulité, qui n'est jamais que de bonne foi chez les vrais savans, trouve des éclaircissemens à ses doutes? S'il ne le désiroit

désiroit pas, ce seroit un crime; et de quel autre ne seroit-il pas coupable, si par son exemple, et les prétextes de son insouciance, il fortifioit ceux des incrédules, qui refuseroient d'ouvrir les yeux à la lumière sortant de cet accord, entre le livre de la Genèse et celui de la nature?

Du côté de l'incrédulité prétendue philosophique, ce n'est pas seulement l'insouciance qui aveugle, c'est l'orgueil aussi, et quelquefois le plaisir épicurien. Il étoit beau à un jeune homme, dans le beau monde, avant notre révolution, d'avoir au moins une teinte décente de cette prétendue philosophie. On y voudroit peut-être à présent une décence plus circonspecte, parce que le maître du monde a forcé l'homme de revenir à lui, par le sentiment de l'intérêt de la société, dans tous les états de la vie civile. Mais l'incrédulité ne resteroit pas moins la même; et elle y trouveroit même un nouveau moyen d'accroissement, puisqu'un déguisement de ce genre, est une servitude dont le cœur humain s'indigne, prêt à en rompre la chaîne le plutôt qu'il le peut. Le danger n'est donc pas moins grand qu'il l'étoit : car, si le christianisme ne profitoit pas de la paix qui lui est rendue, l'ignorance prévaudroit bientôt sur l'Europe.

Les bons esprits le sentiront dans la philosophie. Elle est bien entourée des sciences et des lettres, et par elles les nations chrétiennes de l'Europe dominent sur les autres parties de la terre : mais y domineroient-elles longtemps, si dans cette petite partie du monde, les puissances cessoient enfin d'être chrétiennes ? Je ne demande pas ce que seroient alors les mœurs, quoique la philosophie en fasse dépendre le bonheur de chaque homme en particulier, et celui de la société en général, et la force du corps politique dans la constitution des états. Je demande seulement où seroient alors les sciences et les lettres ? Déjà peut-être il n'existe pas dans l'Europe un savant, qui, si l'on en excepte ceux qui ne doutent pas de la révélation divine sur le livre de la Genèse, ait appris la langue dans laquelle a écrit l'auteur de ce livre. Et cependant cette langue est la mère reconnue de celles que parlent les vieux peuples de l'Asie, et ceux de l'Afrique. Elle est celle qui a donné son alphabet aux Grecs, lorsqu'ils ne savoient encore rien de cet art de lire et écrire; et celle sans laquelle l'homme n'auroit point la connoissance de l'ancien temps, ni la clef du livre de la nature. Les ténèbres reviendroient donc sur les sciences et les lettres, si le christianisme n'y étoit plus.

ACCORD
DU LIVRE DE LA GENÈSE
AVEC LA GÉOLOGIE
ET LES MONUMENS HUMAINS.

CHAPITRE Ier.

Causes de l'erreur de ceux qui, à la vue de l'ancienneté indéfinissable du globe terrestre, et en rapportant l'invention du zodiaque à une époque plus reculée que celle qu'elle a, de trente-six siècles au-dessus de l'ère chrétienne, se sont mis en opposition avec la chronologie de la Genèse.

On lit et l'on entend dire, que des savans revenus de l'Égypte, y ont découvert un zodiaque où l'équinoxe du printemps est ouvert par le signe de la balance, ce qui rapporteroit ce monument à une époque de plus de quatorze mille ans au-dessus de l'ère chrétienne.

Parmi les raisons qui s'élèvent contre ce prétendu résultat, on a d'abord celle du silence de l'Institut

national, puisque depuis le temps qu'on en parle, il n'en a rien publié.

Quelle qu'ait été la cause de la méprise, où apparemment les observateurs auront cru voir l'équinoxe du printemps, au lieu de celui de l'automne, j'annonce qu'ils s'y sont mépris. On n'en doutera pas si je prouve, 1°. que le système (1) de M. Dupuis, dont les conjectures ont été leur guide, est bien celui d'un savant plein de la littérature et de l'érudition des Grecs, mais qu'il est faux; 2°. que l'invention des douze signes du zodiaque, ne part que de l'époque où l'équinoxe du printemps répondoit au milieu

(1) Mém. imprimé dans l'Astron. de M. de Lalande, en 1781, tom. 4.

Je n'ai encore rien vu de ce zodiaque égyptien. Mais déjà parmi les savans qui l'ont vu, plusieurs l'ont rapporté au temps où les Grecs visitoient l'Égypte. Et si c'est de lui, comme il le paroît, que notre célèbre astronome a parlé dans sa note rapportée au journal du Publiciste du 13 vendémiaire an 11, on peut douter que ce monument existât dans le temps où Solon visita l'Égypte; et conclure toujours avec certitude, qu'il n'existoit pas à l'époque où le taureau commença d'ouvrir l'équinoxe du printemps, puisque dans ce zodiaque, le solstice d'été répond au milieu de la constellation du cancer: méthode qui, comme l'a bien dit ce savant, étoit encore suivie par les Grecs, au temps d'Eudoxe, trois cents soixante-dix ans avant l'ère chrétienne.

de la constellation du taureau, trente-six siècles avant l'ère chrétienne.

Je n'aurois pas besoin de la seconde de ces deux preuves, s'il ne s'agissoit que de renverser des systêmes, mais bientôt d'autres renaîtroient. Car telle est dans la recherche de la vérité, quand l'intérêt en est très-grand, la nature de l'esprit humain. Il ne s'arrête que quand il la voit, ou quand il croit la voir. Les premiers essais sont souvent fautifs dans les fouilles de l'ancien temps. Mais quand le génie s'y est égaré, il a encore éclairé; et l'on sait combien l'aveu des méprises en ce genre, est doux aux vrais savans.

A la vue des noms du zodiaque, et de la haute ancienneté de son origine, plus l'homme a d'esprit et de connoissances acquises, plus il desire de connoître le temps, et la raison de ces noms. Quelle est l'époque de cette invention qui honore si bien l'homme ? Et si celle des noms donnés aux lettres dans l'alphabet chaldéen est du même temps, comme je prouverai qu'elle en est, qui pourra rester froid devant des objets d'un si grand intérêt, tenant d'un côté à ce que les sciences et les lettres ont de plus ancien et de plus beau, et de l'autre, à la religion elle-même, puisque la chronologie est tellement liée aux faits dans le livre de Moyse, qu'elle ne pourroit être ébranlée, sans que les faits souffrissent la même secousse ?

La chronologie de la Genèse avoit pour elle tous les savans, lorsque, vers le milieu du dernier siècle, elle eut des contradicteurs d'un genre nouveau, dont malheureusement le zèle chrétien ne sentit pas les conséquences. Ce seroit un reproche à faire à plusieurs, s'il étoit permis d'en faire au malheur. Car puisque rien ne leur manquoit, pourquoi, lorsque l'étude de la géologie naquit pour ainsi dire, auprès de Buffon, ceux qui devoient éclairer les doutes, n'employèrent-ils pas des savans à cette étude ? Étoit-ce la faute des géologues, quand à la vue des matières, et de leur disposition dans les montagnes, et les fouilles du globe terrestre, ils disoient qu'une époque de six mille ans n'étoit que comme rien en comparaison de l'ancienneté de ce globe ? Ils avoient l'évidence pour eux. Mais aussi ils eussent dû savoir que les livres saints ne disent rien de contraire à cette vérité, et que même ils l'établissent. Car tout chrétien doit s'instruire, quand il voit dans la nature un fait, qui lui paroît en opposition avec une opinion prétendue religieuse. Il doit douter qu'il le soit, de la même manière qu'on douta que les livres saints enseignassent que c'est le soleil, et non la terre, qui tourne ; question qui, quand elle s'éleva, ne jeta dans l'incrédulité aucun savant. Ce fut donc une faute chez ceux qui s'y jetèrent, quand l'étude de la géologie s'ouvrit. Ils eussent dû n'y voir que l'ignorance de quelques théologiens, pareils à ceux qui condamnèrent l'opinion de Galilée.

Moyse ne dit point que le fait de la création du ciel et de la terre n'ait pas précédé immensément celui de la création de l'homme et des autres êtres de notre monde. Au contraire, il a séparé ces deux faits, en disant que c'est dans le principe que Dieu a créé l'univers. Il a dit qu'à l'époque du second de ces deux faits, la terre étoit entièrement couverte d'eau, que l'air étoit porté sur la surface des eaux, que les ténèbres couvroient la face de l'abyme, et que la terre étoit *néant* et *vide*, expressions dont le sens parfaitement déterminé par des exemples, annonce que toute la nature vivante avoit été éteinte sur ce globe. Et comme il dit aussi que le soleil, la lune, et les étoiles ne reparurent sur la terre que dans le quatrième des six jours, quoique l'atmosphère terrestre eût été rétablie dans le second, il dit assez que tous les autres globes de notre monde planétaire avoient subi la même révolution. Ce n'est pas dans le christianisme que l'idée de ces faits peut étonner, puisqu'on y sait par les livres saints, qu'à la fin du monde, où le soleil, la lune et les planètes seront frappés du même coup, ces globes (1) et

(1) Dieu ne détruit pas les globes d'un monde planétaire quand il les frappe; il en change seulement la surface, et comme l'a dit un beau pseaume, il leur donne un nouvel habit.

Initio tu, domine, etc. Voyez la note au discours préliminaire.

celui de la terre ne seront pas anéantis. L'incrédulité seule s'étonneroit; mais la philosophie l'en reprendroit, puisqu'on a des exemples de ces mêmes faits, quand une étoile fixe, centre d'un monde planétaire, s'éteint; et quand une autre, qui n'avoit pas encore été vue, parce qu'elle avoit été frappée, réparoît. On a de plus la preuve physique du fait de l'extinction du dernier monde sur notre globe, et de l'époque de ce fait, conformément au récit de la Genèse. Ce n'est que des fausses idées des Grecs et des Latins que part la fausse opinion qui confond l'époque immensément reculée de la création de l'univers, avec celle de l'ouvrage des six jours dans le récit de la Genèse. Le christianisme n'avoit pu que tolérer ces fausses idées jusqu'au milieu du dernier siècle, puisque la science de la géologie n'étoit pas encore née. Mais il eût dû en attaquer l'erreur quand cette science publia ses premiers essais.

Il étoit impossible aux interprètes Grecs et Latins, imbus des fausses idées de la philosophie de leur temps, de saisir, dans le récit de Moyse, sur les objets purement physiques, le sens de sa sublime cosmogonie. Il leur étoit impossible, par exemple, de ne pas substituer au très-philosophique mot *étendue*, le ridicule mot *firmament*, (1) puisque les Grecs et les

(1) Le mot *firmament* vient du latin *firmamentum*,

Latins croyoient que les cieux étoient solides, et divisés l'un de l'autre, par des espèces de voûtes crystallines. Les interprètes savoient bien parfaitement que l'air est appelé l'esprit de Dieu dans la langue Chaldéenne, puisqu'il n'est pas un Juif qui ne le sache, et que tous les dictionnaires de cette langue le disent. Mais quoiqu'ils le sussent, il ne falloit pas moins que l'interprète latin donnât à l'air le nom *spiritus Dei*, puisqu'il traduisoit mot pour mot. Il le pouvoit même sans inconvénient, puisque dans la langue latine, comme dans la grecque, (1) le mot

---

qui exprime l'idée de ce qui est ferme et solide; comme dans le grec *stereôma* qui signifie solide, et ce que nous appelons *le firmament*, c'est-à-dire le ciel. C'étoit, comme je l'ai dit, que la philosophie des Grecs croyoit que les cieux étoient solides, et divisés en diverses régions par des espèces de voûtes cyrstallines. Moyse au contraire, dit que l'étendue est ce qu'on appelle les cieux, tant celui de l'atmosphère terrestre, que celui de notre monde planétaire, et des autres en général. Et c'est aussi par ce mot *étendue* ou espace, que les cieux sont désignés dans le sublime pseaume *Cœli enarrant gloriam Dei*, où au lieu de dire que le firmament annonce l'ouvrage de Dieu, le chantre sacré dit que c'est l'espace qui annonce cet ouvrage : *et opera manuum ejus annuntiat spatium.*

(1) Le mot grec *pneuma*, qui signifie le souffle, le vent, et qui, sous le rapport de l'air, a donné le nom à notre machine *pneumatique*, signifie métaphoriquement l'esprit, et même, esprit divin, le Saint-Esprit. On

esprit, signifie littéralement l'air, de même que le mot ame, signifie littéralement le souffle, et le vent. Mais nous ne le pouvons pas dans notre langue, ni dans la plupart des vivantes ; et c'est malheureusement ce qu'on fait les interprètes françois.

Par ces causes et d'autres du même genre, le premier chapitre de la Genèse n'est que ridicule dans les extraits qu'en a donnés l'illustre auteur du livre des époques de la nature, sans qu'on puisse en faire un reproche à sa mémoire, puisqu'il n'entendoit pas pas la langue chaldéenne. Le récit de Moyse est au contraire tel, qu'on ne peut que conclure, ou qu'il étoit, par ses propres lumières, le plus profond géologue qui ait jamais été, puisqu'il n'en est encore aucun qui ait saisi l'idée de ces faits, quoiqu'ils soient certifiés par les ouvrages de la nature sur toute la terre ; ou que Moyse étoit éclairé par l'esprit divin, proposition qui, non accessible aux doutes dans le christianisme, est encore, hors de lui, infiniment plus vraisemblable que l'autre ; puisque, d'ailleurs, il n'est pas donné à l'homme d'être à la fois aussi précis qu'exact dans ses récits, devant des objets si sublimes, et si grands.

---

riroit d'un homme qui en traduisant le vers d'Horace, *Impellunt animæ lintea Thraciæ*, diroit que les ames des habitans de la Thrace poussent les voiles des vaisseaux. Et c'est le même ridicule sur ceux qui, au premier chapitre de la Genèse, croient que l'esprit de Dieu étoit porté sur la surface des eaux.

CHAPITRE II.

État de la question sur l'invention du zodiaque, avec tout ce qu'on peut dire pour le système de M. Dupuis, qui rapporte cette invention à une époque de quinze mille ans avant l'ère chrétienne.

QUAND, pour inventer le zodiaque, l'homme divisa l'année solaire en douze mois, en la commençant à l'équinoxe du printemps, il remarqua dans le ciel les constellations répondant à chacun de ces mois; et ce fut à ces constellations qu'il donna les noms dont on cherche la cause sur la terre, parce que rien ne l'indique dans le ciel.

A l'époque d'environ quatorze siècles et demi au-dessus de l'ère chrétienne, le soleil répondoit au milieu de la constellation du belier (1), dans le jour où commençoit l'équinoxe du printemps. On put dire alors, mais non plutôt, que le belier ouvroit cet équinoxe; car, quoique cette constellation ait des étoiles, dont la plus avancée répondoit à ce point équinoxial, vers six siècles avant cette époque, on n'auroit pas pu

(1) Astronomie de M. de Lalande, tom. 2, n°. 1614. L'époque précise, est de quatorze cent soixante-dix ans avant l'ère chrétienne.

dire convenablement, que déjà le belier ouvroit le printemps, parce que, comme l'a bien dit notre célèbre astronome (1), il n'est pas probable que les inventeurs du zodiaque aient fait répondre le commencement d'un signe aux extrémités trop inégales des groupes d'étoiles. C'est à leur milieu qu'ils ont dû rapporter le commencement d'un signe, d'autant plus que les vides sont trop inégaux entre ces différens groupes.

Or, on sait que par l'effet d'un mouvement céleste, quelle qu'en soit la cause, un signe entier se trouve parcouru dans un espace de temps de deux mille cent quarante-cinq ans. C'est ce qu'on appelle la précession des équinoxes. Il en résulte que, comme c'étoit le taureau qui ouvroit le printemps, avant que le belier l'ouvrît, cet équinoxe répondoit au milieu de la constellation du taureau vers trente-six siècles avant l'ère chétienne, puisque ce fut le belier qui y répondit à l'époque de quatorze cent soixante-dix ans avant cette ère.

Ce seroit donc à l'époque de quatorze mille trois cent vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne, que, par ces mêmes raisons, l'équinoxe du printemps auroit répondu au milieu de la constellation de la balance, si ce qui s'est fait dans les mouvemens célestes depuis que l'homme est sur la terre, s'étoit fait de même

(1) N°. 1614. Ast. de M. de Lalande.

avant qu'il y fût. Au lieu de ces quatorze mille trois cent vingt-cinq ans, les observateurs du zodiaque égyptien en ont estimé quinze mille, parce qu'ils ont supposé, avec M. Dupuis, que la division zodiacale doit partir, non du milieu, mais du commencement d'un groupe d'étoiles; supposition dont l'erreur n'est rien au reste, contre son système.

Mais, quoiqu'à l'époque de quatorze siècles et demi avant l'ère chrétienne, on eût dû cesser de dire que le taureau ouvroit le printemps, on continua de le dire encore pendant bien des siècles, en sorte que quoique le belier eût cet honneur chez les Grecs, au moins depuis l'astronome Hipparque, le taureau l'eut encore dans les géorgiques de Virgile.

Candidus auratis aperit cum cornibus annum
Taurus.

C'est qu'il est difficile de changer l'usage: et c'est ainsi que, chez nous-mêmes, le belier ouvre encore le printemps, dans l'usage, quoique ce soient les poissons qui l'ouvrent réellement depuis onze siècles; en sorte que ce que nous venons de dire de Virgile, on le dira peut-être un jour de Boileau qui, en parlant de la fourmi, dans sa satyre sur l'homme, a dit:

« Affronter en plein champ les fureurs de janvier,
» Et demeurer oisive au retour du belier ».

On jugeroit donc mal, si, à la vue d'un zodiaque où le taureau ouvre le printemps, on croyoit y voir

un monument antérieur de plus de quatorze siècles à l'ère chrétienne.

Mais quand on en voit un où le taureau ouvre cet équinoxe, on y voit une preuve de plus, pour conclure qu'il a été un temps où le taureau ouvroit réellement le printemps.

On concluroit donc de même qu'il auroit été un temps où les gemeaux auroient été le signe équinoxial, si l'on découvroit un zodiaque qui l'attestât, et qu'on ne vît rien à dire contre son témoignage.

Comme on n'en a jamais vu, et qu'on n'en trouve aucun indice nulle part, c'est bien une grande raison pour douter que jamais les gemeaux aient eu cet honneur, mais ce n'est pas une preuve rigoureuse du contraire : seulement on conçoit que, puisqu'au temps de Virgile, on disoit encore que le taureau ouvroit le printemps, quoiqu'il ne l'ouvrît plus depuis quatorze siècles, on auroit pu dire de même vingt-un siècles avant Virgile, que le printemps étoit ouvert par les gemeaux, si jamais ils en avoient été le signe; et comme rien n'indique qu'on l'ait dit, le doute s'accroît par cette considération.

Il s'accroît encore plus à l'égard de l'écrevisse, plus encore à l'égard du lion; puis, plus encore à l'égard de la vierge, et plus encore à l'égard de la balance, où le système de M. Dupuis s'arrête : car, puisque rien n'indique que les gemeaux aient ouvert le printemps, le doute que la balance l'ait ouvert, est extrême.

Mais, quel qu'il soit, il n'est encore qu'impuissant pour écarter la question, si le système de l'auteur est fondé.

Or il le paroît effectivement:

Car, 1°. c'est la balance qui ouvre le printemps, dans ce système, où il est le premier des douze signes, commençant vers le 21 mars, et finissant vers le 20 avril. Or, depuis le siècle d'Auguste jusqu'à nous, on n'a pas cessé de dire que la balance est le symbole de l'égalité du jour et de la nuit. Une balance pouvoit donc être le symbole du premier des mois.

2°. Le capricorne est le signe solsticial de l'été. Il répond au quatrième mois dans le système de l'auteur, en commençant au solstice d'été vers le 20 juin, jusques vers le 21 juillet. Or, dans les plus vieux zodiaques, cet animal est accollé à un poisson. On peut donc se porter à croire que ce poisson est l'emblême du débordement d'un fleuve. Or, au temps du solstice d'été, le Nil se déborde et inonde toute la basse Égypte. C'est donc un signe qui paroîtroit parlant.

3°. La cruche, appelée autrement le verseau, vient ensuite, et elle répond au cinquième mois, du 21 juillet au 20 août, dans ce système. Or, c'est le temps des dix derniers jours de juillet et des vingt premiers d'août, et alors l'inondation de la basse Égypte est à son plus haut terme; on est donc en-

traîné à conclure qu'en effet la cruche paroît être le symbole du débordement du Nil.

4°. Le signe des poissons qui suit immédiatement, semble le confirmer : car, selon ce même système, où ce signe des poissons répond au sixième des mois, c'est le temps des dix derniers jours d'août et des vingt premiers de septembre, temps vers la fin duquel le Nil rentre dans son lit, et laisse peu à peu l'Égypte à sec. Ce signe des poissons semble donc aussi parlant.

5°. La vierge parle aussi pour ce système, puisque ce signe qui y est le douzième, répondroit aux huit derniers jours de février, et aux vingt premiers de mars : car la moisson commence en Égypte assez de temps avant l'équinoxe, pour qu'on puisse y appliquer ce signe de la vierge, qui étoit regardée chez les Grecs, comme le symbole de la moisson, puisqu'ils plaçoient Cérès à ce signe.

La vraisemblance est donc en effet bien frappante. Les explications de l'auteur n'ont pas, à beaucoup près le même mérite sur les autres signes. On n'y voit même que des conjectures un peu vagues (1)

(1) Le scorpion étant le second des signes, dans le système de l'auteur, il dit que ce signe qui auroit répondu au second mois, depuis le 20 avril jusqu'au 21 mai, auroit été appelé du nom du scorpion, parce que c'est ordinairement dans le mois d'avril, qu'un vent furieux et

quivoques ; mais elles n'affoiblissent pas l'impres-
produite par les cinq signes parlans, dont trois
lite, semblent ne pas permettre d'y voir un jeu de
l'on appelle le hasard.

n diroit en vain contre ce système, que le pré-

---

stilentiel souffle de l'Éthiopie sur l'Égypte. Les vents
ens soufflent dans le signe suivant nommé le sagittaire,
s'ouvrant au 21 mai, finit vers le 21 juin. L'auteur
pse de croire, ou que ce vent aura été peint sous
ême d'une flèche, ou que c'étoit le temps de la
re pour les Égyptiens.

— bélier étant le septième des signes dans ce sys-
tême, l'auteur dit que cet animal a pu être le symbole du septième des mois, qui auroit commencé vers le 21 septembre et fini vers le 21 octobre, parce qu'alors le terrain de l'Égypte n'est pas encore labouré, et qu'on y fait paître les moutons. On le laboure dans le mois suivant, et comme il y faut des bœufs, le taureau auroit été le symbole de ce huitième mois. Or, la végétation est prompte dans l'Égypte. Le bled couvre la terre dans le mois suivant; on auroit donc pu le désigner par le nom des gemeaux.

Le mois suivant commence au solstice d'hiver, c'est-à-dire, vers le 21 décembre jusques vers le 20 janvier: l'écrevisse auroit donc pu en être le symbole, puisque la marche du soleil est rétrograde. On ne voit pas pourquoi le lion seroit le symbole du mois suivant; mais la couleur de cet animal est jaune comme celle des moissons: enfin vient le signe de la vierge qui est le dernier des douze dans ce système, comme on l'a vu.

cédent qui déjà en vogue chez les Romains, fut embelli chez nous dans le siècle dernier, par l'auteur du spectacle de la nature, avoit aussi de fort grandes vraisemblances, et qu'il ne s'est pas moins trouvé faux. La balance y ouvroit l'équinoxe d'automne: le solstice d'hiver y étoit ouvert par le capricorne qui monte : le belier, symbole de la guerre, ouvroit le printemps, où les campagnes militaires commençoient chez les peuples septentrionaux. L'écrevisse, à marche rétrograde, ouvroit le solstice d'été ; et le signe de la vierge commençoit au 20 août, où la moisson commence sous la latitude à laquelle des savans cherchent encore le peuple inventeur du zodiaque. Or, toutes ces belles apparences n'étoient que trompeuses, puisque que quand le taureau ouvroit le printemps, ce n'étoit ni la balance qui ouvroit l'automne, ni le capricorne qui ouvroit le solstice d'hiver, ni l'écrevisse celui d'été. C'est donc un exemple pour qu'on soit en garde contre les vraisemblances, quelques grandes qu'elles soient au système de l'auteur ; mais c'est tout ce qu'on peut dire d'après cet exemple, et ce n'est pas une raison pour conclure que les vraisemblances ne soient aussi que trompeuses en son système, si l'on ne prouve pas qu'elles le soient. Or, personne ne l'a encore essayé : elles restent donc, et on ne peut l'attaquer autrement qu'en renversant ses appuis, ou autrement en prouvant que l'homme, à cette époque de quinze mille ans, au-dessus de l'ère chrétienne, n'étoit pas encore sur la terre.

CHAPITRE III.

Preuves contre ce système.

Les noms des cinq signes qui paroissent parlans dans ce système, n'ont aucun rapport aux objets que l'auteur y a cru signifiés.

1°. La balance dont il a cru que l'idée a été prise dans l'égalité du jour et de la nuit, n'a point été prise dans cette idée. Elle n'est dans le zodiaque, que le symbole du nombre six. On en a la preuve par l'hiéroglyphe (1) chinois de ce nombre, puisque cet hiéroglyphe est une balance figurée par un fléau horizontal, par lequel la balance est figurée de même dans le zodiaque persien (2) de l'astronomie ancienne de Bailli, et qui a aussi la même figure dans le caractère par lequel les astronomes désignent la balance zodiacale. Il y a même quelque chose de plus significatif encore de l'idée d'une balance dans l'hiéroglyphe chinois du nombre de six, parce que deux cornes y sont figurées au-dessous de ce fléau, l'une à droite et l'autre à gauche : car, dans l'ancien temps, les cornes étoient le symbole de la va-

(1) Planche I.
(2) *Id.*

leur réelle des choses dont l'argent n'étoit que le signe. C'est qu'alors les richesses ne consistoient principalement qu'en bestiaux. Homère (1) les a encore comptées de cette manière, en parlant des premiers rois des Troyens ; et le mot latin *pecunia* en est aussi la preuve, puisqu'il est formé du nom latin *pecus* des troupeaux.

A cette preuve, pour laquelle il ne faut que des yeux, la langue chaldéenne ajoute la sienne par le nom du nombre six en cette langue, où il exprime l'idée de l'égalité dans l'ordre moral, comme dans le physique, ce que fait aussi le nom chinois de ce nombre six, comme on le verra au chapitre XI, sur la sixième des lettres.

On peut même savoir quelle a été dans l'ancien temps, la cause de ce symbole du nombre six. C'est qu'on y comptoit par ses doigts, comme on y compte encore à présent. Alors les hommes du simple peuple, pour ne pas surcharger leur mémoire par des noms de nombre inutiles à leurs besoins, n'en comptoient que cinq à la première main, et les ré-

(1) Iliade, liv. 20, le poëte dit qu'Erichton, deuxième roi des Troyens, dont Priam étoit le sixième, étoit le plus riche des hommes de ce temps. Il avoit trois mille cavales paissantes dans les marais de la Phrygie. Et Anchise aussi gardoit ses bœufs, quand il devint père d'Enée. Iliade, liv. 5.

pétoient à la seconde, avec le mot égalité. Ils disoient à celle-ci, également un, également deux, également trois ; et ces deux mains additionnées faisoient le nombre dix qui a donné ainsi naturellement l'idée du calcul décimal. Il y a encore des sauvages qui ne comptent que de cette manière, ce qui a fait dire à des voyageurs, peu capables de juger en cette matière, que ces sauvages ne connoissent point de nombres au-dessus de cinq.

La langue algonquine, la plus répandue de toutes celles des sauvages du nord de l'Amérique, offre l'exemple de cette manière de répéter le mot *égalité*, aux doigts de la seconde main, quoique cette langue ait des noms pour les nombres six et les suivans. J'en rendrai compte au chapitre XI ; et l'on sait par le vocabulaire de la langue taïtienne qu'à l'île de Taïti, le nom *érima* du nombre cinq, signifie aussi la main, parce que les cinq doigts font une main.

Ce n'est donc pas dans l'idée de l'égalité du jour et de la nuit que la balance a été placée au zodiaque. Elle n'y est que comme symbole du nombre six, parce qu'elle est en effet le sixième des signes, le taureau en étant le premier ; et il falloit aussi qu'elle le fût, puisque le nombre six est au milieu dans un cycle duodécimal.

2°. Le poisson qui accolle le capricorne n'est point le symbole de l'eau, comme l'auteur se l'est figuré,

C'est, à ce signe, le symbole parlant des animaux et des poissons pris à la chasse et à la pêche, comme effet de la cause figurée au signe précédent nommé le sagittaire. Ce n'est que le poisson qui a causé l'erreur dans l'esprit de l'auteur, puisqu'au contraire, la chèvre se plaît sur les lieux hauts. Il n'étoit pas possible, dans le temps de l'invention du zodiaque, d'y mieux peindre l'idée des richesses qui, comme on le verra, sont l'objet du signe suivant, puisque c'étoit par le nombre des animaux qu'on comptoit les richesses, dans l'ancien temps, comme je l'ai prouvé sur le signe de la balance. Car, en ce temps, où la population n'étoit encore que comme naissante, la chasse étoit la première cause des richesses. C'est par cette raison que Moyse en parlant de Nemrod (1) qui fut le premier roi dans le pays de Babylone après le déluge, dit que ce patriarche étoit un puissant chasseur devant Dieu. Or, le chevreau sauvage étoit l'un des meilleurs animaux de la chasse. Ce fut pour en tuer qu'Esaü s'arma (2), et partit sur la demande

(1) Genèse, ch. 10, Moyse ajoute qu'on le disoit encore en proverbe, dans son temps, en parlant d'un homme d'un grand nom. On disoit de lui qu'il étoit comme Nemrod, puissant chasseur devant Dieu : expression qui, pour le dire en passant, ne permet pas de supposer que ce roi fût un tyran.

(2) Tandis qu'Esaü étoit à la chasse, sa mère fit préparer deux chevreaux domestiques, dont le vieillard Isaac mangea en les croyant sauvages.

de son père, au chapitre XXVII de Genèse. C'étoit donc le chevreau qui devoit être figuré dans le zodiaque, et il y falloit aussi un poisson, puisque la pêche étoit aussi une cause des richesses. J'ai pu citer ces exemples, parce qu'ils sont à peu près aussi distans du déluge, que l'invention du zodiaque l'étoit du temps de la création de l'homme. Au huitième signe l'homme s'arme pour la chasse et la pêche. Au neuvième on voit l'effet de son expédition. Et au dixième il est riche. On verra les preuves de cetre explication au chapitre XI, sur les huitième, neuvième et dixième lettres.

3°. Ce n'est point une cruche, c'est-à-dire, un vase à eau, mais un vase quelconque bien fermé et couvert, au zodiaque indien de l'astronomie indienne de Bailli, où le taureau ouvre le printemps. Rien n'indique l'eau dans ce vase, ni dans ceux des plus anciens zodiaques. Et chez les Grecs eux-mêmes, qui ne connurent le zodiaque que cinq à six siècles avant l'ère chrétienne, et qui figurèrent de l'eau sortante de ce vase, cette eau pouvoit bien n'être encore que le symbole des richesses, dans la pensée de leurs sages. C'étoit peut-être la pluie d'or tombante sur la tour de Danaé.

Tel est en effet le sens symbolique de la cruche, dixième des signes du zodiaque, le taureau en étant le premier. On en a la preuve par le nom chaldéen (1) *Osiri* du nombre dix, puisque ce mot *Osiri*

(1) Chap. XI, sur la dixième de lettres.

dans cette langue signifie les richesses, signification qu'a aussi le nom *Aourou* du nombre dix, dans la langue de l'île de Taïti, où le mot *Aouri* signifie de l'or.

A ce nom chaldéen *Osiri* du nombre dix, on reconnoît le nom *Osiris* du Dieu égyptien du soleil, c'est-à-dire, du génie céleste supposé préposé par Dieu au gouvernement de cet astre du jour, dont le trône étoit d'or, dans l'idée des poëtes, et dont les rayons sont dorés. On portoit bien en procession un coffre sacré, dans les fêtes de ce Dieu: mais Plutarque (1) dit que ce coffre renfermoit un vase d'or. On y portoit aussi une cruche pleine d'eau, soit que cette eau fût le symbole des richesses dans la pensée des sages, soit qu'elle ne fût que celui des liqueurs en général, comme Plutarque le croyoit, parce que dans l'Égypte, où l'empire divin n'étoit pas divisé comme dans la Grèce, Osiris étoit à la fois ce qu'étoient Bacchus et Neptune, chez les Grecs. Mais Osiris étoit aussi ce qu'étoient Pluton et Plutus. Il étoit le génie préposé par Dieu au gouvernement des choses souterraines du globe, qui comprennoient les mines et les métaux. Il étoit le Dieu des richesses. La cruche en étoit donc le symbole; et il suffit qu'elle ait pu l'être pour qu'on doute que l'inondation de l'Egypte en ait été l'objet. Or, ce doute qui suffit

(1) Traité de Osiris et Isis.

contre un système qui n'a aucun appui, va s'accroître. C'étoit à la nouvelle lune, la plus voisine du solstice d'hiver, correspondant au dixième signe zodiacal, que l'Égypte célébroit la fête de la recherche d'Osiris, dont Plutarque (1) a cherché le sens. C'étoit alors le temps du mois appelé *Tybi* dans l'Égypte, comme M. de Lalande l'a dit dans son astronomie, n°. 635, où il remarque que ce mois répondoit à notre mois de janvier, et que c'étoit celui où le soleil entroit dans le signe du verseau. Il y remarque aussi, d'après Plutarque, que, dans ce mois *Tybi*, on alloit de toutes parts puiser de l'eau, en cérémonie, à la mer, et qu'on s'écrioit alors avec acclamation, qu'on avoit trouvé *Osiris*. Or, ce n'est pas à ce solstice d'hiver que le Nil se déborde, c'est à celui de l'été. Ce n'étoit donc pas de l'inondation de l'Égypte que la cruche étoit le symbole dans la pensée des Égyptiens au temps de Plutarque, ni dans le principe de l'institution de cette fête, puisqu'elle se montre liée au nom *Osiri* du nombre dix, si bien que dans le principe de l'institution, et dans le temps même de l'invention du zodiaque, on auroit pu s'écrier avec acclamation, qu'on avoit trouvé *Osiri*, puisqu'il étoit naturel, à l'ouverture d'un signe, d'en proclamer l'arrivée,

(1) De Osiris et Isis.

et que ce dixième sur-tout le méritoit, puisque c'est celui où le soleil, source des richesses, remonte. Il faut bien aussi de l'eau pour la végétation; et la mer étant le grand réservoir, d'où l'eau vaporisée retombe en rosée sur l'Egypte, la cruche, dans ce sens, pouvoit bien être aussi le symbole des richesses; mais rien n'indique qu'elle le fût de l'inondation de l'Égypte, et l'on voit qu'elle ne l'étoit pas.

Plutarque parle (1) d'une autre fête qui venoit trois mois après la précédente, à la nouvelle lune, aux approches de l'équinoxe du printemps. Cette fête étoit appelée *l'entrée d'Osiris dans la lune*, ce qui indique que c'étoit le commencement de l'année; car le soleil entre à chaque mois dans la lune, lorsqu'il commence d'en éclairer le disque aux yeux de l'homme; et la fête dont il s'agit, ne venant qu'une seule fois dans l'an, il est clair par son nom, qu'elle se rap-

(1) « Ils solemnisent une fête à la nouvelle lune, qu'ils » appellent *pha menot*, laquelle ils nomment *l'entrée d'O-* » *siris en la lune*, qui est le commencement de la prime- » vère. » *Traduction d'Amiot, pag.* 413, *col.* 1, *lett. B.*

Ce nom *pha menot* signifie l'entrée ou l'ouverture des mois ou des lunes. Le mot *mnut* en chaldéen, prononcé *menot*, signifie les divisions, les parties d'un tout: *phe* ou *pha* signifie bouche, et le verbe arabe *phau* signifie ouvrir. Le mot *mnut* vient du verbe *mné* qui signifie nombrer et mesurer: de là le grec *mèn* qui signifie mois, le nom grec *mènè* de la lune, et le latin *mensis*, *mensura*.

portoit à la première des lunes, dans la révolution annuelle du soleil, ce qui aussi est signifié par le nom *phamenot* de cette première des nouvelles lunes; et on en a de plus la preuve par le récit de Moyse dans l'Exode (1). Or, c'étoit le taureau, premier des douze

(1) Le récit de Moyse, au chapitre XII de l'Exode, verset 2, prouve que l'année commençoit à la nouvelle lune, aux approches de l'équinoxe du printemps dans l'Égypte. Il dit aux Juifs, au commencement du premier mois, qu'ils sortiront de l'Égypte le 14 de ce mois, et il leur donne l'ordre des dispositions à faire à ce sujet. Il leur dit pour fixer leurs regards sur cette grande époque:

« Ce mois où vous êtes est à la tête des mois:.

» Il est pour vous le premier des mois de l'année. »

Or, au chapitre XIII de l'Exode, verset 4, il dit que c'étoit le mois de la moisson, qui s'ouvre en effet en Égypte avant l'équinoxe du printemps. On ne peut donc pas douter que l'année ne commençât effectivement à la nouvelle lune avant cet équinoxe dans l'Egypte, comme ailleurs. Ceux qui en doutent, objectent la vulgate où le verbe *être* est au futur; mais c'est une faute de copiste en cette version. Le verbe est au présent dans le texte de Moyse, dans la version des septante, et dans le Pentateuque samaritain. Le mois au quatorzième jour duquel les Israélites sortirent, avoit commencé à la nouvelle lune. On en est certain puisqu'ils sortirent avant la pleine lune. Or, c'étoit à la nouvelle lune que commençoit en Égypte la fête de l'entrée d'Osiris dans la lune, aux approches de l'équinoxe du printemps. Cette lune étoit donc la première des lunes de l'année chez les Égyptiens, comme chez les autres peuples, au temps de Moyse.

signes, qui ouvroit l'année avec l'équinoxe du printemps, et qui par conséquent, étoit lié à cette fête. Elle n'étoit donc pas d'une origine superstitieuse, non plus que la précédente, puisque l'une et l'autre se rapportent aux saisons de l'année, ce qui écarte l'erreur de ceux qui, parce qu'ils verroient *Osiris* et *Isis*, dont le taureau et la vache étoient les symboles, croiroient n'y voir qu'une fête de la superstition, qui n'étoit que peu ancienne sur la terre. C'étoit donc le taureau qui dans l'origine de cette fête étoit le premier des douze signes zodiacaux. Or, selon le système de l'auteur, le taureau n'auroit été que le huitième des signes, dans le temps de leur invention. C'est donc encore une raison, qui déjà dans le peu que j'en ai dit, s'élève jusqu'à la preuve contre ce système. Car j'ai prouvé, par le signe de la balance, que le taureau étoit le premier des douze signes; et la preuve que j'en ai donnée, remonte au plus ancien temps. Et ici, ce sont deux fêtes Égyptiennes de suite, qui donnent de même le premier rang au taureau, dans le zodiaque, et qui ne peuvent être regardées que comme tenantes à l'origine de la population de l'Égypte, puisqu'elles se rapportent, l'une au solstice d'hiver, l'autre à l'équinoxe du printemps où commençoit l'année. Il n'est donc pas vrai ni que le taureau ne fût que le huitième des signes dans l'ancien temps, puisqu'il en étoit le premier, ni que la cruche en fût le cinquième;

puisqu'elle en étoit le dixième, ni enfin que ce signe de la cruche fût le symbole de l'inondation de l'Égypte, puisque ce n'étoit pas au solstice d'été, mais à celui d'hiver que ce signe de la cruche répondoit dans l'ancien temps. Répondroit-on que ce qui paroît ancien dans ces institutions égyptiennes, qui ne procédoient pas de la superstition, puisque le peuple juif les avoit aussi, et que Moyse ne les changea pas, n'est que nouveau, en comparaison de l'invention du zodiaque ? Mais puisque l'auteur rapporte cette invention à l'Égypte, son système suppose que les deux fêtes furent dès-lors instituées, puisqu'elles tiennent à la division zodiacale. Or, elles attestent que c'étoit le taureau qui étoit le premier des douze signes. La réponse tombe donc, d'autant plus qu'on ne trouve nulle part aucun indice pour supposer qu'il ait été un temps où le taureau n'ait pas eu ce premier rang dans le zodiaque, en quelque lieu que ce soit.

Je me suis peut-être trop étendu sur cet article de la cruche zodiacale, puisqu'il m'eût suffi de dire que rien n'indique qu'elle ait été le symbole de l'inondation de l'Égypte; mais ce que j'y ai ajouté détruit d'avance les conjectures de l'auteur sur les deux signes suivans, où je ne vais pas moins les détruire encore par d'autres moyens.

4°. C'est le signe des poissons qui suit. On ne sauroit pas de quel objet ils sont le symbole, si la

langue chaldéenne ne le disoit pas; c'est de la multiplication qu'ils le sont, non-seulement dans le sens de la fécondité des animaux, mais dans celui de la multiplication en général, soit arithmétique, soit géométrique. C'est que la fécondité des poissons est plus grande que celle des animaux terrestres, raison d'après laquelle le mot *dug*, qui signifie multiplication, et qui a fait le verbe *dugé*, qui signifie multiplier, est le nom générique du poisson dans cette langue, dont les dictionnaires donnent cette raison.

Or, après le nombre dix, la valeur numérique des lettres est multipliée dans l'alphabet chaldéen, et dans le grec qui n'en est qu'une copie. C'est à l'onzième de ces lettres, dans l'alphabet chaldéen, où cette lettre correspond à l'onzième signe zodiacal, que la multiplication commence. Jusqu'à cette onzième lettre, la progression des dix premières n'est que celle des nombres naturels 1, 2, 3, 4, etc.; en sorte que la valeur numérique de la dixième n'est que 10. Et c'est une autre progression qui commence à la lettre onze. La valeur numérique de celle-ci est 20; celle de la douzième est 30, et ainsi de suite jusqu'à 20. C'est donc, à la lettre onze, une multiplication du nombre 10 par le nombre 2. Or, les poissons sont le symbole de la multiplication. Il falloit donc qu'ils fussent le symbole de l'onzième lettre, et par conséquent de l'onzième signe zodiacal, puisque, comme je le prouverai au chapitre XII, chacun des signes du zodiaque, en

commençant par le taureau, répond, dans le même ordre, aux lettres de cet alphabet chaldéen.

Ce n'est donc encore qu'une erreur dans le système de l'auteur, à ce signe. Il a cru que les poissons étoient le symbole du débordement d'un fleuve; et cette idée, qui nous paroît naturelle, n'est point celle des hommes de l'ancien temps, qui, en prenant encore mieux la leur dans la nature, y ont choisi celle, qui seule est sans équivoque, la fécondité des poissons étant incontestablement plus grande que ne l'est celle des animaux terrestres.

5°. Enfin, sur le signe de la vierge, l'auteur a parfaitement bien vu que ce n'est point une vierge, mais une femme mariée, à ce signe, où les Grecs plaçoient Cérès, déesse de la moisson et mère de Proserpine. Mais il a cru, d'après les mêmes Grecs, que c'étoit le signe de la moisson. Et comme dans son système, la vierge est le douzième des signes qui commence vers le 20 février, et finit vers le 21 mars, temps où la moisson est assez avancée dans l'Égypte, il a fait valoir cette raison pour conclure que c'étoit la balance qui étoit le premier des signes, dans le temps de l'invention du zodiaque.

Mais à ce signe de la vierge, la femme n'a aucun attribut de la moisson, dans les anciens zodiaques, ni rien qui puisse en faire naître l'idée. On en voit où la femme étend la main sur la balance au signe suivant, et même sur celui du scorpion qui vient

ensuite, attitude qui n'ayant aucun rapport à la moisson, en a seulement à l'idée qu'expriment les noms de ces deux signes, comme je le prouverai aux chapitres XI et XII.

Ainsi, il ne reste rien du système de l'auteur. La balance n'a point été placée au zodiaque sous le rapport de l'égalité du jour et de la nuit. Les signes du capricorne, de la cruche et des poissons, où il avoit cru voir des symboles de l'inondation par le débordement d'un fleuve, n'ont aucun rapport à cette idée; et le signe de la vierge n'a rien de relatif à la moisson. On verra au chapitre XI les objets désignés par les noms de ces cinq signes. A la sixième lettre pour le signe de la balance; à la neuvième pour le chevreau joint à un poisson; à la dixième pour la cruche; à l'onzième pour les poissons, et à la cinquième pour la vierge.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Contre ceux qui, pour appuyer ce système, ont dit qu'il s'accorde avec la chronologie égyptienne.

Hérodote raconte que ceux des prêtres d'Égypte qui lui paroissoient les plus instruits, c'est-à-dire les moins ignorans de ce peuple dont ils étoient les seuls hommes de lettres, disoient que *Ménès* fut le premier roi d'Égypte, après le règne des Dieux, et qu'il vivoit à une époque qui, d'après leur estimation, s'élèveroit d'environ douze mille ans avant l'ère chrétienne.

Pour amener cette époque, ils disoient à Hérodote que l'Égypte avoit eu trois cent trente rois de suite, depuis et compris ce Ménès, jusqu'au roi *Mœris* inclusivement; et que celui-ci étoit mort vers neuf siècles avant le temps où ils disoient ces choses, vers quatre siècles et demi avant l'ère chrétienne. Or, ils estimoient que ces trois cent trente rois avoient regné, l'un dans l'autre, le tiers d'un siècle. *Ménès* auroit donc vécu vers douze mille ans avant cette ère.

Mais ils ne donnoient aucun appui à ce récit, et au contraire, ils le détruisoient en disant que ces trois cent trente prétendus rois, le dernier excepté, n'a-

voient rien fait de mémorable ; qu'ils n'en connoissoient pas même les noms ; que pendant ce temps l'Égypte avoit eu autant de pontifes que de rois, c'est-à-dire trois cent trente, ni plus ni moins, dont les noms n'étoient aussi qu'inconnus ; que, pendant ce temps, le soleil s'étoit levé deux fois où il se couchoit, et couché deux fois où il se levoit ; et que le terrain s'étoit accru par les débordemens du Nil, au point qu'au temps du roi Mœris, mort depuis neuf siècles, l'Égypte étoit assez fertilisée quand le Nil s'y élevoit de sept à huit coudées, au lieu qu'il en falloit quinze à seize, dans le temps où ils disoient à Hérodote tant d'inepties.

Or, il y a vingt-deux siècles et demi qu'ils les disoient. Et il ne faut encore à présent que quinze à seize coudées dans les crues du Nil, pour que l'Égypte soit fertilisée. Il n'est donc pas vrai qu'il n'en fallût que sept à huit au temps de Mœris, antérieur de neuf siècles seulement à Hérodote. C'est que les eaux du Nil ne laissent, pour ainsi dire, que des sédimens volatils, en sorte que depuis trente siècles, le terrain ne s'y est peut-être pas accru d'une coudée. Freret (1) qui en a fait la remarque, l'a appuyée de l'expérience faite par des fouilles sous les yeux d'un ministre de la France. Et le surplus du récit ne seroit que ridicule, si l'on ne savoit pas que l'igno-

(1) Mém. de l'académ des inscript. vol. 16.

rance qui couvroit l'Egypte, n'étoit que l'effet de la dévastation de cette province, par les armées Babyloniennes, vers six siècles avant l'ère chrétienne.

Au lieu de ces trois cent trente prétendus rois, Diodore n'en compte que soixante-six entre *Ménès* et *Mœris*. Et si, dans la liste des rois de Thèbes par Eratosthène, où *Ménès* est aussi le premier roi sous le nom *Minès*, le trente-quatrième qu'il nomme *Marès* est le *Mœris* ou *Myris* d'Hérodote et de Diodore, comme il y a lieu de le croire, les trois cent trente prétendus rois sont réduits à trente-quatre. Il en reste moins encore dans les dynasties de Manethon, conservées par Jules Africain et Eusèbe, en y supposant même que ces dynasties aient été successives, ce qui n'est pas, puisqu'elles ne sont formées que de listes de rois tirées des archives de différens colléges sacerdotaux, qui ne s'accordoient ni sur les faits, ni sur les noms. Il en reste, dis-je, encore moins, puisque les deux premières dynasties qui sont celles des Thinites, où Ménès est à la tête, ne donnent que dix-sept rois. La troisième dynastie qui vient ensuite, et qui est la première des Memphites, ne donne que neuf rois; et la seconde n'en donne qu'un jusqu'à *Suphis*, qui fit bâtir la plus grande des pyramides, et qui est nommé *Chéops* (1) dans Hérodote, qui met quatre

(1) Hérodote, liv. II, dit que ce fut *Chéops* qui, pendant un règne de cinquante ans, fit bâtir la plus grande

rois entre celui-ci et *Mœris*. Ce ne sont donc, suivant Manethon, que vingt-sept rois moins quatre, c'est-à-dire vingt-trois rois depuis *Ménès*, le premier de tous, jusqu'à *Mœris* mort vers treize siècles et demi avant l'ère chrétienne. Il résulte donc de son récit et de celui des Grecs, que loin que la chronologie égyptienne s'élève au-delà de l'époque de plus de vingt siècles avant l'ère chrétienne, où l'Égypte a déjà des habitans dans le récit de la Genèse, elle est au contraire en-deçà de cette époque; et elle l'est aussi dans la liste des rois égyptiens par Georges le Syncelle, puisque cette liste ne donne que quatre-vingt-trois rois à l'Égypte, depuis et compris *Ménès*, jusqu'à l'invasion de l'Égypte par les Babyloniens, six siècles avant l'ère chrétienne. Car, outre que cette liste a, comme les autres, multiplié les rois en personnifiant

---

des pyramides; qu'après lui son frère *Chefren* fit bâtir la seconde, et que les Égyptiens, en haine de la mémoire de ces deux rois, rapportoient ces ouvrages à un pasteur nommé *Philistion* qui vivoit dans le même temps, fable qui vraisemblablement suppose que les Israélites auroient bâti ces pyramides, lorsqu'ils étoient en Égypte, ce qui n'est pas. Des savans ont même douté que ces pyramides existassent déjà au temps d'Homère, parce que ce grand poëte, en peignant l'Égypte, n'en a point parlé. Le savant Goguet a en particulier appuyé ce doute déjà formé au temps de Diodore. Mais ce seroit rapprocher trop le règne de *Chéops*.

leurs surnoms, on sent, d'après assez d'exemples, que le règne des rois, dans une monarchie héréditaire, où le règne d'un enfant est compté, n'est pas fort long l'un dans l'autre, et que ce seroit bien assez dire, si ces quatre-vingt-trois rois avoient rempli quinze siècles.

Il n'est donc pas vrai que la chronologie égyptienne appuie le système de M. Dupuis. Ceux qui l'ont dit croyoient, d'après le récit d'Hérodote, que l'Égypte avoit eu trois cent trente rois jusques et compris *Mœris;* et l'on voit que ce n'est qu'un conte de la vaniteuse ignorance des Égyptiens, conte qui se détruit de lui-même dans le récit d'Hérodote, et qui est détruit en outre par le récit des autres écrivains. Il y a sans doute des vérités dans ce que les Égyptiens disoient aux Grecs, et sur-tout dans ce que Manethon, Egyptien lui-même, et instruit dans la littérature des Grecs, a écrit sur l'histoire de l'Égypte. Mais le vrai y est tellement mêlé avec le faux et la fable, qu'on ne peut y voir ce qu'on appelle une histoire (1), quoique

(1) Jules Africain qui fait sortir les Israélites sous le règne d'*Amosis* ou *Tethmosis*, premier roi de la dix-huitième dynastie dite des Diospolites dans Manethon, voyoit mieux que celui-ci qui rapprochoit de seize règnes cette sortie des Israélites. Manethon disoit bien que des rois-pasteurs devenus maîtres de l'Égypte, en étoient sortis sous le règne de Tethmosis, mais il supposoit que ces prétendus rois n'étoient point les Israélites, et que

Manethon ait donné l'ordre chronologique aux listes de ses rois, et que l'historien Josephe en ait opposé le témoignage, avec éloge, à la malignité du grammairien Appion, relativement aux Juifs sortis de l'Égypte sous la conduite de Moyse, nommé par son propre nom dans Manethon, qui y a reconnu le fait de l'établissement de ce peuple dans la Syrie-Palestine.

---

ceux-ci devenus aussi maîtres de l'Égypte n'en étoient sortis que sous le règne d'*Amenophis*, nom que Josephe l'accuse d'avoir inventé. Ce n'est pas que Jules Africain n'ait cru aussi à la fabuleuse distinction de ces prétendus rois-pasteurs dont, selon lui, les premiers auroient été Arabes ou Phéniciens, et les seconds Israélites; mais il plaçoit les premiers à la quinzième dynastie, et c'étoit aussi ce que Manethon auroit dû faire, puisque c'est ou au ministère de Joseph fils de Jacob, ou peut-être à l'expédition des Phéniciens chassés par Josué, que cette fable doit sa naissance. Rien n'est qu'embrouillé dans les récits de ces écrivains sur cet ancien temps. Dans les dynasties de Manethon, Phiops à la cinquième dite des Éléphantines, règne cent ans, et c'est celui que Jules Africain place à la sixième dynastie dite des Memphites. A la septième dite aussi des Memphites, le même Jules Africain met soixante-dix rois, qu'il ne nomme point, et dont le règne en tout n'est que de soixante-dix jours. Eusèbe n'en met que cinq, qu'aussi il ne nomme point, et qui ne règnent en tout que soixante-quinze jours. Les seize prétendus rois de l'onzième dynastie dite des Diospolites, où ils ne sont point nommés, sont ceux de la dix-huitième où ils sont nommés, etc.

CHAPITRE V.

L'INVENTION du zodiaque ne part pas de l'Éthiopie.

COMME toujours l'Égypte a été soumise au premier peuple qui a voulu en faire la conquête, et qu'on sait par son histoire, qu'elle a eu quelques rois Éthiopiens, c'est une raison pour demander s'il n'auroit point été un temps où l'Éthiopie auroit été savante. Seulement comme rien n'indique qu'elle l'ait jamais été, et que ceux qui le supposent, n'en donnent aucune raison, ou pourroit négliger de répondre. Mais le silence n'éclaire pas, et l'intérêt de la vérité sur une question de ce genre, exige d'autant plus une réponse, que le savant Bailly, occupé de trop d'autres objets dans son astronomie ancienne, ne savoit pas que ce qu'il y a dit (livre V), d'après Lucien, qui leur a rapporté l'honneur de l'invention de l'astronomie, n'appartient point aux Éthiopiens de l'Afrique, mais aux Arabes qui étoient les premiers Éthiopiens, et qui furent distingués par les Grecs sous le nom d'Éthiopiens de l'Asie.

Ce ne seroit qu'en vain que, pour rabaisser l'Africain, on opposeroit l'influence des climats, puis-

Hérodote établit la même distinction entre les Éthiopiens de l'Afrique et ceux de l'Asie. Il dit qu'ils ne différoient guères les uns des autres (1) que par la chevelure, ceux de l'Asie ayant les cheveux plats, et ceux de l'Afrique les ayant fort crépus; différence qui n'étonnera personne.

Et cette distinction entre les Ethiopiens Asiatiques, et Africains, est établie de même dans les livres saints.

La question vient maintenant. Est-ce par les Africains que l'Arabie a été peuplée, ou ne sont-ce pas plutôt les Arabes qui, maîtres des bords de la Mer rouge jusqu'à l'Océan indien, se sont établis dans l'Afrique ? On ne peut pas douter que ceux-ci n'en aient été au moins très-capables, puisqu'on les trouve par-tout, ainsi que les Juifs, et que nous tenons d'eux l'astronomie et d'autres sciences, notre arithmétique même, et nos chiffres. Qui ne sait pas ce qu'ont fait depuis Mahomet, ces Arabes descendans d'Abraham, les uns par *Ismaël* son fils, les autres par *Esaü* son petit fils, qui surnommé *Edom*, c'est-à-dire rouge, fut le père des *Iduméens* sur les bords asiatiques de la Mer rouge ? On sait aussi ce que faisoient les Phéniciens qui, des côtes de la

(1) *Nam Æthiopes qui ab ortu solis sunt, promissos crines, qui ex Africâ crispissimos inter omnes homines habent.* HÉROD. livre VII.

Syrie, naviguant dans toutes les mers, dominèrent sur les côtes méditerranéennes de l'Afrique, et sur sur celles de l'Espagne; qui possédoient les îles Canaries, tiroient le fer des Gaules, et l'étain de l'Angleterre; qui naviguoient autour de toute l'Afrique, comme Hérodote le prouve par son récit de l'expédition de Nechos sous la conduite des Tyriens; qui y naviguoient de même dès le temps de Salomon, roi des Juifs, dix siècles avant l'ère chrétienne, comme il est aisé de le prouver par les livres saints; et qui découvrirent l'Amérique, comme leur langue et leurs usages chez les Péruviens et les Mexicains le prouvent, et comme heureusement Colomb n'en douta pas, en comptant sur le récit de Diodore qui ne l'avoit pas rêvé.

Les probabilités pour conclure que l'Ethiopie africaine a été peuplée par les Arabes, s'élèvent à un si haut degré, qu'il ne peut être permis d'en douter. On en a même rigoureusement la preuve, puisque la langue des Ethiopiens de l'Afrique, est encore à présent si reconnoissable dans la chaldéenne, qu'elle est pour ainsi dire encore la même (1) aux yeux des savans qui ne voient dans les différences

(1) Il suffira à ceux qui l'ignorent de lire ce qu'en dit le dictionnaire de Trevoux, au mot *Éthiopiens*. L'affinité entre ces deux langues est telle que des savans ont appelé chaldéenne, cette langue éthiopienne.

entre ces deux langues, que les changemens amenés par la prononciation des mots chez tous les peuples.

Ce fait de la population de l'Afrique par l'Asie, est certifié de même par les langues dans toute l'Afrique. C'est ce qui explique ce que dit Pagès (1) que les nègres de la côte Mosambique n'ont pas besoin d'interprètes quand on les transporte aux côtes de Congo et d'Angole. Il dit que ceux du Sénégal commercent avec les Arabes, auxquels ils payent quelquefois le tribut ; que ceux de la côte de Guinée viennent quelquefois à Tunis et Tripoli ; et que la circoncision est générale dans l'Afrique, de la côte Mosambique à celle de Maroc, fait dont les Arabes sont le lien premier et principal. Personne au reste n'ignore que la langue de l'ancienne Carthage, étoit la même que celle de Tyr (2) et de Sidon. Et l'historien Procope (3) dit que toute la côte Africaine sur la Méditerranée, depuis l'Égypte jusqu'à l'Océan, étoit occupée par les descendans de ceux des Phéniciens qui furent expulsés de la Syrie-Palestine par les Juifs, sous la conduite de Josué. Il dit que, quand, long-temps après cette époque, une colonie

(1) Pagès, tome II, page 16 et suivantes, voyages vers le Pole du sud.

(2) *Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni, Carthago.* Virg. Énéide, livre I.

(3) Procope, livre II, des Vandales.

Phénicienne bâtit Carthage, elle en obtint la permission de ces premiers occupans qui, n'ayant pu s'établir dans l'Egypte, s'étoient fixés dans l'Afrique. Il explique que telle étoit l'origine des Maures dans cette partie du monde, dont ils n'étoient réputés indigènes, par les Grecs, que parce que ceux-ci n'étoient que nouveaux dans l'Afrique. Il ajoute même que le fait de l'expulsion de ces Phéniciens par Josué avoit été inscrit par eux sur deux colonnes existantes dans leur ville de Tingé, à présent Tanger, en ces termes: « *Nous avons fui devant le brigand* « *Josué fils de Navé.* » Et c'est ce qu'Hérodote ne savoit pas, quand, au livre IV, il a dit qu'à sa connoissance, l'Afrique n'étoit occupée que par quatre nations dont deux, savoir la punique et l'éthiopienne, étoient indigènes; et dont les deux autres étoient adventices, savoir les Grecs de la côte de Cyrène et les Phéniciens du pays de Carthage. Il supposoit, sans en donner aucune raison, que les anciens Phéniciens, qu'il appelle la nation punique, nom qui est le même que l'autre, n'étoient point originaires de la Syrie-Palestine; et le récit de Procope dissipe cette erreur qui a égaré quelques écrivains jusqu'à nos jours. C'est que les Grecs n'étoient que nouveaux dans l'Afrique, où Hérodote dit que la nation punique les avoit assez bien reçus jusqu'au temps du roi Egyptien Apriès, vers six siècles avant l'ère chrétienne.

Enfin, les Éthiopiens de l'Afrique certifient de

même leur origine asiatique, puisqu'ils se disent descendans d'Abraham, et qu'ils le disoient de même avant qu'ils fussent chrétiens, c'est-à-dire au moins avant le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Ils avoient, avant ce temps, l'usage de la circoncision, ainsi que l'avoient et l'ont encore les Arabes. Ils l'avoient si bien que, devenus chrétiens, ils le gardèrent encore sous des rapports que le christianisme toléra, parce qu'ils ne tenoient qu'à l'ordre civil. C'est dans cet usage une preuve de l'identité de leur origine avec les Arabes; car, quoiqu'on lise dans Hérodote (1) que les Phéniciens se circoncisoient, ce n'est pas d'eux, mais seulement des Juifs de la Palestine qu'on doit l'entendre, puisqu'on sait que les Phéniciens ne se circoncisoient pas. Josephe en a fait la remarque dans son premier livre contre Appion, en y rapportant ce passage d'Hérodote. Il y dit que les Juifs étoient les seuls qui, dans toute la Syrie et la Phénicie, fussent circoncis; et les livres saints le disent de même. Ce n'est aussi qu'aux Juifs déportés par les rois d'Assyrie dans la Colchide et la Médie, qu'on doit rapporter ce qu'Hérodote a dit de la circoncision chez les Colches. Et, à l'égard des Égyptiens, qui, comme on le sait, ne se circoncisoient pas au temps de Moyse, on ne peut rapporter l'introduction de cet usage chez eux, qu'à l'exemple, et à la leçon peut-être que leur en donnèrent leurs rois Éthiopiens.

(1) Hérodote, liv. II.

Ce n'étoit pas chez les Chaldéens d'où Abraham, Chaldéen lui-même, étoit venu dans la Syrie, qu'il avoit pris l'idée de la circoncision, puisqu'il étoit âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, et son fils Ismaël de treize ans, quand Dieu, dans la Genèse, ordonna à ce patriarche de se circoncire, de circoncire de même son fils et tous ses serviteurs, et de faire pratiquer cet usage à perpétuité chez ses descendans, pour que les peuples qui naîtroient de lui fussent distingués des autres à cette marque; car c'est ainsi que Moyse le dit. Et comme, par cette raison, c'étoit un acte religieux, dont on ne trouvoit l'exemple chez aucun peuple, remarque qu'Hérodote a aussi faite, les Éthiopiens étoient regardés par les anciens Grecs, comme les plus religieux de tous les peuples. Homère l'a dit d'eux; et c'est une raison encore pour conclure qu'en effet les Éthiopiens de l'Afrique descendent, ainsi que les Arabes, du père que ceux-ci appellent le père des croyans, à qui Dieu révéla que sa postérité seroit nombreuse comme les sables de la mer; car, puisque les Arabes se circoncisoient en exécution de l'ordre qui en avoit été donné par Dieu à Abraham, pour que les nations descendantes de ce patriarche se reconnussent à ce signe, les Éthiopiens en descendent, puisqu'ils se circoncisent. Et par dessus toutes ces hautes probabilités, on a la preuve de rigueur par la langue de ces Éthiopiens de l'Afrique, puisque c'est celle que parloit leur père commun dans la Chaldée;

car, pour résister à cette preuve, il faudroit supposer que la langue chaldéenne seroit originaire de l'Éthiopie africaine. Et on ne le peut, parce que si cette langue, dont les douze premières lettres répondent aux douze signes du zodiaque, étoit née dans cette partie de l'Afrique, ce seroit l'éléphant et non le taureau qui seroit à la tête de ces lettres comme symbole de la force et de la grandeur. Or, c'est le taureau qui est à la tête des lettres chaldéennes et des douze signes du zodiaque; et c'étoit cet animal qui étoit le symbole de la divinité chez les Égyptiens; au lieu que c'est l'éléphant qui l'est en des cantons de l'Inde. C'est donc encore une raison de plus, parmi tant d'autres, pour conclure que l'invention du zodiaque ne part pas de l'Éthiopie.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI.

L'invention du zodiaque ne part pas de l'Inde.

Ce que je viens de dire à la fin du chapitre précédent, suffiroit déjà pour celui-ci; car, puisque c'est l'éléphant qui, sous le rapport de la force et de la grandeur, est le symbole de la divinité dans l'Inde, il en résulte que ce n'est pas dans ces régions de la zone torride que la langue chaldéenne est née. Seulement on affoibliroit cette preuve, si l'on alléguoit la partie de l'Inde en-deçà des tropiques. Mais les lumières n'y sont pas plus grandes que dans le midi; et les noms des douze signes zodiacaux ne s'y montrent que comme venant de la Chaldée, et non comme indiens d'origine.

Le nom indien du taureau dans le zodiaque est écrit *rouchabam* dans l'astronomie indienne de Bailly, page 324.

Celui des gemeaux est écrit *mitounam*, page 209 de la même astronomie.

Karkatakam est le nom de l'écrevisse, page 324.

Sinhouam est le nom du lion, page *idem*.

Kaniam, celui de la vierge, page *idem*. Il est écrit plus simplement *cani*, page, 209.

Le nom de la balance est écrit *toulam*, page 324; et simplement *tolam*, page 209.

Or, ces noms des six premiers signes, auxquels il peut me suffire de m'arrêter, se montrent comme venant de la Chaldée et non de l'Inde.

1°. Le nom indien *rouchabam*, qui signifie bœuf et taureau, se rapporte au chaldéen *rochubim* (1), qui signifie pourriture et fumier; car c'est ainsi que chez nous-mêmes les bœufs et les vaches sont appelés bêtes au mâle, c'est-à-dire bêtes au fumier dans les campagnes. Or, le taureau est avili sous cette image. Et c'est le contraire dans le zodiaque et l'alphabet chaldéen, où cet animal est le symbole de la force et de la grandeur, comme son surnom chaldéen *al-phé* le déclare, puisque ce nom signifie grand chef, le taureau étant le chef et le prince du troupeau, comme le disent les poëtes, *princeps armenti*. Ce fut même ce surnom *al-phé* du taureau qui servit de prétexte aux Egyptiens, pour représenter Dieu symboliquement sous la figure de cet animal, les rois étant appelés pasteurs des peuples, titre qu'ils ont souvent dans Homère, et sous lequel ils étoient désignés dans (2)

(1) *Rchbim*, c'est-à-dire *Rochubim*, au plurier, dont le singulier est *rochub*, signifie pourriture, putréfaction, fumier. Il est écrit *rchbun*, c'est-à-dire *rochubun* dans le livre de Job, où la terminaison du plurier est en *un* et *in*.

(2) Le titre *pharao* sous lequel les rois d'Égypte sont

l'Egypte ; et Dieu étant le roi des rois, comme le disent les livres saints, et comme Horace aussi l'a dit :

Regum timendorum IN PROPRIOS GREGES,
Reges in ipsos imperium est JOVIS,
Clari Giganteo triumpho,
Cuncta supercilio moventis.

2°. Le nom *mitounam* des gemeaux se rapporte au chaldéen *tunim*, qui étoit prononcé *tunin* à Babylone, et qui signifie second et deuxième. Ce mot auroit été prononcé emphatiquement *mitunin* dans le même sens ; et cette particule emphatique *ni*, qui a alongé quelques mots chaldéens, a de fréquens exemples dans la langue indienne alongée aussi par la terminaison *im* du plurier, mis à la place du singulier d'un mot chaldéen.

3°. C'est un alongement plus grand dans le nom indien *karkatakam* de l'écrevisse. Il n'a pour racine dans la langue chaldéenne que le mot *xré*, c'est-à-dire *xaré* prononcé *karé* en des dialectes, qui signifie apostasie, retraite en arrière ; et comme le mot *xart* a la même signification, et que même ce mot *xart* est le nom de l'écrevisse zodiacale dans le lexicon rabinique, ces deux mots auront apparemment formé le nom indien, alongé encore par la terminaison *am* du plurier. Le nom grec *karkinos* de l'écrevisse, com-

désignés dans les livres saints, où ce titre est écrit *phé-roé*, signifie chef-pasteur, puisque le mot *phé* signifie chef, et le mot *roé* pasteur.

mençant par le même mot *kar*, paroît se rapporter pour le second *kin*, au mot chaldéen *sin* prononcé *xin* et *kin* en des dialectes, qui signifie aversion. On voit assez que les noms de l'écrevisse sont relatifs à sa marche à reculons.

4°. Le nom indien *sinouam* du lion, en en retranchant la terminaison *am* du plurier, se rapporte au chaldéen *sina*, qui signifie ennemi et adversaire. Mais, si c'est dans ce sens que le nom indien du lion zodiacal est formé, comme il le paroît, ce n'est pas celui sous lequel ce roi des animaux est au zodiaque; on verra au chapitre XII qu'il y est comme symbole de la royauté, ce qui prouveroit encore que les Indiens n'ont point connu le sens de ces symboles zodiacaux.

5°. Le nom *caniam* ou plutôt *cani* du signe de la vierge, c'est-à-dire de la femme, se rapporte au verbe chaldéen *chné*, c'est-à-dire *chuné*, qui signifie engendrer, et mettre au monde des enfans.

6°. Enfin, le nom indien *tolam*, de la balance, en en retranchant la terminaison *am* du plurier, se rapporte au verbe chaldéen *tlé*, c'est-à-dire *tulé*, qui signifie suspendre et peser, *suspendere*, *appendere*, ce qui amène bien l'idée d'une balance à crochet, mais non l'idée précise de la balance zodiacale, dont les Indiens eussent exprimé le nom par le mot *égalité*, s'ils en eussent connu le sens.

Les Indiens, comme les Chinois, n'inventent point dans les sciences, les lettres et les arts. Ce qu'ils en

ont est admirable ; et jaloux de le conserver, c'est parce qu'ils en sentent le bien, et qu'il leur suffit, qu'ils ne veulent rien de plus. Le Chinois n'a pas l'écriture alphabétique, non qu'il ignore qu'elle est bien plus facile, et bien plus propre aux opérations de l'esprit que ne l'est l'hiérogliphique, mais parce que tous ses livres sont écrits dans celle-ci, et que l'honneur est attaché à la difficulté même de savoir lire dans ces livres. Une révolution qui changeroit cet usage, seroit plus difficile à la Chine que la conquête de cet empire. Les Indiens eussent pu s'avancer plus dans les sciences, puisqu'ils ont l'écriture alphabétique depuis un temps si ancien, qu'on n'en connoît pas le commencement ; mais ils n'en ont pas profité. Ils ont bien des formules et des tables astronomiques beaucoup plus parfaites qu'à la Chine, et qui sont telles qu'on ne peut en rapporter l'invention qu'à des savans plus avancés dans cette science, que ne l'étoit dans l'Egypte, l'astronome Ptolemée, un siècle après Auguste. Mais ils ne connoissent rien des principes qui ont donné ces tables et ces formules. Et quand l'époque inconnue de l'introduction de ces connoissances dans l'Inde, seroit aussi ancienne, que peut-être elle l'est peu, il faudroit bien encore qu'on s'élevât beaucoup au-dessus, pour atteindre l'origine de cette science, puisqu'elle n'a pu commencer que par des observations faites de suite pendant bien des siècles. Le nombre n'a pu en être moindre que six pour acquérir la con-

noissance de l'étonnante période luni-solaire de six cents ans, qui connue des Juifs, ne l'étoit pas des Grecs et des Latins, qu'elle eût préservés de l'erreur sur la durée de l'année solaire.

Bailly qui, comme Buffon (1), a admiré la justesse de cette période de six cents ans, dont Josephe rapporte l'invention aux patriarches anti-diluviens, et qui a bien vu que l'invention ne peut en être rapportée à l'Inde, a conclu (2) qu'*il y a eu jadis dans l'Asie, une masse de connoissances fondée par un seul peuple.* Il le cherchoit dans le nord, comme ses lettres sur l'Atlantide l'indiquent; et comme c'étoit aussi l'opinion de Buffon, et qu'à la vue des livres indiens, où la vérité est noyée par-tout dans la fable et l'ineptie, tous les savans s'accordent à chercher ailleurs le berceau des sciences et des lettres, je peux bien ne dire rien de plus pour conclure que l'invention du zodiaque n'en vient pas.

Mais où étoit dans l'Asie ce vieux peuple qui fonda cette masse de connoissances, et qui n'est plus, puisqu'on ne le trouve nulle part? Bailly a cru, comme Buffon, que c'étoit dans le nord de l'Asie qu'on devoit le chercher, et le chapitre suivant détruira cette opinion.

---

(1) Époques de la nature, tom. II, p. 163.

(2) Ast. ind., p. 273.

CHAPITRE VII.

L'INVENTION du zodiaque ne part pas du nord de l'Asie ni de l'Europe.

LE systême qui suppose que la population a commencé par le nord, ne mériteroit pas d'être réfuté, s'il n'avoit pas pour lui les grands noms de Buffon et Bailly. Mais, de tous les faits qu'ils citent à l'appui de leurs conjectures, il n'en est pas un seul qui les appuie, et il en est qui les repoussent. Buffon dit que c'est dans les contrées septentrionales de l'Asie, depuis le 40e. degré de latitude (1) jusqu'au 55e, *que s'est élevée la tige des connoissances de l'homme, et que c'est sur ce tronc de l'arbre de la science que s'est élevé le trône de sa puissance.* Mais, comme il dit aussi (2), d'après le savant naturaliste Pallas, que l'*histoire même est ensevelie avec les cités, les temples, les monumens dans ces régions*, et qu'il ne s'appuie sur aucun fait pour leur rapporter l'honneur de l'invention des sciences et des arts, en aucun genre, il ne reste rien d'où l'on puisse inférer que cette terre de la haute Asie eût déjà des habitans à la latitude de

(1) Époq. de la nat., tom. II, pag. 162.
(2) *Ibid*, pag. 174.

plus de cinquante degrés, à l'époque de quinze siècles avant l'ère chrétienne, où l'on sait par Hérodote (1), que l'homme entra pour la première fois dans la Scythie qui, comme l'Allemagne, n'étoit encore alors qu'une grande forêt. Buffon supposoit que les régions

(1) Hérodote raconte, liv. IV, que les Scythes se disoient descendans d'un homme qui, le premier des mortels, étoit entré dans leur terre jusques-là inhabitée, mille ans avant l'expédition de Darius, roi des Perses, contre la Scythie, c'est-à-dire environ quinze siècles avant l'ère chrétienne. Les Grecs, selon lui, le disoient de même des Scythes, qui, très-jaloux comme les autres peuples, de la gloire d'une origine ancienne, ne la portoient qu'à cette époque. Il propose bien de croire plutôt qu'originairement les Scythes partoient du midi, d'où ils furent poussés dans ces régions glacées, ce qui est vrai. Mais ce fait ne recule pas l'époque, qui au contraire seroit plus rapprochée, s'il étoit vrai, comme le disoient les Scythes et les Grecs, que l'entrée de l'homme dans ces forêts ne fut que du temps de l'Hercule des Grecs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au temps de César, où déjà les Allemands menaçoient les Gaulois, qui précédemment s'étoient établis librement et sans opposition dans l'Allemagne, cette grande partie de l'Europe n'étoit encore guère qu'une grande forêt, que les habitans ne défrichoient qu'en raison de leurs besoins, sans qu'aucun d'eux y eût une propriété fixe. Horace l'a dit encore sous Auguste :

Et rigidi Getæ ;
Immetata quibus jugera liberas
Fruges ac Cererem ferunt,

polaires étant devenues trop froides (1), après avoir été chaudes, par l'effet de la chaleur centrale du globe, les habitans de ces régions, encore ignorans, farouches et barbares, avoient reflué vers cette terre de la haute Asie, entre le 55e. et le 40e. degré, et qu'ils y avoient détruit non seulement *les germes*, *mais même la mémoire de toutes les sciences*, en sorte que, *si l'ignorance règne depuis trente siècles en cette terre*, ce n'est pas une raison pour ne pas supposer qu'elle avoit été éclairée précédemment *par trente siècles de lumières*. Mais on sent que si ce n'est pas une raison contre cette hypothèse, c'en est une au moins pour douter qu'elle soit rien de plus que l'imagination de ce grand génie, puisqu'il ne l'appuie sur aucun indice.

(1) Page 173. La philosophie demanderoit à la vue de ce tableau, quelle est la donnée pour supposer que les faits de ce vandalisme sur les monumens des arts, se rapportent à une époque de trente siècles ? Est-on bien sûr qu'il n'y ait rien des faits de ces dévastations dans l'histoire des peuples voisins ? N'auroit-on pas, au défaut de l'histoire, des moyens pour connoître l'âge de ces monumens, en les comparant à d'autres d'un âge connu, de la manière dont on en juge dans l'Europe, où à la vue d'un temple, on en connoît l'âge par son architecture ? On seroit peut-être bien plus près de la vérité, si l'on disoit qu'à cette époque de trente siècles, il n'existoit encore rien des faits de l'homme, dans ces régions, si l'on en excepte les parties d'une température agréable.

Il remarque bien (page 161 et suivantes) que ce n'est pas en Europe que se sont établis les premiers hommes civilisés ; que l'Europe n'a reçu que fort tard les lumières de l'Orient, et qu'avant la fondation de Rome, les plus heureuses contrées de cette partie du monde, telles que l'Italie, la France, et l'Allemagne, n'étoient encore peuplées que d'hommes plus qu'à demi sauvages. Mais au lieu d'en conclure qu'à l'époque de quinze siècles avant l'ère chrétienne, le nord de la haute Asie n'étoit pas plus éclairé que celui de l'Europe, il en conclut au contraire, que les Asiatiques entre le 55e. et le 40e. degré de latitude, étoient très-savans, et que c'étoit d'eux que partoit l'invention de l'étonnante période luni-solaire de six cents ans, dont j'ai parlé au chapitre précédent.

L'illustre auteur ne donne pour appui à sa supposition, que son systême de la prétendue diminution de la chaleur centrale du globe terrestre, conçu par lui comme habitable aux gros animaux du midi dans les régions polaires, par l'effet de cette chaleur centrale, lorsque par le même effet, ce globe n'auroit été qu'inhabitable dans les climats actuellement tempérés, et à bien plus forte raison, sous la zone torride. Il dit (tome II, page 105) qu'il n'y a peut-être pas cinq mille ans que les terres de cette zone sont habitées ; que par conséquent, les gros animaux du midi venant du nord, à mesure qu'il se

refroidissoit, étoient en-deça du tropique. Mais il n'en a donné pour indice que le fait de l'ensevelissement de ces gros animaux du midi dans la Tartarie, la Sybérie, la Russie, l'Allemagne, la France, l'Italie, et le nord de l'Amérique elle même, qui n'a aucuns de ces animaux vivans. Or, on verra au chapitre suivant, que c'est au déluge universel que se rapporte ce fait de l'ensevelissement des gros animaux du midi. Buffon entraîné par son système n'avoit pas vu cette cause, que ne vit pas mieux le célèbre Paw, qui seulement crut y voir l'effet de quelques déluges locaux, et qu'apparemment Bailly n'avoit pas vue non plus, puisque Buffon dit (page 169, tome II) que les idées de ce savant s'accordoient avec les siennes.

On connoît ces idées de Bailly par ses lettres sur l'Atlantide, et par son astronomie ancienne et indienne. Mais il ne s'y montre que comme doutant de la solidité de l'appui qu'il proposoit à ses conjectures. Tout ne lui paroissoit pas une rêverie dans le conte de Platon sur la fabuleuse Atlantide. Il en retranchoit ce que le philosophe y dit à l'honneur des Athéniens. Et comme il supposoit que Ptolemée chez les Grecs à Alexandrie dans l'Egypte, avoit recueilli à peu près tout ce que savoient les Chaldéens et les Arabes, et qu'il voyoit que cette astronomie est moins parfaite à plusieurs égards que celle que supposent les formules indiennes, il supposoit aussi comme Buffon, que

celle-ci étoit venue de quelque région septentrionale de la haute Asie : mais il ne voyoit rien pour le croire, et il attendoit du temps les éclaircissemens sur cette question.

Au fond, ce n'est qu'un conte venu de l'ignorance des Egyptiens, dans ce que Platon a dit de l'Atlantide. Les Phéniciens étoient vraisemblablement auteurs de ce conte, où l'on supposoit que l'Océan n'étoit pas navigable au-delà du détroit de Gibraltar, par l'effet de la submersion d'une grande île, grande comme l'Europe et la Lybie ensemble, et si peu enfoncée qu'elle n'y étoit presque qu'à fleur d'eau. Apparemment les Grecs pouvoient le croire encore au temps de Platon, quoique le récit d'Hérodote sur l'expédition maritime de Nechos autour de l'Afrique, eût dû les détromper et les instruire. Or, on sait que les Phéniciens cachoient très-soigneusement le secret de leur navigation aux Grecs et aux Latins. On sait par Diodore en particulier, que les Tyrrhéniens qui avoient entendu parler des voyages de longs cours, faits par les Phéniciens à l'ouest de l'Afrique, vers une très-grande terre dont l'idée fit découvrir l'Amérique, en tentèrent l'expédition, et que leurs vaisseaux furent si bien battus par ceux de Carthage, qu'ils renoncèrent à cette entreprise. On sait aussi que quand un vaisseau Carthaginois allant à leurs îles Cassitérides, c'est-à-dire à l'Angleterre, s'y vit suivi par un vaisseau Romain, il se fit échouer sur

la route, pour effrayer le Romain, ce qui valut au capitaine de ce vaisseau, de grands applaudissemens à Carthage. On est donc fondé en effet à rapporter aux Phéniciens ce conte de la submersion de l'imaginaire Atlantide. Les Egyptiens pouvoient y croire, puisque leur superstition ne permettoit pas même à leurs prêtres, seuls hommes de lettres parmi eux, d'envisager un homme de mer, ni même de lui rendre le salut. Et c'étoit ces Egyptiens que consultoient les Grecs, au temps de Platon, sur la situation de l'Océan atlantique, ainsi appelé du nom de de l'Atlas, montagne africaine, fameuse chez les poëtes, qui n'en connoissoient que le nom (1). Quant à l'astronomie des Chaldéens et des Arabes, on n'en juge que mal quand on suppose qu'elle n'étoit chez eux que ce qu'en surent les Grecs. Car au moins ils con-

(1) Le pays du grand Atlas tenoit à l'Éthiopie Africaine dans l'idée des poëtes. C'étoit la fin du monde, vers le midi; et vers le nord c'étoit le pays des Cimmeriens, c'est-à-dire des peuples au-delà du Palus méotide, pays des ténèbres, à raison des longues nuits de l'hiver, et où étoit l'entrée de l'enfer.

Quo Styx, et invisi horrida Tœnari
Sedes, ATLANTEUSQUE FINIS,
Concutitur. HORACE.

Ultimus Æthiopum locus est, ubi maximus Atlas, Énéide.

Et dans Homère l'une des filles du grand Atlas est déesse de l'une des îles de la Méditerranée.

noissoient la période luni-solaire de six cents ans, que ceux-ci ne connurent pas. Et quand on voit que Ptolemée, écrivant chez les Grecs un siècle après Auguste, ne savoit pas même qu'on naviguoit au tour de toute l'Afrique, comment peut-on supposer qu'il sût ce que savoient ces vieux peuples de l'Asie, qui déjà faisoient ces voyages maritimes au tour de toute l'Afrique, au moins au temps de Salomon, roi des Juifs, mille ans avant l'ère chrétienne ?

A toutes ces grandes raisons contre l'hypothèse de la population du nord, avant celle du midi, se joint la preuve physique contre cette hypothèse, par la fouille des baies et des dunes de la mer. Car, dans le nord de l'Asie et de l'Europe, on ne trouve aucuns monumens humains quand on descend dans ces fouilles au-dessous des couches correspondantes à l'époque de quinze siècles avant l'ère chrétienne, où la terre étant peuplée dans les régions douces de l'Asie, les hommes commencèrent d'entrer dans les froides, en s'y poussant de proche en proche. On sent aussi que, si le nord de l'Europe et de l'Asie eût été chaud, comme le système de Buffon le suppose, ce ne seroient pas des arbres, et autres végétaux du nord, qu'on trouveroit dans ces fouilles, aux couches voisines du temps où les premiers dépôts s'étendirent sur le fond des baies. Il est clair de même que ce ne seroient par des coquilles des mers du nord qu'on trouveroit en ces couches, mais des co-

quilles des mers du midi, à traits fins et délicats. Or, on n'y trouve que ce qui appartient au nord, si l'on en excepte les squelettes des gros animaux du midi, et quelques végétaux que l'eau du déluge universel y poussa, comme je le prouverai bientôt au chapitre suivant. Ce n'est donc en effet, dans ce systême, que la conception d'un grand génie qui, comme Descartes, avec des intentions droites, a mis quelquefois son imagination à la place des faits de la nature. On lui demandoit où étoit le renne, quand selon lui le globe terrestre n'étoit encore habitable que dans la Suède et la Russie. Il répondoit que le renne n'étoit pas encore né. Mais, comme le disoit bien Paw (1), on n'a pas vu naître une espèce nouvelle de quelqu'animal que ce soit, depuis que l'homme écrit l'histoire. Et il y auroit bien plus à dire, puisque le livre de la Genèse, écrit trente-trois siècles au-dessus du présent, remonte jusqu'au premier homme créé vers l'embouchure de l'Euphrate, contrée qui n'étoit pas plus chaude alors qu'elle ne l'est, et qui est aussi celle d'où part l'invention des signes du zodiaque et de l'écriture alphabétique, comme on le verra aux chapitres XI et XII.

(1) Recherche sur les Américains, tome I.

CHAPITRE VIII.

Contre tous les systêmes en général, qui supposeroient le fait d'un zodiaque, ou d'un autre monument antérieur au déluge universel, arrivé à l'époque de vingt-trois siècles et demi avant l'ère chrétienne; et qui ne portât pas l'empreinte de ce déluge, dont le fait et l'époque sont certifiés par le livre de la nature, qui certifie de même par toute la terre, le fait et l'époque de la création, et les autres faits divins, conformément au livre de la Genèse. — C'est à ce déluge, où le vent poussoit du midi au nord, que se rapporte le fait de l'ensevelissement des gros animaux du midi, dans les régions septentrionales.

D'autres ont assez prouvé que le récit de la Genèse sur le fait et l'époque du déluge, est conforme aux traditions civiles et religieuses des Indiens, des Chinois, des Assyriens et Chaldéens, des Égyptiens, des Grecs et des Latins. Le déluge de Deucalion est universel dans le récit des poëtes de la Grèce et de Rome. S'ils font jeter des pierres à Deucalion

et

et sa femme, pour repeupler la terre, Virgile explique le sens de ces pierres, symbole de la dureté du cœur humain :

Quo tempore primum
Deucalion VACUUM *lapides jactavit in orbem,*
Undè homines nati, durum genus.

Et dans Horace aussi c'est un déluge universel, comme dans Ovide.

Omne cùm Proteus pecus egit altos
Visere montes.

C'étoit chez les Chaldéens, et les Assyriens, le déluge de *Xisustrhos*, assez circonstancié par eux dans leur histoire, pour qu'au jugement de Freret (1), on ne puisse pas y méconnoître le déluge de Noé, ni même la généalogie des patriarches anti-diluviens, depuis la création de l'homme, ce savant ayant seulement laissé le choix de croire, ou que ces peuples avoient cette histoire chez eux-mêmes, ou qu'ils l'avoient reçue des Juifs, ce qu'on ne pourroit pas supposer s'ils n'en avoient pas eu au moins le fond dans leurs propres traditions religieuses.

Mais personne, que je sache, n'a encore donné la preuve physique du fait et de l'époque de ce déluge universel, quoiqu'elle soit visible par toute la terre. Elle l'est par des colonnes prismatiques de basalte sur tous les volcans, tant sur les restes de ceux que

(1) Vol. 16 des mém. de l'acad. des inscrip.

ce déluge éteignit, comme chez nous dans le Vivarois, le Veley, et ailleurs, et chez les Anglois dans l'Écosse, que sur ceux qui lui résistèrent, ou qui malgré les loix de la nature, furent conservés par leur auteur.

Parmi les savans qui ont observé ces faits diluviens, je citerai Dolomieu (1) sur l'Etna. Il dit que ce volcan, l'une des plus hautes montagnes du monde, a une ceinture de colonnes prismatiques de basalte, à trois-cents toises de hauteur perpendiculaire au-dessus de l'eau de la mer; qu'il en a encore à de plus grandes élévations; qu'il en a à plus de huit cents toises de hauteur perpendiculaire au-dessus de ce niveau de la mer, et qu'on ne peut pas douter que l'eau n'y ait surpassé les plus hauts sommets

---

(1) Mém. sur les îles Ponces, page 451 et page 445, et suivantes.

« Dans presque tous les volcans éteints, dit ce savant » (page 451), où l'on voit des colonnes prismatiques, » on y trouve d'autres circonstances qui indiquent que » l'eau de la mer couvroit nos continens à l'époque de » leurs irruptions. Les volcans éteints du Vicentin, du » Padouan, ceux d'Allemagne, de France, d'Espagne » et de Portugal, ont mêlé leurs produits avec ceux » de l'eau. Des corps marins reposent dans la plupart » de ces anciens volcans, sur des colonnes prismati- » ques ».

M. Faujas le dit de même sur nos volcans éteints en France, et sur ceux de l'Écosse.

calcaires. Or, la lave ne se prismatise que dans l'eau. Dolomieu le prouve par les faits mêmes des éruptions de ce volcan, où les laves qui ont coulé dans la mer, ne sont prismatisées qu'au dessous de l'eau, et non dans ce qui s'élève au-dessus, principe dont la chimie rend compte, et qui est constant chez les naturalistes. Et les autres volcans offrent la même preuve par toute la terre. Ces hautes montagnes étoient donc alors sous l'eau d'une mer universelle. On ne peut en douter, puisque d'un côté on sait par l'expérience que la surface de l'eau est parfaitement horizontale, et que d'autre côté on sait de même que les couches des matières, dans les montagnes et les carrières, sont pareillement horizontales, si l'on excepte seulement les parties dérangées par des causes dont il est facile de rendre compte, et qui ne sont que fort petites en comparaison du tout. Car, puisque l'horizontalité est parfaite dans les assises de ce grand édifice antérieur à l'homme, et qui couvre toute la terre, si l'on en excepte les montagnes primitives formées elles-mêmes primitivement de la même manière, on seroit aussi ridicule en supposant que l'Etna auroit été sous l'eau de ce déluge sans que les autres montagnes en eussent été couvertes, qu'on le seroit si l'on supposoit qu'en versant de l'eau à l'un des bouts d'une goutière horizontale, cette eau ne couleroit pas à l'autre bout. Et c'est ce que n'ont pas considéré ceux qui, pour expliquer la cause de l'ensevelissement des gros ani-

raux du midi dans le nord, ont proposé d'en rapporter le fait à des déluges locaux, en en prennant l'idée dans l'ignorance des Grecs.

A ces absurdités repoussées par la physique, des savans ont opposé victorieusement l'histoire. Ils ont dit et prouvé que les Grecs qui n'ont écrit l'histoire que fort tard, et qui ne savoient du fait du déluge universel que ce qu'en disoient leurs traditions religieuses mêlées avec la fable par les poëtes, en rapprochoient de beaucoup trop l'époque. Varron, l'homme le plus savant de l'ancienne Rome, disoit ne connoître rien de plus ancien que le déluge d'*Ogygès*, dont, selon lui, l'époque ne s'éleveroit que d'environ dix-huit siècles au-dessus de l'ère chrétienne, déluge qu'en appelant du nom *Deucalion*, d'autres rapprochoient encore de trois siècles. Ils n'étoient que ridicules devant l'histoire; mais les philosophes ne l'étoient pas moins devant la physique, lorsqu'ils préféroient de croire que le déluge d'*Ogygès* n'avoit couvert que l'Attique, et que celui de *Deucalion* n'avoit noyé que la Thessalie; absurdité détruite aussi par l'histoire, comme Origène le fit remarquer contre Celse (1), en observant que l'idée de ces prétendus déluges locaux n'avoit pour origine que les rêveries de Platon.

On ne raisonnoit pas mieux chez nous, quand l'imagination creusoit le bassin des mers, en en enfonçant les terres et les montagnes dans le vide sou-

(1) Lib. I. Contre Celse.

terrain du globe. On ne savoit pas, avant qu'on eût étudié la structure de ce globe, que l'horizontalité des assises de la pierre et des couches des autres matières se continue sous l'eau de la mer, ce qui prouve que le fond de ce bassin, entre les diverses parties de la terre habitable liées par la structure de ce fond, et ne formant ainsi qu'un tout, n'est point l'effet d'une rupture de la croûte terrestre, à laquelle les appuis auroient manqué. L'imagination aussi expliquoit le fait des coquilles sur les montagnes. Elle les tiroit du fond de la mer, en les poussant du bas en haut par l'action du ressort de l'air débandé, après sa compression par le feu dans les vides souterrains des volcans. On raisonnoit sans considérer que toutes les matières sont confondues dans les effets de l'explosion de l'air, et sans savoir que l'art est aussi admirable que la puissance dans l'architecture des volcans, et des autres parties de l'édifice qui couvre toute la terre. Chaque chose y est à sa place; et loin que l'ordre qui y règne soit l'effet des loix de la nature, ce n'est au contraire que malgré ces loix qu'il y règne, puisqu'elles auroient brouillé tout si elles eussent été en action. Dans l'hypothèse même de leur concert, hypothèse du monde la plus absurde, elles n'éleveroient jamais le moindre des monticules calcaires, à couches alternatives de pierre et de silex, quand on y supposeroit le temps de l'éternité entière.

Tout homme peut s'en convaincre. On sent que l'ordre alternatif des assises dans la bâtisse d'un édifice, suppose une intelligence qui ait réglé cet ordre. Et il n'y a personne, qui en appercevant la coupe des montagnes calcaires, qui bordent les rives de la Seine depuis Rouen jusques vers Paris, n'y reconnoisse l'image d'un mur dont les assises de pierre de taille seroient séparées par quelques rangs de brique ou de moëllon. On le sent mieux encore quand on raisonne en naturaliste; car puisque les assises sont horizontales en ces montagnes, on voit que c'étoit l'eau qui y voituroit les matières. Or, soit qu'on suppose, comme Buffon, qu'elles tombassent au fond de cette eau en forme de sédimens, hypothèse dont il est étonnant que ce grand génie n'ait pas apperçu la très-frappante (1) erreur; soit que, comme on doit le dire, l'eau ait voituré ces matières à mesure qu'elle s'élevoit sur la surface terrestre de ce temps, qui n'est pas encore de six mille ans au-dessus de nous; il est également évident que toutes les matières dont

(1) Il dit bien d'abord que c'est un fait que le globe étoit entièrement couvert d'eau, lorsqu'il n'avoit encore rien de la nature vivante. Mais il suppose ensuite que les coquillages étant nés, c'est des détrimens de leurs coquilles tombés au fond de l'eau en forme des sédimens, que résultent les élémens de la pierre calcaire dans les montagnes, et tout l'ouvrage de ces montagnes; supposition contre laquelle il suffit d'ouvrir les yeux.

cette eau étoit chargée, se seroient mêlées et confondues comme dans l'état du chaos, si une intelligence non moins infinie que la puissance, ne les eût pas séparées, en assignant la place à chacune selon son genre. Il falloit que les élémens de la pierre calcaire à grain fin fussent séparés de ceux de la pierre à gros grain, et séparés aussi des élémens terreux et vaseux, et des élémens du fer, et des autres métaux, et de ceux des argiles, des ardoises et du charbon de terre; et de ceux de la pierre granitique, et de ceux de la roche, et des autres matières dont l'énumération dans ce que l'homme en connoît, est déjà si longue, et plus longue encore dans ce qu'il ne connoît pas. Il falloit que tandis que l'eau étoit ainsi chargée des élémens de la pierre, elle cessât de l'être des élémens du silex; et qu'ensuite, lorsque l'assise en pierre étoit achevée, l'eau cessât d'en voiturer les élémens, et qu'elle ne se chargeât plus que des matières siliceuses. Et par-dessus toutes ces choses, où la nécessité de l'intelligence divine est aussi évidente que celle de l'architecte dans la bâtisse d'un édifice, il falloit que le ressort de l'air fût dans une totale inertie, c'est-à-dire que ce fluide de l'air fût retiré au-dessus de l'ouvrage de ces montagnes à mesure qu'elles s'élevoient. Il le falloit puisque le fluide du feu auroit mis le ressort de l'air en action, ce qui auroit dérangé l'ordre des matières, et empêché la pétrification. Non-seulement on

sent qu'il le falloit, mais on en a la preuve par le fait, puisque les coquillages qui meurent ouverts à l'air, sont morts fermés. Il falloit même que le fluide de la lumière fût aussi dans l'inertie, c'est-à-dire que le soleil qui met ce fluide en mouvement, fût éteint, et on en a aussi la preuve par le fait. Et ce n'est encore, dans ces considérations, qu'une petite partie de celles qui s'offrent quand on raisonne en naturaliste. Car d'où venoient ces élémens de la pierre calcaire et ceux du silex ? Les débris des coquilles, qui ont formé cette pierre, ne sont reconnoissables qu'en des carrières qui ne sont qu'en très-petit nombre en comparaison des autres, et qui toujours sont séparées de la pierre à grain fin, dont les élémens résultent de la calcination ou dissolution de ces débris de coquilles. Or, les élémens de cette pierre qui comprend les marbres, les marnes et les craies, sont tels, en en jugeant par l'immensité de leurs masses, et par leur élaboration, qu'on ne peut méconnoître qu'ils résultent de la calcination et dissolution des montagnes calcaires d'un monde précédent, détruit sur ce globe dans une conflagration générale suivie d'une inondation non moins générale. C'est d'ailleurs un fait reconnu en géologie, et posé comme fait par Buffon, qu'avant l'inondation qui couvrit tout ce globe, il avoit été en conflagration ; et les matières siliceuses certifient de même le fait de ce monde détruit, puisqu'elles ne résultent que de la destruction

des substances animales et végétales. On ne peut donc douter d'aucun des faits que j'ai posés.

Ce fut dans cette inondation à la suite d'une conflagration, qu'à mesure que l'eau s'élevoit sur la surface terrestre, la main de l'éternel répara les montagnes primitives, et fit à neuf toutes les autres, en voulant qu'elles fussent pour l'homme futur un livre qu'il lût pour y reconnoître son auteur. Or, ces montagnes attestent par l'horizontalité de leurs couches, qu'à l'exception d'un fort petit nombre de très-hautes montagnes, elles seroient toutes sous l'eau si un déluge s'élevoit à la hauteur du plus haut sommet de l'Etna. Elles étoient donc à peu près toutes sous l'eau du déluge de Noé, lorsque l'Etna fut sous cette eau. Et comme on a trouvé à des hauteurs encore plus grandes, sur des pics glacés et aussi hauts que l'homme ait pu se porter, des dépouilles non pétrifiées de la nature animale et végétale, dépouilles qui ne peuvent être rapportées qu'à ce déluge, on ne peut douter de son universalité.

Les faits de ce déluge sont sous nos pas. C'est lui qui, par exemple, a couvert de débris des coquilles de la mer, les plaines qui bordent les rives de la Seine depuis la mer jusqu'à Paris et au-delà. Car ce sont, dans ces sables, les débris des coquilles que la mer jette sur ses bords, avec cette différence seulement qu'ils sont mêlés avec les vases de ce déluge, de la même manière à peu près que

les débris des coquilles se mêlent avec les vases à l'embouchure des rivières, où ce mêlange forme ce qu'on appelle de la tangue. On trouve de ces coquilles sur les sommets même des hautes montagnes. L'Etna en a en immense quantité sur ses flancs, à plus de trois et quatre cents toises de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer. Il en a de toutes les espèces vivantes dans les mers de la Sicile. Dolomieu (1) nomme un savant qui en avoit recueilli de toutes ces sortes. Il dit qu'elles ont perdu leur couleur, mais qu'au reste elles sont bien conservées, comme trouvées sous des couches de vases argileuses déposées par l'eau de cette mer alors universelle. L'époque de ce fait n'est donc pas très-ancienne, puisque les coquilles, préservées des coups de l'air par ces vases, ne le sont pas des autres causes qui détruisent les corps sous la terre.

---

(1) Mémoire sur les îles Ponces, page 465. Il dit que des coquilles fossiles maritimes, de toutes les espèces, sont en immense quantité sur les flancs de l'Etna, à plus de trois cents toises au-dessus du niveau de la mer, qu'elles *ont perdu leurs couleurs*, mais qu'elles sont au reste bien conservées.

Page 466, il dit qu'on y trouve aussi des argiles grises en couches, qui sont évidemment des dépôts de la mer, puisqu'elles contiennent des corps marins, et que ces argiles couvrent quelques parties de la montagne à plus de quatre cents toises de hauteur.

A cette première donnée, pour juger que le fait de ce déluge ne s'élève pas de plus de vingt-trois siècles et demi au-dessus de l'ère chrétienne, s'ajoute celle qui résulte des squelettes des gros animaux du midi qu'on déterre dans la France, l'Italie, l'Allemagne, la Russie, la Sybérie, la Tartarie, et jusques dans le nord de l'Amérique qui n'en a point d'analogues vivans. Car on conçoit que ces gros animaux durent flotter long-temps sur l'eau, avant qu'ils s'y enfonçassent sous le poids des sédimens qui les couvrent. On le conçoit parfaitement si le vent poussoit au nord; et il y poussoit puisqu'il falloit le vent du midi pour que l'inondation, dont la pluie étoit l'une des causes selon le récit de Moyse, fût extrême. Et l'on sait aussi par son récit qu'en effet ce fut le vent du midi qui souffla, puisqu'il dit (1) que pour faire cesser l'inondation, Dieu changea le vent en sens contraire. Il l'indique aussi en disant que l'arche étoit au-delà des montagnes de l'Arménie; car partie de l'Assyrie, elle n'auroit pas été au-delà de ces montagnes de l'Arménie, nom qui comprennoit celles du Caucase, si le vent du midi ne l'y eût pas poussée. Et la terre qui couvre les gros animaux du midi atteste qu'en effet c'est dans un déluge qu'ils ont péri, puisque cette terre porte la marque des vases et des autres sédimens de l'eau. Or, les dents et les osse-

(1) Voyez la preuve, chap. IX.

mens de ces animaux sont assez fermes pour qu'on ne puisse pas rapporter leur mort à une époque antérieure de plus de vingt-trois siècles et demi au-dessus de l'ère chrétienne. L'ivoire fossile qu'on en retire est encore bon ; et Pallas parle d'un rhinocéros qui, déterré dans la Sybérie, avoit encore des restes de son poil. Ce sont donc déjà des données fort approximatives pour juger que l'époque de ce déluge ne s'élève pas au-delà de celle marquée par le livre de la Genèse.

Enfin on a cette époque assez précise par la fouille des baies de la mer et de ses dunes de sables, lorqu'on y trouve des monumens des arts à des époques d'après lesquelles la progression régulière du rapport des matières dans ces fouilles, puisse être déterminée. Les savans ne se sont pas encore occupés de cette recherche. Mais elle est infiniment digne d'eux ; et en attendant, comme c'est un genre d'étude neuf, je dois m'en expliquer.

Il ne faut que de la réflexion pour juger que si notre monde étoit plus ancien, les baies de la mer seroient entièrement comblées, puisque le temps en élève encore progressivement le terrain par les sédimens de l'eau des marées et des rivières. Telles sont les grandes prairies du pays d'Auge et du Cotentin, et celles de Caen où j'écris. L'embouchure de l'Orne en celles-ci, étoit d'une lieue au-dessus de Caen, éloigné de plus de trois lieues de la mer.

Et l'eau des hautes marées s'élève encore d'un pied et demi à Caen, au-dessus de la surface de ces prairies, où jamais la rivière n'avoit été diguée avant le nouveau canal ouvert depuis douze ans. Pourquoi cette ancienne baie n'est-elle pas encore comblée ? c'est que le monde n'est pas encore assez vieux. Cette réponse est la même pour les anciennes baies du pays d'Auge et du Cotentin; et pour toutes les autres baies en général, par toute la terre.

Or, on a des monumens pour connoître l'époque où le terrain formé dans la baie de Caen, par les matières qu'y ont amené les eaux de la mer et des rivières, se trouva élevé au niveau des plus basses mers. Et on en a aussi pour savoir de combien il s'élevoit pendant le cours d'un siècle, avant cette époque où l'eau de la mer ne s'en retiroit jamais. On sait donc, par ces moyens, à quelle époque la première couche des matières s'étendit sur le fond de cette baie, époque avant laquelle il est clair que tout étoit dans l'inertie sur le globe terrestre, puisque si les rivières y eussent coulé, et que la mer y eût eu son flux et reflux, la baie qui n'est pas comblée, le seroit. Or, dans le résultat du calcul, cette époque ne s'élève pas encore de six mille ans au-dessus de nous. Et c'est précisement ce que dit le livre de la Genèse.

Il n'est que facile à ceux qui sont auprès des anciennes villes maritimes de s'assurer de ce résultat. La difficulté étoit plus grande à Caen, ville trop nou-

velle dont la naissance ne remonte qu'au siècle de Charles-le-Chauve, siècle trop au-dessous de celui où la mer ne se retiroit jamais de cette baie. On y a trouvé des navires naufragés. On trouvera au moins par-tout dans la fouilles des baies de l'Europe et du nord de l'Asie, des arbres couchés horizontalement dans tous les sens, à des profondeurs correspondantes au temps où l'homme n'étoit encore que rare, ou n'étoit pas même encore dans ces régions. On n'en trouvera pas aux profondeurs du temps où la population étoit assez grande pour que le prix du bois méritât la peine d'être retiré par l'habitant aux bords de la rivière. Ce sont ces arbres qui, poussés à la mer par les courrans, lorsqu'ils ne s'enfonçoient pas dans les baies, se découvrent aux basses marées dans le lit de la mer, et qui font dire aux hommes non instruits de ces causes, que des forêts ont été submergées avec le terrain qui les portoit, dans l'ancien temps.

Il y eut selon le récit de Moyse, et celui du livre de la nature, cette différence entre l'inondation qui couvroit la terre avant que l'homme existât, et celle dont il fut le témoin, seize siècles et demi après sa création, que dans le temps de la première de ces deux inondations tout étoit dans l'inertie sur le globe terrestre, l'eau qui couvroit ce globe étant bien liquide mais ténébreuse, le soleil et les autres globes du monde planétaire étant de même dans les téné-

bres ; au lieu qu'à la seconde inondation, rien ne fut dérangé dans le système du monde planétaire : il ne se forma pas sous l'eau de ce déluge le moindre de nos monticules calcaires, à couches alternatives de pierre et de silex ; et comme je l'ai dit, cette eau ne l'auroit pas formé pendant l'éternité entière. L'horizontalité des couches y fut dérangée dans quelques montagnes, sur-tout aux environs des volcans où le feu étoit en action avec l'air ; et rien n'est si facile que d'en distinguer les effets. Mais ils ne sont que fort petits en comparaison du tout ; et les lits des fleuves anti-diluviens se retrouvèrent les mêmes après ce déluge, dont le but, dans le plan divin, n'étoit que de donner aux descendans des hommes réservés pour repeupler la terre, une grande et nécessaire leçon, qu'ils ne pussent jamais oublier.

Or, si l'on pouvoit supposer que des monumens de la main de l'homme eussent résisté aux coups de ce déluge, on ne pourroit toujours pas douter qu'ils n'y eussent été très-dégradés, et qu'ils n'en portassent très-sensiblement l'empreinte. Ce n'est donc pas un monument anti-diluvien que les observateurs ont vu dans la haute Égypte, puisqu'on dit qu'ils y ont vu un beau temple avec un zodiaque bien conservé, sans même aucune marque des coups du temps, quoique les pyramides de l'Égypte, qui n'ont subi aussi ni la pluie, ni la gelée, et dont la bâtisse ne remonte guère au-delà du temps d'Homère, attes-

tent par leur dégradation, que les ouvrages de l'homme s'usent avec le temps. Ce n'est pas qu'on ait besoin de ce raisonnement contre l'imaginaire ancienneté de ce zodiaque, qui vraisemblablement n'est pas même du temps où Solon visita l'Égypte. On n'en a pas besoin, puisque j'ai bien assez prouvé que les observateurs s'y sont mépris, en croyant voir l'équinoxe du printemps à la place où ils eussent dû voir celui de l'automne, méprise qu'auroit pu causer l'usage remarqué par Hérodote, de lire de la droite à la gauche ; et dont, quelle qu'en ait été la cause, la chronologie que je défends ne peut souffrir aucune atteinte.

Mais ce raisonnement suffit par lui seul contre tous les systêmes opposés à cette chronologie. Et l'invention du zodiaque et de l'écriture alphabétique, à une époque de trente-six siècles au-dessus de l'ère chrétienne, époque qui fut bientôt suivie de l'invention de la période luni-solaire de six cents ans, ces inventions, dis-je. déposent contre l'ignorance de ceux qui, pour expliquer l'origine de la société chez les hommes, ont supposé que les premiers avoient vécu comme les animaux dans les forêts. D'autres ont dit que les années n'étoient pas solaires dans l'ancien temps. La chronologie de la Genèse atteste qu'elles l'étoient ; et le zodiaque ne permet pas d'en douter. C'étoit bien la lune qui régloit l'ordre des fêtes et des travaux. Mais les anciens peuples

peuples savoient raccorder l'année lunaire avec la solaire. Leur période de six cents ans en est la preuve. La vie de l'homme étoit donc alors très-longue, puisque la Genèse et d'autres anciens livres des vieux peuples, disent qu'elle alloit jusqu'à mille ans. Moyse en avoit plus de quatre-vingts quand il écrivit la Genère ; et alors il n'étoit encore éloigné que de trois siècles de l'époque où Sem, qui étoit dans l'arche, mourut. Ce n'étoit guère que depuis ce temps que la vie humaine s'étoit raccourcie. Elle ne fut plus dans le siècle de Moyse que ce qu'elle a été depuis lui. Il le dit dans un sublime cantique, où, pour peindre l'éternité divine, il prend pour comparaison l'ancienneté des montagnes primitives qui ont vu tant de fois s'éteindre toute la nature vivante sur le globe. Il dit à Dieu :

« Tu étois avant que les montagnes naquissent, » ou que tu eusses formé la terre et l'univers, de tous » les temps, et avant tous les temps (1) ».

Les anciens Grecs n'avoient pas oublié ce fait de la longueur et du raccourcissement de la vie de l'homme. Hésiode (1) en a parlé ; et Horace chez les Latins

(1) Pseaume commençant par les mots *Domine, refugium factus es nobis.*

Au lieu des mots *formaretur terra et orbis*, il y a, selon le texte, *antequam formasses terram et orbem, à sæculo et ante sæculum, tu Deus.*

(1) Outre Hésiode, cité par Josephe (chapitre III

en a montré la cause dans les crimes des humains.

Semotique prius tarda necessitas
Leti corripuit gradum.

Nil mortalibus arduum est:
Cœlum ipsum petimus stultitiâ; neque
Per nostrum patimur scelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.

Il n'eût fallu qu'un peu de réflexion à l'incrédulité du dernier siècle, pour sentir que Moyse écrivant huit siècles après le déluge, entre les Égyptiens d'un côté, et les Syriens et Phéniciens de l'autre, et parlant à sa nation composée d'environ trois millions d'ames, n'eût pu imposer à personne, sur le fait, ni sur l'époque de ce déluge. C'étoit ce que disoient les défenseurs du christianisme. Et l'incrédulité étoit encore plus en faute qu'ils ne le croyoient, puisqu'elle étoit condamnée aussi par le livre de la nature. Mais elle croyoit que ce livre parloit pour elle, et c'est ce qui l'excuse devant la philosophie. C'est que le temps de la réconciliation entre le christianisme et l'incrédulité, n'étoit pas venu. Et c'est ce que Buffon insinuoit quand il disoit (1) « que les vérités de la

---

des antiquités), cet historien nomme aussi parmi les écrivains grecs, Hécatée, Aculisaus, Hellanique, Éphore et Nicolas qui, en parlant de la longue vie des premiers hommes, disoient qu'elle alloit jusqu'à mille ans; et chez les Chaldéens Berose aussi l'a dit.

(1) Epoques de la nature, tome I.

» nature ne devoient paroître qu'avec le temps ;
» et que le souverain être se les reservoit comme
» le plus sûr moyen de rappeler l'homme à lui ,
» lorsque sa foi déclinant dans la suite des siècles,
» elle seroit devenue chancelante, lorsqu'éloigné de
» son origine, il pourroit l'oublier ; et lorsque trop ac-
» coutumé au spectacle de la nature, il n'en seroit plus
» touché, et viendroit à en méconnoître l'auteur ».
Car quoique l'incrédulité du dernier siècle eût pu voir ces vérités, et qu'elle l'eût dû, elle ne les a pas apperçues. La philosophie verra aussi, dans cette remarque de Buffon, une grande vérité qui en sort. C'est que ce n'est qu'à Dieu seul, source de toutes les lumières, que l'homme doit tout ce qu'il sait et ce qu'il découvre, comme n'étant rien par lui-même ; et la sagesse divine étant telle qu'elle a toujours des moyens dans ses trésors pour que la vérité reparoisse dans son temps, après celui des doutes et des erreurs, qui sont quelquefois dans les empires le prélude des révolutions d'où le souverain maître fait sortir un nouvel ordre, et force les puissances et les peuples, et les savans comme les ignorans, à reconnoître sa main qui les frappe. Car, l'Europe doit sentir que, si elle a acquis une si haute supériorité sur le reste du monde, ce n'est qu'au christianisme seul qu'elle en doit le bienfait.

CHAPITRE IX.

La Genèse dit, non pas que l'arche s'arrêta sur les montagnes de l'Arménie, mais qu'elle fut poussée, du midi au nord, au-delà du Caucase; et elle dit, non pas que le déluge fut opéré par le seul moyen de la pluie, mais qu'il le fut principalement par le moyen de l'ouverture faite par l'ordre divin, au grand réservoir souterrain des eaux existantes sous le fond des mers.

J'AI dit au chapitre VIII que, selon le récit de Moyse écrivant dans la Syrie-Palestine, l'arche partie de l'Assyrie se trouva au-delà des montagnes de l'Arménie, nom qui comprenoit célle du Caucase. J'ai dit que l'arche étoit dans cette position, au milieu d'une mer universelle, lorsque Dieu calma cette mer et arrêta les progrès de la crue d'eau. Il fit cesser la pluie; et j'ajoute, selon le même récit, que Dieu fit cesser à la fois une cause encore plus grande de l'inondation, en refermant l'ouverture faite par son ordre au grand réservoir des eaux existantes sous le fond des mers.

La ridicule opinion qui arrête l'arche sur le som-

met de l'Ararat, n'a guère pour fondement que ce qu'en a dit Josephe, fort mauvais juge dans l'interprétation des textes des livres saints, dont il avoit moins fait l'étude que de ceux des Grecs ; reproche fait à sa mémoire par les savans. Ce n'est pas que cet historien qui avoit au reste une grande érudition et les intentions droites, puisse être soupçonné d'avoir enflé le récit des Arméniens qui faisoient débarquer Noé sur ces montagnes. Mais il eût dû opposer le récit de la Genèse à ces fables.

Moyse dit au chap. VII, vers. 11, que ce fut dans le dix-septième jour du deuxième mois de l'année, que le déluge commença par deux moyens : 1°. la rupture des fermetures de toutes les sources du grand abyme, qui, comme je le prouverai au chapitre X, par le même livre de la Genèse, est au-dessous du fond des mers dans les vides du globe ; 2°. la pluie qui fut continuelle pendant quarante jours et quarante nuits, et qui ne cessa ensuite que, par intervalles, puisqu'au chap. VIII, vers. 2, Moyse dit que, pour faire baisser l'eau de ce déluge, Dieu fit cesser la pluie. Or, il dit au vers. 3 de ce chap. VIII, que cent cinquante jours, c'est-à-dire cinq mois entiers après le dix-sept du deuxième mois, l'eau étoit au plus haut degré de sa crue, et qu'après ce jour, répondant au dix-sept du septième mois, sa diminution commença. Il ajoute, au verset 4, qu'alors, dans ce dix-septième jour du septième mois, l'arche

étoit au-delà des montagnes, appelées *Arérèth*, nom qui, comme l'a bien dit Saint-Jérôme (1), désigne les cimes les plus élevées du mont Taurus, dont (2) le Caucase est la plus haute. Et Moyse avoit prévenu, verset 1, que pour faire cesser la crue de l'eau, Dieu avoit fait souffler un vent en sens contraire, et qu'à la fois il avoit refermé les sources du grand abyme, et fait cesser la pluie.

Il résulte donc de ce récit, 1°. que ce fut le vent du midi qui souffla jusqu'au dix-septième jour du septième mois, puisque l'arche partie de l'Assyrie, avoit été poussée au-delà du Caucase; 2°. qu'à compter de ce jour, dix-sept du septième mois, ce fut le vent du nord qui souffla, non-seulement parce que Moyse dit que ce fut un vent en sens contraire du premier, mais parce que dans le fait, l'arche revint dans l'Assyrie où Moyse montre les hommes qui repeuplèrent la terre, comme il y avoit montré aussi le premier homme.

Mais dans cette explication, j'ai contre moi la fausse opinion qui arrête l'arche sur la cime la plus élevée de ces montagnes, et les doutes naturels à ceux

---

(1) *Ergo et arca in quâ liberatus est Noe cum liberis suis, cessante diluvio, non ad montes generaliter Armeniæ* DELATA EST, *quæ appellatur Ararat, sed ad montes* TAURI *altissimos, qui Ararat imminent campis.* Comm. sur Isaïe, chap. XXXVII.

(2) Voyages de Chardin en Perse.

qui ne croyant pas à la révélation divine, et voyant dans mon explication celle du fait de l'ensevelissement des gros animaux du midi dans le nord, ont droit d'exiger la preuve de ce que j'avance sur ce recit de la Genèse. Je vais en rapporter le texte avec sa version latine, mot pour mot, en notant les points où je diffère de la vulgalte.

Chapitre VIII de la Genèse.

1. U izkr Aléim at Nè u at kl é,èié
Et recordatus Deus Noe, et cunctorum animantium, est

U at kl é,bémé asr atu b,tbé.
Et omnium jumentorum quæ cum eo in arcâ;

U i,obr (1) Aléim ruè (2) ol é,arps u isku (3) é,mim
Et transmisit Deus ventum super terram, et sedatæ aquæ. sunt

---

(1) *I,obr;* ce verbe *ober* signifie *transmittere, traducere:* la vulgate porte *adduxit.* Il eût fallu *traduxit* ou *transmisit.* Dieu fit souffler un vent en sens contraire de celui qui avoit soufflé jusqu'alors.

(2) *Ruè.* On sait bien que le latin *spiritum* employé dans la vulgate, signifie le vent. Mais il est mieux de le dire littéralement; et il le faut nécessairement dans notre langue, qui ne souffre point les équivoques.

(3) *Isku.* Du verbe *skk*, qui exprime l'idée du calme et du repos rendu à ce qui ne l'avoit pas. Il signifie *sedare, compescere, tranquillum facere.* La vulgate porte *imminutæ sunt aquæ*, dans la vue de l'effet qui alloit suivre, puisque les eaux baissèrent après que Dieu eut calmé les flots de cette mer universelle. Mais ce n'est

2. U ixkru moinut téum u arbut (1) é,smim
Et clausi fontes abyssi, et cataractæ cœli; sunt

U ikla é,gsm mn é,smim
Et prohibitæ pluviæ de cœlo. sunt

3. U isbu (2) émim mol (3) é,arps éluk
Etenim invaserant aquæ superiora terræ, advenientes

---

pas encore le fait de leur diminution que Moyse peint par ce verbe *isku*.

(1) *Arbut*. Ce mot que la vulgate a rendu par le latin *cataractæ*, signifie à la lettre l'idée des retraites obscures où le chasseur et l'ennemi se cachent, et d'où ils lancent des traits; et il est appliqué, dans les livres saints, à l'eau atmosphérique recélée dans les nuages et les vapeurs, comme le dit le psalmiste: *tenebrosa aqua in nubibus aeris*. Ce n'est dans ce mot *arbut* que l'idée des moyens par lesquels l'eau est cachée et retenue dans l'atmosphère d'où elle se dégage et tombe sur la terre. J'ai laissé le latin *cataractæ* parce qu'on ne pourroit pas le rendre autrement sans périphrase.

(2) *Isbu*. C'est du verbe *sbé*, et non pas du verbe *sub* que vient le passé *isbu*. Le verbe *subé* signifie *invadere, prædari, superare*. Le verbe *sub* signfie *reverti*; et la vulgate a, par erreur, saisi ce sens qui a jeté l'interprète dans l'erreur sur le temps de ce verbe *isbu*, et sur le sens des mots qui suivent. Le temps de ce verbe *isbu* est au passé plus-que-parfait : on le voit par le sens de ce qui précède et de ce qui suit.

(3) *Mol*. Ce mot adverbe et substantif, qui répond au latin *superius, superiora*, exprime l'idée de ce qui est au-dessus de tout ce qui est dans un objet comparé; et

u sub (1)
et exsuperantes;

U ièxru émim m,chpsé èmsim u mat
Et cœperunt aquæ post finem quinquaginta et centum minui

ium
dierum.

U tnè (2) étbé b,èds é,sbioi b,sboé (3) osr
Et deducta arca, in mense septimo, in septimo decimo fuerat

---

on ne peut le rendre ici en latin que par le plurier *superiora.*

(1) *Sub.* Ce verbe paroît pris, non dans le verbe *sub* qui signifie *revenir*, mais dans le verbe *subé* qui signifie *surmonter*, et ce seroit encore le même sens quand on ne verroit que le verbe *sub*, parce que ce ne seroit pas dans le sens du latin *redire*, *reverti* qu'on traduiroit, mais dans celui du latin *iterùm*, *rursùm advenientes*, puisque l'eau ne baissoit pas, et qu'au contraire elle croissoit, cas dans lequel le verbe *sub* signifie venir de rechef, avec affluence.

(2) *Tnè.* Ce verbe qui est au passé plus-que-parfait, vient du verbe *nèé* qui signifie *ducere*, *deducere*, et non pas du verbe *nuè* qui signifie *quiescere.* L'arche avoit été amenée, comme l'a dit Saint-Jérôme, sur Isaïe, chapitre XXXVII, *delata est arca.* Il n'a employé ici le latin *requievit*, que comme entraîné par la fausse opinion du repos de l'arche, ou peut-être parce que le verbe latin *requievit* n'est pas dans le sens de cette fausse opinion, et qu'elle ne peut s'en prévaloir.

(3) La version des septante porte *vigesimo septimo*,

ium l,èds ol (1) éri Arrth (2)
die, mensis, suprà montes Arereth.

5. U émim éiu éluk (3) u èxur od éèds
At aquæ erant abientes, et decrescentes ad mensem

é,osiri. b,osiri b,aèd l,èds n,rau
decimum : in decimo, in primo mensis, visa sunt

rasi é,érim
cacumina montium.

Pour rendre le sens de ce texte dans notre langue, qui ne souffre rien d'équivoque, il faut dire :

1. « Et Dieu fit ce qu'il avoit dit sur Noé et sur

---

et la vulgate l'a suivie. Mais tous les exemplaires hébreux et samaritains portent *decimo septimo*, et quand il seroit vrai que les septante auroient écrit *vigesimo septimo*, ils auroient fait une faute. On a de grandes raisons pour douter qu'ils l'aient faite, puisqu'on sait que le faux zèle des Juifs d'Alexandrie les porta à changer la chronologie sur plusieurs points dans cette version, qui n'étant point surveillée par l'Église juive, étoit exposée à cette erreur.

(1) *Ol.* Au-dessus, c'est-à-dire au-delà, relativement à l'Assyrie d'où l'arche étoit partie, et à la Syrie où Moyse écrivoit.

(2) *Arrth.* Ce nom *Ararat*, selon Saint-Jérôme, dont j'ai rapporté le texte, désigne la cime la plus élevée du mont *Taurus*, c'est-à-dire le Caucase.

(3) *Éluk.* Ce verbe qui signifie *ire*, *abire*, est ici dans le dernier sens *abire*, puisque c'est celui de la baisse de l'eau.

» tous les animaux qui étoient avec lui dans l'arche.

» Il fit souffler un autre vent en sens contraire, et » les eaux qui étoient agitées, furent tranquilles.

2. » Dieu ferma les sources de l'abyme, et des » eaux recélées dans l'atmosphère;

» Et il empêcha que la pluie ne tombât du ciel.

3. » Car les eaux s'étoient élevées jusqu'au-des- » sus des pics les plus hauts de la terre;

» Et elles commencèrent à baisser après la fin » du cent cinquantième jour.

4. » Et dans ce jour, dix-septième du septième » mois, l'arche étoit au-delà du Caucase.

5. » Or, les eaux continuoient de baisser lors- » que le neuvième mois alloit finir;

» Et dans le premier jour du dixième mois, on » vit les sommets des montagnes ».

Ces sommets ne purent être que ceux du Caucase, puisqu'il n'y a point d'autre haute montagne vers le nord. D'ailleurs l'espace de temps écoulé entre le dix-septième jour du septième mois et le premier du dixième, indique que l'arche étoit en effet près du Caucase. Car puisqu'à compter de ce jour, l'arche employa plus de quatre mois pour revenir et prendre terre dans l'Assyrie; on conçoit que dans le dix-septième jour du septième mois, elle étoit assez avancée dans le nord, pour qu'il lui fallût deux mois treize jours pour se retrouver près du Caucase. Or, on conçoit aussi que, puisque cette montagne est au moins d'un

tiers au-dessous des Cordilières du Pérou, surpassées de quinze coudées par l'eau de ce déluge, il fallut bien ce temps de deux mois treize jours à la baisse de l'eau, pour que les cimes du Caucase se découvrissent. On doit donc conclure que ce furent elles que vit Noé.

Il étoit impossible que les partisans de la fausse opinion se fissent une idée de ces choses; et l'on voit qu'au contraire ils supposoient que dix jours avoient suffi à la baisse de l'eau, pour que le sommet de l'Ararat se découvrît. On n'auroit besoin de rien de plus que ce raisonnement contre leur erreur; mais on doit entendre leurs raisons.

Ils s'appuyoient, 1°. sur le verbe *tunè*, traduit dans la vulgate par le latin *requievit*, verset 4; 2°. sur l'adverbe *ol* traduit par le latin *super*, d'où ils concluoient que l'arche s'étoit reposée sur le sommet de l'Ararat (1), ou si on l'eût voulu, du Caucase; 3°. ils disoient que ce n'étoit pas dans le dix-septième jour du septième mois, mais dans le vingt-septième, que l'arche avoit pris terre sur ce mont, et ils supposoient que ces dix jours avoient suffi.

Mais, 1°. quand ce verbe *tunè* du texte, qui répond au latin *deduxit*, répondroit au verbe *requievit*, la fausse opinion n'y gagneroit rien. Car tout ce qu'on pourroit en conclure, ce seroit que Moyse

(1) L'Ararat n'est pas plus élevé que le Caucause.

qui a dit au verset 1, que les eaux furent tranquilles; l'auroit dit aussi de l'arche au verset 4; il auroit dit que l'arche jusques-là agitée, se trouva aussi tranquille, lorsque la baisse de l'eau commença. 2°. Il ne résulteroit point de l'adverbe *ol*, répondant au latin *super*, que ce prétendu repos de l'arche eût eu lieu sur le sommet du Caucase, parce que cet adverbe *ol* qui signifie *au-dessus*, ne le signifie ici que dans le sens de notre adverbe *au-delà*. L'arche étoit au-dessus du Caucase, relativement à l'Assyrie d'où elle étoit partie; et elle étoit aussi au-dessus, relativement à Moyse écrivant vers les bords de la Mer rouge. C'est ainsi que nous parlons dans notre langue même, et que parloient les Latins. Virgile a dit *super Indos*, pour dire au-delà des Indes; et Tacite a dit *super octoginta annos*, pour dire au-delà de quatre-vingts ans. C'est même la seule expression propre quand on parle des degrés de latitude, puisqu'ils partent de la ligne équinoxiale jusqu'au pôle, où est leur plus grande hauteur. L'arche étoit au-dessus du Caucase en latitude. Or, cette manière de compter nous vient des Phéniciens à qui elle étoit commune avec les autres vieux peuples de l'Asie. On ne peut pas douter qu'elle ne soit venue des Phéniciens aux Grecs, puisque Ptolemée en fait honneur aux Tyriens. Et on le sauroit encore quand il ne le diroit pas, puisque le premier degré de longitude partoit de leurs îles Canaries. 3°. J'ai assez

prouvé que dix jours ne suffisoient pas à la baisse de l'eau, pour que le sommet du Caucase se découvrît, puisque cette montagne est plus basse au moins d'un tiers que les Cordilières du Pérou.

La fausse opinion reste donc sans appui; et elle a de plus contr'elle la suite du récit. Car on y lit que Noé resta toujours dans l'arche jusqu'au vingt-sèptième jour du deuxième mois de l'année suivante, où la terre se trouva entièrement desséchée. Ce ne fut que dans le premier jour de cette seconde année, que pour la première fois il ouvrit la porte d'entrée sur le pont de l'arche, après qu'il eut vu par la fenêtre que déjà la terre se decouvroit (1) en des pays plats. Or, on sent que si l'arche avoit pris terre sur le sommet d'une montagne, Noé n'auroit pas attendu si long-temps pour monter sur le pont. Il n'auroit pas eu besoin de la colombe à la fin de l'onzième mois, pour savoir que l'eau étoit déjà baissée au niveau des terrains où l'olivier croissoit avant le déluge. La colombe aussi ne seroit pas revenue à la fenêtre de l'arche où Moyse dit qu'elle ne revint la première fois, que parce que l'eau couvrant encore la terre, elle ne vit rien où elle pût

(1) Ces pays où étoit l'arche alors sont vraisemblablement dans la partie haute de l'Arménie, où l'Euphrate n'est que près de sa source; et l'eau étoit encore fort haute alors sur l'Assyrie.

mettre le pied. La fausse opinion est donc repoussée de toutes parts par ce récit. Elle n'a pour elle que le respect dû à son ancienneté. Les Assyriens disoient avoir des restes de cette arche de Noé, en bois de cèdre enduit de bitume. Ils le disoient long-temps avant le christianisme, et si anciennement qu'il y a tout lieu de croire que cette erreur part du temps où les rois de l'Assyrie déportèrent vers ces chaînes de montagnes, un grand nombre de Juifs faits prisonniers à la guerre, vers sept à huit siècles avant l'ère chrétienne. Il ne pouvoit être que doux à ces hommes souffrans loin de leur patrie, de s'entretenir dans ces pieuses idées. Ils avoient pu croire que l'arche s'étoit reposée sur ces montagnes, puisqu'on l'a cru encore si long-temps après eux. Or, ce qui ne fut d'abord qu'une erreur de l'ignorance acquit avec le temps le respect dû aux traditions. Et c'est ce qui peut excuser l'erreur de dix jours ajoutés, non pas dans le texte de la Genèse, ce qui eût été un crime et une chose impossible, puisque l'Eglise juive y veilloit, mais dans la version des septante non surveillée par cette Eglise.

La marche de l'arche n'avoit pu être que lente. Elle avoit trois cents coudées de long, cinquante de large, trente de hauteur; et chargée comme elle l'étoit, elle devoit tirer beaucoup d'eau dont la résistance ne pouvoit être surmontée que foiblement par l'action du vent. C'étoit un bien pour elle dans cette

lenteur, puisqu'autrement elle eût été poussée trop avant dans le nord. La pente de son pont n'avoit qu'une coudée de hauteur. Sa porte d'entrée étoit pratiquée sur le pont, et rien ne manquoit aux moyens pris contre l'eau dans cet ouvrage. Mais il n'est pas moins évident que, si les loix de la nature n'eussent pas été continuellement tempérées par leur auteur, le plus grand nombre des espèces des végétaux auroit péri sous cette eau ; et le récit de Moyse n'est pas tel qu'il porte à supposer que Dieu ne se fût pas réservé de pourvoir aussi à la conservation d'un grand nombre d'espèces d'animaux non entrés dans cette arche. Des savans ont prouvé qu'elle étoit assez grande pour suffire à toutes les espèces. Mais c'étoit moins de cette question, que de celle du fait qu'il s'agissoit. Or, on sent qu'à moins que Dieu n'eût transporté le rène et les autres animaux du nord, ainsi que ceux de l'Amérique et des autres terres séparées du continent de l'Asie, ces animaux ne seroient pas venus dans l'Assyrie. Il faudroit donc supposer que Dieu auroit fait ces miracles. Or, Moyse ne le dit pas : il ne dit pas qu'aucun des animaux entrés dans l'arche s'y soit présenté pour être reçu. Il dit au contraire que Dieu chargea Noé du soin de prendre parmi les animaux, un nombre déterminé par chaque espèce, selon l'ordre qu'il lui en donna. Et cet ordre portoit que ce seroient deux couples, mâle et femelle, par chaque espèce des animaux impurs,

c'est-à-dire

c'est-à-dire par chaque espèce de tous les animaux désignés dans cet ordre, à l'exception seulement de ceux qui étoient déclarés purs par la loi en ce temps, et dont Noé devoit prendre sept couples par chaque espèce, aussi mâle et femelle. Les espèces qui entrèrent dans l'arche n'étoient donc que celles dont le sexe pouvoit être connu. Or, cette distinction excepte un grand nombre d'espèces dans la classe des insectes et des chenilles, et elle excepte tous les animalcules. Il faut bien aussi excepter toutes les espèces des serpens, puisque la Genèse ne dit pas qu'aucune de ces bêtes soit entrée dans l'arche. L'opinion qui n'excepte aucune espèce des êtres vivans sur la terre est donc fausse. Elle se fonde sur ce que Moyse semble dire que tous ces êtres périrent, à l'exception seulement de ceux qui étoient dans l'arche, mais il ne le dit nominativement que des hommes. Il dit qu'à l'exception des huit entrés dans l'arche, tous les autres sans aucune autre exception périrent : *universi homines.* Il les nomme pour qu'on ne puisse pas supposer que Dieu se fût réservé de pourvoir à la conservation d'aucun autre homme. Mais il n'en empêche pas pour les espèces d'animaux autres que celles que Dieu avoit désignées (1) à Noé. Et quand il dit qu'à l'exception des animaux entrés dans l'arche,

(1) *Ex omnibus animantibus mundis tolle septena et septena, masculum et feminam, de animantibus verò*

tous les autres périrent, ce n'est que des espèces entrées dans cette arche qu'on peut l'entendre, ce qui n'empêche pas de conclure que, dans les autres espèces à la conservation desquelles Dieu pourvut, le surplus des animaux de ces espèces périt de même.

Je n'ai été amené à cette dissertation que pour prouver par le livre de la Genèse, que le vent souffla du midi au nord dans ce déluge, ce qui s'accorde avec le fait de l'ensevelissement des gros animaux du midi dans les régions septentrionales. Et ce service rendu par la religion aux sciences, se trouve utile à la religion elle-même, puisque c'étoit sur elle que l'incrédulité rejetoit l'opprobre de l'ignorance qu'elle reprochoit avec tant de raison, à cette fausse opinion.

Je peux maintenant passer à la chose entendue par Moyse, quand, pour faire connoître le moyen principal employé par Dieu pour noyer la terre, il dit (verset 11, chapitre VII) que toutes les bouches du grand abyme furent ouvertes, et qu'ensuite il dit (verset 2, chapitre VIII) que ces bouches

---

immundis duo et duo, masculum et feminam. Chapitre VII, verset 2.

Fecit ergo Noe omnia quæ mandaverat ei dominus. Verset 5.

Sicut præceperat dominus Noe. Verset 9.

Et quæ ingressa sunt, masculus et femina, ex omni carne introierunt, sicut præceperat ei Deus. Verset 16.

de l'abyme furent fermées. Où sont-elles ces bouches du grand abyme, bien différent du bassin des mers, puisque c'étoit par elles que l'eau sortoit du bas en haut, lorsque la terre n'étoit qu'une mer universelle ? N'est-ce pas comme s'il disoit qu'il existe au-dessous du fond des mers un grand réservoir d'eaux, dont le maître de la nature ouvre les bouches quand il veut qu'elles s'élèvent sur la terre ?

Sans doute il n'auroit pas besoin de ce moyen, puisqu'il peut anéantir la matière aussi facilement qu'il l'a crée. Mais puisqu'il dit que ce réservoir existe, il n'est pas permis à un chrétien de l'ignorer, et l'incrédulité ne peut pas en douter, puisque c'est un fait que ces eaux ont noyé la terre.

On verra au chapitre X, sur le verset 10 du premier chapitre de la Genèse, que c'étoit de ce même réservoir qu'étoient sorties les eaux qui couvroient la terre avant l'ouvrage de six jours, et qu'elles y rentrèrent à la même voix qui les en avoit fait sortir. On peut bien s'étonner, mais on sait ce que peut l'action des fluides de l'air et du feu dans les vides du globe terrestre, pour élever l'eau renfermée dans ces vides, et personne chez les savans ne doute que ce globe n'ait une grande chaleur centrale. On en sent croître l'effet à mesure qu'on descend dans les fouilles ; et les tremblemens de la terre, et les volcans attestent la présence de ces fluides de l'air et du feu dans les souterrains du grand édifice dont l'homme

ne voit que le toit et les cheminées. L'idée de ce réservoir souterrain des eaux est donc parfaitement philosophique. Car quand on considère par l'exemple des ouvrages visibles de ce maître, qu'il les a faits de façon qu'ils se conservent par l'effet des loix qu'il leur a imprimées en les créant, on ne peut pas douter que le reste de l'édifice, dont on ne voit que la couverture, et qui remplit toute la concavité du globe, ne soit parfaitement distribué et pourvu de toutes les matières nécessaires à sa conservation et à ses rapports avec le toit qui le couvre.

Des philosophes avoient dit que la fonte de toutes les vapeurs atmosphériques n'éleveroit pas l'eau sur la surface terrestre, à une demie lieue de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau des mers, et ils étoient fondés pour le dire. L'incrédulité s'en autorisa contre le fait du déluge universel. Alors pour trouver le surplus des eaux, des rêveurs imaginèrent le passage brusque d'une comète, dont les vapeurs atmosphériques auroient noyé la terre; rêveries qui, reproduites encore dans un autre sens, déshonorent la philosophie non moins que la religion. Celle-ci veut qu'on dise ce que dit le livre de la Genèse, et qu'en le disant, on admire. Elle veut que l'incrédulité se demande où Moyse avoit pu prendre cette idée du grand abyme souterrain des eaux et des causes physiques de leur ascension par les bouches de cet abyme existant sous le fond des mers? Où

aussi avoit-il pris l'idée de la situation où se trouvoient la terre et tous les autres globes de notre monde planétaire à l'époque où, pour créer un monde nouveau, à la suite d'un autre entièrement détruit, l'éternel fit reparoître la lumière sur la terre, en rétablit l'atmosphère, la dessécha, et rétablit à la fois le même ordre sur les autres globes de ce monde, qu'il avoit frappés du même coup ? Etoit-ce dans l'étude de la coupe des montagnes et des fouilles de la terre qu'il avoit pris ces idées ? Mais personne encore ne les y a vues ; et dans le christianisme même, on demande s'il est vrai que Moyse ait dit ces choses. L'idée en est si neuve qu'il faut que j'en donne la preuve par son texte, quoique la vulgate pût m'y suffire, devant le livre de la nature.

CHAPITRE X.

Il résulte du récit de la Genèse, que toute la nature vivante avoit été éteinte, et que tous les autres globes de notre monde planétaire avoient été frappés du même coup, avant l'époque où Dieu rendit le mouvement et la lumière à ces globes, alors sans atmosphère, et dans l'état d'une totale inertie; et créa les végétaux, les animaux et l'homme, quarante siècles avant l'ère chrétienne. — Le récit prouve que la terre est ronde, que c'est elle, et non pas le soleil, qui tourne, et que l'atmosphère solaire n'a que la propriété d'imprimer l'action aux fluides de la lumière et du feu existans dans l'atmosphère terrestre.

C'ÉTOIT une opinion constante dans les traditions religieuses des Grecs et des Latins, que le temps de la création de l'homme et des autres êtres de notre monde, avoit été précédé par un autre temps, où la terre et les autres globes du même monde planétaire étoient sans ordre, sans lumière, sans mouvement et sans vie d'aucun être. C'étoit dans

cet état ce qu'ils appeloient le *chaos*, mot dont Ovide a exprimé l'idée en disant que ce n'étoit dans ce tout de notre monde planétaire, qu'une masse informe qui ne pouvoit devenir ce qu'elle est que par la main, non pas des Dieux, ni par celle de Jupiter leur père, à qui il ne rapporte rien de cet ouvrage, mais par celle seulement du souverain maître de la nature, quel qu'il fût, *quisquis fuit ille Deorum.* Seulement ils disoient, d'après leurs traditions religieuses, que ce temps du chaos avoit été précédé par une autre temps où ceux qu'on appeloit les Dieux, avoient régné sur la terre ; et que ce temps, qui étoit celui de Saturne, puisque ce nom Saturne (1) signifie temps, avoit été précédé par un autre temps, où c'étoit le ciel, c'est-à-dire Dieu (2), qui régnoit. Mais leurs idées sur ces temps étoient si embrouillées, qu'ils ne s'arrêtoient plus dans leur foi qu'à l'ouvrage fait depuis le temps du chaos ; et comme leur philosophie ne les éclairoit pas mieux que leur mythologie, ils confondoient l'idée du débrouillement du chaos avec celle de la création de l'univers.

Les Egyptiens disoient aussi comme les Grecs,

(1) Ce nom chez les Grecs est *Chronos*, qui signifie temps.

(2) Le nom chinois *Tien* du ciel, est aussi celui de Dieu. Et dans notre langue même, c'est souvent de Dieu qu'on parle quand on dit le ciel.

qu'avant le temps de Typhon, c'est-à-dire du chaos, les Dieux avoient régné sur la terre, d'où après leur mort, ils étoient montés au ciel. Les Chaldéens le disoient de même. Seulement ils expliquoient mieux que les Egyptiens et les Grecs, ce qu'ils pensoient de ces Dieux, qui, comme l'a bien remarqué Freret (1), n'avoient été à peu près dans l'opinion des Chaldéens, des Assyriens, des Perses, et de tous les autres vieux peuples de l'Asie, que ce que sont les anges dans le christianisme et chez les Juifs. Et c'étoit ce qu'avoient aussi pensé les anciens Grecs, puisque, comme l'a bien observé Saint-Clément d'Alexandrie (2), Homère et Hésiode ont compris Ju-

(1) Volume XVI des mémoires de l'académie des inscriptions.

(2) *Admonitio ad gentes.* Minerve monte au ciel, demeure de Jupiter et des autres génies. *Ad Jovis ægiferi, reliquosque ad dæmonas ædes.* Hérodote dit (livre II) que les Egyptiens nioient, contre les Grecs, qu'aucun des Dieux qui avoient vécu corporellement sur la terre, avant le temps de Typhon, c'est-à-dire du chaos, eût jamais reparu depuis ce temps en forme humaine sur la terre. Il ne savoit pas que, sous l'idée de ce nom Typhon, c'étoit celle du chaos; et Plutarque ne le sut pas plus que lui. Mais ils eussent pu le savoir, puisque les Egyptiens disoient que, de tous ces habitans de la terre, il n'en étoit resté aucun sur elle, et que Thyphon y avoit tout éteint jusqu'au soleil lui-même, puisqu'ils ex-

piter lui-même dans la classe des bons démons, c'est-à-dire des esprits célestes auxquels la superstition chez ces peuples assigna des départemens pour le gouvernement des choses de ce monde.

Or, pour les ramener à la vraie religion, les Juifs et les chrétiens après eux, pouvoient se borner à exiger d'eux qu'ils crussent que c'étoit Dieu seul qui avoit créé l'univers. Il n'eût pas suffi de croire que Dieu avoit débrouillé le chaos, où l'on disoit que la matière existoit de façon qu'il ne s'agissoit que de lui donner la forme. Il falloit croire que c'étoit Dieu qui avoit créé la matière, et tiré du néant l'univers, ce qui, à la fois, faisoit tomber l'erreur de la philosophie stoïcienne. Or, les païens recevoient cette doctrine. Il n'eût donc été que mal de leur dire ce que notre philosophie veut à présent qu'on dise, puisqu'ils n'y auroient rien entendu. Ils croyoient que l'espace céleste étoit divisé en plusieurs régions, l'une au-dessus, de l'autre par des espèces de voûtes crystallines, solides et sonores. Cicéron le croyoit comme les Grecs. Il falloit donc que la vulgate donnât à

---

pliquoient qu'*Orus*, éteint par Typhon, étoit la lumière du soleil, comme Plutarque l'a bien remarqué, et qu'Hérodote aussi l'avoit entendu, puisqu'il remarque que cet Orus égyptien étoit l'Apollon des Grecs. Typhon étoit à la fois le feu et l'eau dans les embrasemens et les déluges, parce que le dernier monde avoit fini par le feu et l'eau. C'étoit le temps du chaos.

cet espace céleste, le nom *firmamentum* (1), qui a fait notre mot firmament. Car ce n'est que pour se faire entendre qu'on écrit. Et l'on doit sentir que les interprètes grecs et latins ne pouvoient savoir de la philosophie que ce qu'en savoient les savans de leur temps. Ils ont donc pu se méprendre quelquefois; et loin que l'Eglise empêche d'en faire la remarque, elle y invite au contraire, en se réservant seulement le droit, qui lui appartient si bien, d'en juger, si elle y voyoit lieu à des doutes.

On va voir sous chaque mot du texte de la Genèse, le mot latin qui y correspond. Et comme les cas où je m'y écarte de la vulgate, ne sont que rares, et que je rends compte de la différence, je serai assez facilement jugé par ceux de mes lecteurs qui n'entendant rien à la langue Chaldéenne, proposeroient leurs doutes aux hommes qui l'entendent. On n'en manque pas, puisque tous les Juifs l'entendent, qu'on en a d'ailleurs de très-bons dictionnaires, et que dans la France même, où treize années de troubles ont éteint des savans de ce genre,

(1) Ce mot latin *firmamentum* répond au grec *stéréôma* employé par les septante et par Aquila, Symmaque et Théodotien, et qui signifie solidité et fermeté. Le mot dans le texte est *rchio*, signifie l'étendue, l'espace, et qui vient du verbe *rcho*, qui signifie étendre, épandre : *extendere*, *expandere*.

on en a encore, et même quelques chaires de professeurs.

J'écris le texte dans nos caractères pour ceux des lecteurs qui ne liroient pas les chaldéens. Ils seront étonnés d'y voir souvent des mots dont la prononciation ne seroit que rude, et même quelquefois impossible. C'est que souvent on écrivoit par abréviation dans cette langue, en y négligeant d'écrire, non pas les consonnes, qui toujours sont parfaitement écrites, mais les voyelles entre les consonnes, parce qu'on les supplée assez par l'usage. C'est ainsi, par exemple, qu'au premier verset on doit dire: *Bérasit béra Aléim at ésimim, u at éarèps.*

Le mot *at* qu'on y voit sans mot latin correspondant, n'est propre qu'à la langue chaldéenne, pour indiquer que le nom *simim* du ciel, où l'article *é* au-devant du mot *arèps* est notre article *le* ou *la*, est à l'accusatif comme régi par le verbe *béra.*

Chapitre premier de la Genèse.

1. B,rasit bra Aléim at é,smim u at é,arps:
In principio creavit Deus cœlum et terram.

2. U éarps éité téu u béu
Et terra erat inane et vacuum,

U ésk ol phni téum u ruè aléim
Et tenebræ super faciem abyssi, et aer (1)

(1) Les mots *ruè aléim* du texte signifient l'air. Personne ne l'ignore dans cette langue.

m,rèpt ol phni émim
ferebatur super faciem aquarum.

3. U iamr Aléim iéi aur U iéi aur
Et dixit Deus : Sit lux ! Et fuit lux.

En traduisant en françois, il faut nécessairement dire, non pas que Dieu créa, mais qu'il a créé le ciel et la terre; car dans le texte, le passé du verbe est si absolu, que la vue des mots du verset suivant suffit pour reconnoître que l'époque, à ce verset, est indéfiniment postérieure à celle du premier.

C'est qu'à celui-ci le verbe *creavit* précède le nom qui le régit, méthode extrêmement simple de laquelle il résulte, dans cette ancienne langue, qu'un verbe est au passé absolu, si rien de ce qui suit n'indique qu'il soit au plus-que-parfait. Or, au verset suivant, le nom précède le verbe, d'où il résulte dans cette même langue, ou que ce verbe est au présent, ou qu'il est au passé imparfait. S'il est au présent, le verbe au premier verset reste au passé absolu; et s'il est à l'imparfait, le verbe à ce premier verset est au plus-que-parfait. C'est en ce cas non pas *creavit*, mais *creaverat*. Or, cette question est décidée pour l'imparfait par le verset 3, où le verbe *dixit* précède le nom qui le régit, et est par conséquent au passé absolu relativement à celui du verset 2. Le verbe au premier verset seroit donc au plus-que-parfait, et il faudroit dire *creaverat*: mais il ne le faudroit que dans le cas où le sens de la phrase, à ce

premier verset, ne seroit pas fini, et qu'elle seroit liée à celle du second. Or, rien ne l'y lie; elle en est au contraire séparée par l'indication d'un autre temps au verset suivant. C'est donc le passé absolu au verbe du premier verset, où il faut dire *creavit*, et non pas *creaverat*. On en est même averti par l'écriture dans le texte, où l'on voit deux points (1) qui indiquent, après le dernier mot *éarps* du premier verset, que le sens de la phrase est fini. Car s'il ne l'étoit pas, ce ne seroit qu'un point et non pas deux entre ces deux versets; et dans ce cas Moyse auroit ajouté un adverbe de temps au second verset pour faire entendre que c'étoit dès-lors, c'est-à-dire immédiatement après la création de la terre, que ce globe étoit néant et vide, et sous l'horreur des ténèbres. Or, il ne l'a pas ajouté, et les deux points préviennent du contraire. C'est donc en effet le passé absolu *creavit*, mais tel que, si la phrase au premier

(1) Des critiques pourroient dire qu'on ne sait pas si l'usage des points, ou d'autres marques, à la fin d'une phrase d'un sens fini, est aussi ancien que Moyse, parce qu'on trouve des manuscrits, où ces points sont négligés. Mais la fin du premier verset dont il s'agit ici, est déterminée par des versions de trois siècles au-dessus de l'ère chrétienne. Or, qui peut douter qu'alors le sens des livres saints ne fût pas parfaitement entendu? En a-t-on jamais douté, et les Juifs qui ne lisent que sur le texte, n'y sont-ils pas d'accord avec ces versions?

verset étoit liée à celle du second, ce qui n'est pas; le verbe seroit *creaverat*, et non pas *creavit*, parce que la construction du texte est telle qu'on y voit deux époques dont la première est indéfiniment éloignée de la seconde. Moyse, au premier verset, prévient que c'est dans le principe que Dieu a créé l'univers, époque qui, si on le veut, se perd dans l'éternité divine. Et au second verset, il n'a pas besoin de prévenir que c'est une autre époque, puisque c'est précisément d'elle qu'il fait partir sa chronologie.

Pour rendre ce texte dans notre langue, on doit dire:

1. « *Dans le principe, Dieu a créé le ciel et* » *la terre.*

2. » *Et la terre étoit néant et vide : les ténèbres* » *couvroient la face de l'abyme, et l'air étoit porté* » *sur la surface des eaux.*

3. » *Et Dieu dit* : Qu'il soit jour ! *Et il fut* » *jour* ».

J'ai donné la preuve grammaticale de la différence qui peut être conçue comme infinie, pour ainsi dire si on le veut, entre l'époque où la terre fut créée, et celle où elle étoit néant et vide, et sous l'horreur des ténèbres. Ceux qui ne pourront pas juger par eux-mêmes du mérite d'une preuve de ce genre, ne verront pas moins la différence des deux époques, s'ils réfléchissent sur les idées exprimées par le récit. Car puisque c'est dans le principe que Dieu a créé la terre, elle n'étoit pas néant après qu'il l'eut créée.

Et la raison aussi seroit choquée, si l'on supposoit que Dieu qui, dans le récit de Moyse, fait tout ce qu'il veut d'un seul mot, eût créé la terre dans l'état où elle se trouvoit quand elle étoit couverte d'eau, que l'air étoit porté sur la surface des eaux, et que les ténèbres recouvroient cet abyme. On doit donc concevoir que l'époque où la terre étoit en cet état, étoit bien éloignée de celle où Dieu l'avoit créée; et puisque Moyse dit que c'est dans le principe que Dieu a fait cet ouvrage, on sent que c'est du principe des temps qu'il parle, d'autant plus que c'est le mouvement des corps célestes qui règle la mesure du temps, comme il le dira au verset 14; c'est comme s'il disoit que Dieu a créé l'univers dans le *principe* des temps. On ne peut pas entendre ce mot principe dans un autre sens, puisqu'en disant que Dieu a créé le ciel et la terre, Moyse savoit qu'il n'est point d'homme, qui au récit d'un fait de ce genre, ne desire d'en connoître l'époque. C'est donc pour la déterminer qu'il emploie ce mot *principe*, qui laisse à l'homme la liberté de reculer cette époque à l'indéfini sans autre limite que celle de l'éternité divine. Il en donne lui-même le premier l'exemple dans un cantique, où pour peindre cette éternité divine, il prend d'abord pour comparaison (1) l'âge

(1) Il dit à Dieu « : Tu étois avant que les monta-» gnes naquissent, ou que tu eusses formé la terre et

des vieilles montagnes du globe terrestre, et ensuite le fait de la création de l'univers. Et il fait le contraire sur l'époque où la terre étoit néant et vide, puisqu'il détermine cette époque, dont il n'étoit éloigné que de vingt-cinq siècles, lorsqu'il écrivoit ces choses. Ce sont donc en effet deux époques, dont la première au premier verset, est indéfiniment antérieure à celle du second. On ne le concluroit donc pas moins quand on n'en auroit pas la preuve que j'ai donnée par les règles de la construction grammaticale.

Mais quel est le sens dans lequel la terre étoit néant et vide ? Elle n'étoit ni l'un ni l'autre, puisqu'elle étoit couverte d'eau de toutes parts. Mais elle étoit l'un et l'autre, si elle avoit été habitée, et que la nature vivante y eût été entièrement éteinte. Car, en ce sens, elle étoit néant puisqu'elle n'avoit plus rien de la nature animale et végétale ; et elle étoit vide, puisque les êtres qu'elle avoit eus l'avoient évacuée. Or, les mots *néant* et *vide* étoient en usage dans la langue chaldéenne en ce sens, comme je vais le prouver par des exemples.

Le prophète Isaïe en annonçant au ch. XXXIV, verset 11, la ruine totale de la ville Iduméenne de Bosra, alors très-célèbre par ses belles teintures

---

» l'univers ; de tous les temps, et avant tous les temps. » *Antequam montes orirentur, aut formasses terram et orbem, à sæculo, et ante sæculum, tu Deus !*

d'écarlate

d'écarlate, dit que Dieu étendra sur elle le niveau du néant et l'aplomb du vide.

U - nuthé olié chu téu
Et extendetur super linea inanitatis eam

U abni béu
Et perpendiculum vacui.

Quand il n'auroit pas pris cette image dans la situation où étoit la terre, lorsque la surface de l'eau qui la couvroit étoit le niveau du néant, et que cette eau n'avoit que le vide des êtres dans toute sa profondeur, on ne concevroit pas moins le sens de ces mots *téu u béu*, c'est-à-dire néant et vide.

Le prophète Jérémie (1) le détermine encore mieux par une comparaison si bien prise dans l'état où avoit été la terre, selon le récit de la Genèse, qu'on ne peut pas l'y méconnoître.

Il parle de la situation où alloit se trouver la Judée dans la dévastation de ce royaume par les armées Babyloniennes, et il dit:

« Je regardai cette terre, et elle étoit (2) *néant* » et *vide*. Les cieux n'existoient plus pour elle; leur » lumière s'étoit éteinte.

» Je vis ses montagnes : elles s'ébranloient; ses » collines se renversoient.

(1) Chapitre IV, verset 23.

(2) Le texte porte *téu u béu*.

» Il ne parut plus d'hommes; les oiseaux même » du ciel s'étoient retirés.

» Je tournai mes regards du côté du Carmel. Je » ne vis qu'un désert: toutes ses villes sont détrui- » tes par l'ordre de l'Eternel exerçant ses justices ».

Il ne s'agit pas de savoir si la peinture n'est pas trop chargée dans cette annonce prophétique. Elle l'est sans doute au-delà de l'effet, puisque la Judée retrouva encore un reste de sa population. Le prophète en prévient au verset suivant, où il annonce que Dieu exercera encore cette miséricorde après le châtiment: *Deserta erit omnis illa terra, sed tamen consummationem non faciam.* Mais au temps d'Hérodote, un siècle et demi après cette dévastation, la ville de Jerusalem, qu'il appelle *Cadytis*, de ce surnom qu'elle avoit, et qui signifie sainte, n'avoit plus (1) qu'une population de trente à quarante mille ames; et Tacite estime (2) qu'elle en avoit six cent mille au temps de Titus, où la Judée n'étoit pas plus peuplée qu'au temps de Salomon. Il falloit bien aussi que la peinture fût très-forte pour ce peuple, puisqu'il étoit insensible aux menaces, ainsi qu'aux bienfaits divins. Or, pour remuer l'esprit par un

(1) Hérodote, livre III, estime qu'elle étoit aussi grande que la ville de Sardes de l'Asie mineure.

(2) Livre V. *Multitudinem obsessorum omnis ætatis, virilis ac muliebris sexus, sexcenta millia fuisse accepimus.*

exemple, le prophète ne pouvoit mieux le prendre que dans le fait de la destruction de l'ancien monde, après lequel la terre ne fut plus que néant et vide. Il dit que la Judée ne va être que néant et vide, *tu u béu*.

Le sens de ces mots, dans le récit de la Genèse, est donc parfaitement déterminé. La terre alors étoit néant et vide. Les cieux n'existoient plus sur elle, leur lumière s'étoit éteinte ; et quand Moyse n'auroit pas dit qu'elle étoit néant et vide, le reste de son récit le diroit encore, puisqu'il ajoute que les ténèbres couvroient la face de cet abyme, et que la terre étoit sans (1) atmosphère. Seulement il falloit ces mots *néant* et *vide*, pour qu'on y vît la preuve littérale du fait de la destruction d'un monde de cette terre, puisque la fausse opinion que je poursuis, est née malgré cette preuve.

---

(1) On n'entendroit pas le sens de ce mot *atmosphère*, si, parce que Moyse dit que le fluide de l'air étoit porté sur la surface des eaux, on se figuroit dans ce fluide, l'idée d'une atmosphère. Peut-être même ne fut-elle encore qu'imparfaite, lorsqu'au second des six jours, elle recéla les eaux montées par la vaporisation. Elle ne reçut peut-être sa perfection que dans le quatrième de ces six jours, où l'espace de notre monde planétaire en général ayant été disposé pour l'illumination, l'action fut respective entre les atmosphères de tous les globes de ce monde.

Il la falloit aussi pour donner à l'homme, quand le temps où il étudieroit le livre de la nature seroit venu, la clef que la géologie n'a pas encore de ce livre. Je peux le dire sans aucune gloire, puisqu'avec cette clef il n'est plus que facile de savoir, à la vue de la coupe des montagnes, et de l'immensité des dépouilles pétrifiées et silicifiées des êtres de la nature animale et végétale, qu'en effet un monde entier avoit été détruit sur la terre, avant que l'actuel existât. Je n'en avois pas non plus la moindre idée, avant que j'en eusse vu la preuve dans Moyse ; et il ne peut plus être douteux que l'homme ne l'ait su dès le plus ancien temps, puisque les traditions religieuses chez tous les vieux peuples s'accordent sur le fait de la terre habitée avant le chaos, par des créatures raisonnables dont les ames furent, dans l'idée de ces peuples, ce qu'ils appelèrent des Dieux, quand ils leur attribuèrent le gouvernement des choses de ce monde sous l'ordre du souverain maître.

Reprenons maintenant le texte de Moyse en en pesant tous les mots. La vulgate en a omis un au deuxième verset. Au lieu de dire que l'air étoit porté sur la surface des eaux, elle a dit que ce fluide étoit porté sur les eaux. Mais le mot surface est utile pour la clarté de la chose que l'auteur sacré vouloit peindre. Car, puisque l'air étoit porté sur la surface des eaux, il n'avoit aucun point par lequel il touchât à la terre. L'eau qui couvroit ce globe, sur-

passoit donc les pics des plus hautes montagnes. Et c'est un fait vérifié par des bancs de pierre calcaire à près d'une lieue de hauteur (1) perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire aussi haut que l'homme ait pu s'élever, malgré l'âpreté du froid, sur ces cimes toujours glacées.

Un autre fait étonne encore plus dans le récit de Moyse, puisqu'il en résulte que l'eau étoit fluide. Car elle est glacée à cette élévation sous la zone même torride. Tous le savoient aussi bien que nous dans la Syrie où Moyse écrivoit, puisque les glaces ne fondent pas sur les pics du Liban et du mont Casius, quoiqu'ils ne soient pas aussi hauts que l'Etna. Or, c'est malgré l'action du soleil que l'eau cesse d'être fluide dans ces régions de l'atmosphère. Et Moyse dit que l'eau qui couvroit la terre étoit sous les ténèbres, et que le soleil n'étoit lui-même que ténébreux. Cette eau devoit donc être glacée, et cependant elle est fluide dans le récit de la Genèse. Ce récit la suppose donc échauffée par la chaleur centrale du globe terrestre. Et c'étoit en effet ainsi qu'elle étoit échauffée. On en a la preuve physique par les bancs de pierre calcaire, puisqu'ils sont

(1) Buffon (époq. de la nat., liv. I) parle d'un banc de pierre calcaire sur les Cordilières du Pérou à une hauteur de deux mille cent vingt-deux toises perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer.

horizontaux à toutes les hauteurs, par toute la terre; non moins sous la zone glaciale, que sous la torride, si l'on en excepte seulement les bancs dérangés depuis ce temps, par des causes facilement reconnoissables. Mais puisque c'étoit le feu central qui donnoit à l'eau cette fluidité, ce feu auroit agi sur l'air dont le ressort auroit empêché les pétrifications, et ses effets eussent été extrêmes dans les volcans et les souterrains du globe. Or, rien de ces choses ne s'est fait. Tout étoit parfaitement tranquille sous cette eau. Il y avoit donc une cause qui empêchoit l'effet ordinaire de l'action du feu sur le ressort de l'air. Or, ce n'est que dans le fait de la dissolution de l'atmosphère terrestre et de la solaire, qu'on peut reconnoître cette cause. Le livre de la nature dit donc ce que dit celui de la Genèse. Mais sans celui-ci, qui jamais auroit pu entendre ce langage de l'autre?

Telle étoit la situation du globe terrestre, quand l'Eternel voulant y créer un monde nouveau, dont il avoit préparé la demeure, en la bâtissant sous les eaux, dit ce sublime mot qu'admira le philosophe Longin: *Qu'il soit jour!* car c'est ainsi qu'on doit traduire dans notre langue; et l'on y traduiroit encore de même sur la version latine, *sit lux*, puisque ce mot *lux* signifie (1) aussi le jour.

(1) C'est dans ce sens que Virgile a dit dans un très-long vers bien connu:

Si non hæc lux, jam toto mi longior anno est.

4. U ira Aléim at éaur ki thub.
Et vidit Deus illuminationem quod bonum :

U ibdl (1) Aléim bin éaur u bin
Et divisit Deus inter illuminationem et inter

éèsk :
tenebras.

5. U ichra (2) Aléim l,aur ium u l,èsk
Et imposuit Deus illuminationi DIES, et tenebris nomen

chra' lilé. U iéi orb u iéi bchr (3)
imposuit NOX : et fuit vespere, et fuit mane nomen

ium aèd :
dies primus.

En traduisant en françois, on doit dire :

4. « *Et Dieu vit un bienfait dans l'illumination ;* » *il établit la règle de la division entre l'illumina-* » *tion et les ténèbres.*

5. « *Il dit que l'illumination seroit ce qu'on ap-* » *pelle le jour, et que les ténèbres seroient ce qu'on* » *appelle la nuit.*

---

(1) Le verbe *bdl*, c'est-à-dire *bédil*, signifie distinguer, séparer, établir la distinction ou la séparation entre deux choses. Il falloit que la division fût établie entre le jour et la nuit par la disposition et la rotation du globe sur son axe. Voyez la preuve du fait à la fin de ce chapitre.

(2) Le verbe *chra*, c'est-à-dire *chura*, signifie donner le nom à une chose, dire de quel nom on l'appellera.

(3) C'étoit au soleil levant que le jour commençoit chez les Juifs, et chez tous les autres peuples dans l'ancien temps ; on y partoit de l'équinoxe du printemps.

» *Le soir vint, le matin vint, et le premier jour* » *fut révolu* ».

C'est toujours un bienfait que Dieu se propose à chacun de ses ouvrages, et l'on verra que Moyse en répétera la remarque, comme s'il eût vu d'avance le bien de cette remarque, contre la démence des Manichéens, ou que déjà il y eût de ces insensés sur la terre.

Il ne dit pas quel fut le moyen employé par Dieu pour éclairer ce globe dans l'ordre de sa révolution diurne. Mais il dira bientôt que ce ne furent ni le soleil, ni la lune qui remplirent cet office ; et c'est encore l'une de ces choses qui élève ce récit si haut au-dessus des conceptions humaines. Car qui parmi les hommes, qui savent tous que le soleil éclaire la terre, n'auroit pas appelé sur elle ce magnifique astre du jour ? Est-il un homme qui y eût manqué ? Or, l'homme s'y seroit decélé par cela même. Car avant que le soleil pût rendre ce service à la terre, il falloit que l'atmosphère terrestre fût rétablie, et que la partie des eaux provenues de la fonte de ses vapeurs remontât par la vaporisation dans cet espace atmosphérique. Or, c'est ce que Moyse va dire :

6. U iamr Aléim. Iéi rchio (1) b,tuk é,mim.
Et dixit Deus : Sit spatium in medio aquarum,

(1) Le mot *rchio*, c'est-à-dire *rèchio*, signifie l'éten-

U iéi m,bdil (1) bin mim l,mim:
et sit distinctio inter aquas aquarum.

7. U ios (2) Aléim at é,rchio. U i,bdl
Et disposuit Deus spatium, et distinctionem

bin émim asr m,tèt l,rchio u bin
statuit inter aquas quæ de sub spatio, et inter

émim asr m,ol l,rchio.
aquas quæ de apud spatium:

U iéi kn:
Et factum ita.
est

---

due, l'espace, et il vient du verbe *rcho* qui signifie étendre, épandre. Il est traduit par le mot latin *expansum* dans les dictionnaires. Le mot *spatium* est plus convenable, parce que l'espace atmosphérique n'étoit pas encore disposé, et qu'on s'entend toujours quand on parle de l'espace en général.

(1) Le mot *mbdil* signifie distinction. Il vient du verbe *bdil* qui, comme je l'ai dit à la note précédente, sur le verset 4, signifie distinguer, établir la distinction entre deux choses. Dieu ordonne que l'espace qui partoit de la surface des eaux, parte de leur milieu; et il établit la distinction entre les eaux qui resteront sous l'espace, et celles qu'il recèle, et qui en diffèrent par leur forme dans l'état des gaz, des vapeurs, etc.

(2) Le verbe *ios* dont l'infinitif est *osé*, signifie faire, arranger, disposer; et ce n'est ici que dans le sens de l'arrangement et de la disposition qu'il est employé. Le verbe *faire* a cette double acception dans notre langue même comme dans les anciennes. On fait une chambre,

C'est-à-dire en françois :

6. « *Et Dieu dit* : Que l'espace parte du milieu » des eaux, et que la distinction se fasse entre les » eaux et les eaux !

7. » *Et Dieu disposa l'espace. Il établit la dis-* » *tinction entre les eaux restantes sous l'espace et celles* » *qui y furent comprises.*

» *Et c'est ainsi que ces choses se firent* ».

L'atmosphère terrestre est ainsi rétablie. Dieu en règle et dispose l'étendue. Les eaux que recéloit l'ancienne atmosphère se retrouvent dans la nouvelle. Et pour que l'idée de l'espace dont il a parlé, et dont il parlera plus en grand aux chapitres XIV et XV, soit saisie, il va dire que cet espace, ainsi disposé dans la partie de l'atmosphère terrestre, fut dès-lors ce qu'on appelle le ciel.

8. U ichra Aléim l,rchio smim.
Et imposuit Deus spatio ÇŒLUM *:*
nomen

U iéi orb u iéi bchr ium sni:
Et fuit vespere, et fuit mane, dies secundus.

---

un lit et du feu, quand on arrange et qu'on dispose ces choses. Il falloit que pour rétablir l'atmosphère terrestre, Dieu en disposât l'espace, et qu'il en réglât l'étendue.

En comparant ces notes à la vulgate, on voit qu'elle n'a pas bien saisi les idées exprimées par le texte ; mais la philosophie alors ne les eût pas entendues.

C'est-à-dire en françois :

8. « *Et Dieu dit que l'espace seroit ce qu'on ap-* » *pelle le ciel.*

» *Le soir vint, le matin vint, et le second jour* » *fut révolu* ».

Ce n'est pas seulement de l'espace atmosphérique, c'est de l'espace céleste en général que parle Moyse, puisque Dieu dit que cet espace seroit ce qu'on appelle le ciel. Ce n'est pas qu'on n'ait toujours dit *les nues du ciel*, *les oiseaux du ciel*, et que les livres saints ne le disent de même. Mais on verra aux chapitres XIV, XV et XVII, que Moyse parle de l'espace céleste en général où roulent tous les globes; et le beau pseaume *Cœli enarrant*, en parle de même. Le chantre sacré y dit que les cieux publient la gloire de Dieu, et que l'espace (*rèchio*) annonce l'ouvrage de ses mains.

Mais la terre étoit encore couverte d'eau à une hauteur telle qu'on ne peut pas savoir si elle ne surpassoit pas les plus hautes montagnes, puisqu'on ne sait pas jusqu'où s'étoit élevée l'eau sortie du grand réservoir souterrain du globe. Car quoiqu'au verset 6, l'espace soit dit partir du milieu des eaux, ce mot *milieu* dans le texte, n'est pas tel qu'on puisse en conclure que la masse des eaux ait été divisée en deux parts égales. Or, si l'on suppose, comme on y paroît fondé, que la fonte de toutes les vapeurs atmosphériques, ne formât pas une masse

d'eau d'une demi-lieue de hauteur au-dessus du niveau des mers, sur toute la surface du globe terrestre, on conçoit qu'à la fin du second de six jours, la terre restoit encore couverte d'eau par-dessus le sommet même de l'Etna. Il falloit donc que l'eau descendît dans le grand réservoir souterrain d'où elle étoit sortie, et qu'il n'en restât que ce qu'il en falloit pour le bassin des mers. Et c'est ce que va dire Moyse.

9. U iamr Aléim. ichuu é,mim m,tèt é,smim
Et dixit Deus : confluant aquæ de sub cœlo

al mchum (1) aèd u t,raé é,ibsé.
ad locum primum, et appareat aridum:

(1) Le mot *mchué*, singulier du mot *mchum*, signifie un réservoir, un réceptacle des eaux ; et le mot *mchum* qui signifie un lieu quelconque, lorsque l'objet n'en est pas déterminé, signifie un grand réservoir quand il a les eaux pour objet. J'aurois donc pu déterminer le sens mieux que par le latin *locum*; mais on sent assez sa signification, puisqu'il s'agit de l'eau. Du reste c'est *primum*, et non pas *unum*, comme la vulgate l'a traduit au mot *aèd* du texte. Ce mot signifie bien à la fois *un* et *premier;* mais il n'y a pas de raison pour que le réservoir où l'eau reçoit l'ordre de descendre, soit dit n'être qu'un, et il importoit de savoir quel est celui d'où cette eau étoit sortie. Elle reçoit l'ordre d'y retourner. Le verbe ICHUU, *confluant*, signifie aussi *congregentur*, comme la vulgate l'a traduit ; mais c'est *confluant* quand il s'agit de l'eau.

10. U ichra Aléim l,ibsé arps u l,mchué (1)
Et imposuit Deus arido TERRA (2) *et pelvi nomen*

é,mim chra imim.
aquarum imposuit MARE: *nomen*

U ira Aléim ki thub:
Et vidit Deus quod bonum.

C'est-à-dire en francois:

9. « *Et Dieu dit*: Que les eaux qui sont sous » le ciel, se retirent dans leur premier lieu, et que » ce qui restera à sec paroisse! *Et c'est ainsi que » ces choses se firent.*

10. » *Dieu dit que la partie à sec seroit ce qu'on » appelle la terre ferme, et que le bassin des eaux » seroit ce qu'on appelle la mer.*

» *Et Dieu vit un bienfait dans ces choses.* »

Je n'ai pas besoin d'observer que le réservoir où les eaux se retirèrent à la voix du maître de la nature, est celui que Moyse appelle *le grand abyme*, dans son récit du déluge de Noé, comme je l'ai

---

(1) La vulgate a traduit *congregationes* à ce mot *mchué*; c'est *receptaculum* ou *pelvis*, comme je l'ai dit à la note précédente. J'ai préféré *pelvis*, parce qu'on s'entend mieux quand on dit *le bassin des mers.*

(2) Le mot latin *terra* signifie la terre ferme distinguée de la mer, et c'est la même idée dans la langue chaldéenne et toutes les langues.

dit au chapitre VIII. L'idée de ce réservoir souterrain des eaux est même connue depuis long-temps. Elle est portée en note sur des bibles françoises. Le savant Guarin a dit sur le verbe *chué*, dans son lexicon hébraïque imprimé en 1746, que peut être ce seroit vers le centre du globe terrestre que seroit placé ce dépôt des eaux. Je suis loin de le supposer si bas. Il suffit bien qu'il soit au-dessous du fond des mers. Mais ce savant ouvre une autre idée qui pourroit bien se trouver vraie. Il rapporte la cause immédiate du flux et reflux de la mer, à ce réservoir souterrain des eaux, dans un ouvrage que je n'ai point lu, intitulé système sur le flux et reflux de la mer.

On doit sentir aussi que comme Moyse dit que les eaux se retirèrent dans ce réservoir d'où elles étoient sorties, ainsi que ma note sur le verset 9 le prouve, c'est encore une raison pour conclure que précédemment la terre avoit été habitée. On doit en conclure aussi qu'elle avoit ses mers, peu différentes des nôtres dans la vue en grand de leur bassin, où les différences de forme, c'est-à-dire du rétrécissement de ce bassin en des parties, et de son élargissement en d'autres, ne font rien. Car puisque Dieu ordonne que les eaux, après le desséchement de la terre, se retrouvent dans leur premier lieu, cet ordre ne désigne pas seulement le grand réservoir souterrain des eaux ; il désigne aussi le bassin des mers.

Il fallut du temps à la retraite des eaux dans le

déluge de Noé, selon le récit de Moyse. Et ici, suivant son récit, l'ordre de leur retraite est exécuté à l'instant. Personne ne doutera de la possibilité, puisque c'est le maître de la nature qui parle. Mais pourquoi déroge-t-il ainsi aux loix imprimées par lui à la nature ? On peut en sentir la raison. C'est que les matières, dans les montagnes bâties par lui sous cette eau, n'étoient encore que molles, et non durcies à l'air. C'est que les baies de la mer, et les vallées auroient été comblées si la retraite de l'eau s'étoit faite selon les loix ordinaires. Il falloit que la surface terrestre se découvrît à l'air, telle qu'elle avoit été faite, sans qu'elle souffrît aucun dommage par la retraite de cette masse d'eau qui surpassoit encore les sommets des hautes montagnes.

Mais ainsi découverte, la surface terrestre n'étoit encore que nue, et Dieu ne l'avoit faite que pour qu'elle fût habitée. Il fallut donc d'abord qu'il y créât les végétaux; et c'est ce que Moyse va dire.

11. U iamr Aléim. tdsa é,arps dsa osb
Et dixit Deus : proferat terra herbam virentem

mzrio zro ops phri osé
seminantem semen, lignum fructiferum producens

phri l,minu asr zro,u b,u
fructum juxta genus cujus semen in ipso suum

ol é,arps.
super terram.

U iéi kn :
Et factum ita.
est

12. U tupsa éarps dsa osb ,mzrio
Et protulit terra herbam virentem seminantem
zro l,mine,u u ops osé phri
semen juxta genus, et lignum producens fructum
suum
asr zrou b,u l,mine,u.
cujus semen in ipso juxta genus
suum :

U ira Aléim ki thub.
Et vidit Deus quod bonum :

13. U iéi orb u iéi bchr ium slisi :
Et fuit vespere, et fuit mane, dies tertius.

C'est-à-dire en françois :

11. « *Et Dieu dit* : Que la terre se couvre d'herbes » vertes, ayant en elles leurs graines reproductives, » et de plantes et d'arbres de toute espèce, pro- » duisant des fruits, chacun selon son genre, et » ayant en eux leur semence reproductive sur la » terre » !

» *Et c'est ainsi que ces choses se firent.*

12. » *La terre produisit des herbes vertes ayant* » *en elles leurs graines reproductives, chacune selon* » *son genre, et des plantes et arbres de toute es-* » *pèce produisant des fruits, et ayant en eux leur* » *semence reproductive, chacun selon son genre.*

» *Et Dieu vit un bienfait dans ces choses.*

13. » *Le soir vint, le matin vint, et le troisième* » *jour fut révolu* ».

Tout

Tout est parfaitement clair dans ce récit. Observons seulement qu'en ce troisième des six jours, la terre ne recevoit encore rien du soleil ni des autres globes célestes. Cependant les végétaux créés sur la terre étoient éclairés et échauffés. Le récit de Moyse suppose donc que le soleil n'a que la propriété de mettre en mouvement les fluides de la lumière et du feu existans dans l'atmosphère terrestre. Or, ce n'est que depuis fort peu de temps qu'enfin l'idée de ces choses a été proposée par des savans. C'est donc encore ici Moyse qui est le guide. Il ne dit pas le moyen qui fut employé par Dieu pour illuminer provisoirement la terre. Mais il le fait connoître par ses effets, puisqu'ils furent les mêmes sur les fluides de la lumière et du feu dans l'atmosphère terrestre qu'ils y auroient été si le soleil, qui n'agissoit pas encore, eût agi.

Il y a bien tout lieu de croire que, tandis que l'Éternel avoit ainsi disposé l'atmosphère terrestre, il avoit disposé à la fois les atmosphères de tous les autres globes dans l'étendue de notre monde planétaire. Mais il falloit que la place y fût assignée à chacun de ces globes, que l'ordre de leur marche fût réglé, et que l'espace fût disposé de façon qu'il fût propre à l'action des corps lumineux, tant de ce monde planétaire que des autres. L'historien sacré va dire ces choses. On ne doit pas attendre de lui qu'il dise que Dieu créa ces globes de notre monde,

puisqu'en commençant son récit, il a prévenu que Dieu les a créés dans le principe des temps. Mais puisqu'il a dit ensuite qu'ils n'étoient plus que ténébreux, et qu'en attendant qu'ils éclairassent de rechef la terre, elle étoit éclairée par un autre moyen, on attend de lui qu'il dise comment, et par quel moyen ils recommencèrent le service de l'illumination dans l'espace céleste et sur la terre.

14. U iamr Aléim. Iéi mart b,rchio é,smim
Et dixit Deus : Sit illuminatio in spatio cœli,

l,ébdil bin é,ium u bin elilé.
juxta divisionem inter diem et inter noctem;

u éiu l,att u l,muodim u limim u
et sint ad signa et ad tempora, et ad dies et

snim.
annos.

15. U éiu l,maurt b,rchio é,smim
Et sint ad illuminationem in spatio cœli,

,l,eaur ol éarps.
ad illuminationem super terram ;

U iéi kn:
Et factum ita.
est

16. U ios Aléim at sni émart égdlim
Et disposuit Deus duo illuminantia magna

at é,maur égdl l,mmslt é,ium.
illuminans majus ad dominium diei ;

U at emaur échthn l,mmslt élilé
Et illuminans minùs ad dominium noctis,

u at é,kukbim.
et stellas.

17. U itn atm Aléim b,rchio é,smim l,éaur
Et dedit ea Deus in spatio cœli ad illuminationem
ol é,arps.
super terram ;

18. U lmsil b,ium u b,lilé u l,ébdil
Et ad dominium in die et in nocte , et ad divisionem
bin é,aur u bin é,èsk. :
inter illuminationem et inter tenebras ;
U ira Aléim ki thub.
Et vidit Deus quod bonum.

19. U iéi orb u iéi bchr ium rbioi :
Et fuit vespere , et fuit mane , dies quartus.

C'est-à-dire en françois :

14. « *Et Dieu dit* : Que l'illumination se fasse » dans l'étendue du ciel , selon la division établie entre » le jour et la nuit ; que les corps de lumière servent » de signaux et de règle pour la mesure des heures , » des jours et des années !

15. » Qu'ils fassent le service de l'illumination dans » l'étendue du ciel et sur la terre !

» *Et c'est ainsi que ces choses se firent.*

16. » *Dieu disposa deux grands corps de lu-* » *mière , le plus grand pour le service du jour , et* » *le plus petit pour le service de la nuit , et aussi les* » *étoiles.*

17. » *Il les donna dans l'étendue du ciel , pour* » *qu'ils éclairassent la terre ;*

18. » *Qu'ils fissent le service du jour et de la* » *nuit , et qu'ils fussent la règle de la division entre* » *l'illumination et les ténèbres :*

» *Et Dieu vit un bienfait dans ces choses.*

« *Le soir vint, le matin vint, et le quatrième* » *jour fut révolu* ».

En proposant des réflexions sur ce récit, je rendrai compte à la fois sur les points où ma version paroîtroit différer de la vulgate.

Au verset 14, le verbe *iéi* du texte n'est pas au plurier qui seroit *éiu*, mais au singulier : il n'y a pas *sint luminaria*, mais *sit illuminatio*. Ce seroit donc une faute dans la vulgate, si son auteur s'étoit proposé de traduire mot pour mot, comme je l'ai fait. Il lui suffisoit de rendre le sens du texte, et il le rend puisque cette illumination suppose des corps qui éclairent, et qu'en effet Moyse va bientôt dire que Dieu disposa pour cet effet des corps de lumière. Mais ici les idées exprimées sont d'une si haute philosophie que, pour les bien rendre dans une autre langue, il faut que le texte soit traduit mot pour mot. L'ordre divin porte que l'illumination se fasse dans l'étendue du ciel selon la règle de la division du jour et de la nuit, règle déjà établie pour la terre au verset 4, et de laquelle il résulte que les autres globes de notre monde tournèrent de même sur leurs axes, si déjà ils n'y tournèrent pas dès le premier des six jours.

Ensuite l'ordre porte ces mots: « Qu'ils servent » de signaux et de règle pour la mesure des heures, » des jours et des années ». On voit bien assez

que c'est des corps lumineux que cet ordre parle ; mais il ne les désigne pas autrement que par le service dont ils sont chargés, et ce défaut de désignation de leur nom est très-extraordinaire. Il y en a donc une raison, et on peut la reconnoître. C'est, 1°. que la terre elle-même est comprise dans cet ordre du maître de la nature, puisqu'elle réfléchit aussi la lumière. 2°. C'est que ni la terre ni aucun des autres globes, pas même celui du soleil, ne devoient être nommés, puisque ces globes ne sont que ténébreux par eux-mêmes, et qu'ils n'éclairent que par les dispositions faites par Dieu sur leurs atmosphères dans ce quatrième des six jours.

Convainquons-nous de ces raisons par le mot même qui désigne ces corps de lumière dans le texte. C'est le mot *émart*, ainsi écrit par abréviation, et qui est *émaurut*, mot dont la racine est *aur* qui signifie lumière. Il est au plurier, et il signifie tant les illuminations, que les causes qui illuminent. Une atmosphère lumineuse seroit appelée de ce mot *émaurut*; mais ce ne seroit qu'elle, et non pas le corps qu'elle enveloppe. Ce mot ne désigne donc pas les globes puisqu'ils ne sont qu'opaques par leurs matières, il ne désigne que leurs atmosphères parce qu'elles sont lumineuses. Et par conséquent Moyse ne devoit pas nommer ni le soleil ni la lune par leurs noms, puisque s'il l'eût fait, Il auroit donné lieu de rapporter l'illumination à leurs globes.

Dieu ordonne que les corps de lumière servent de signaux et de règle pour la mesure des heures, des jours et des années. Il ne les désigne pas par leurs noms, parce que tous y sont compris, non moins la terre que les autres planètes et les comètes. Ces globes commencèrent donc à décrire leurs orbites autour du soleil, puisque l'ordre porte qu'ils serviront de règle pour la mesure des années, c'est-à-dire du temps employé à leurs révolutions. Car autrement il faudroit dire que ce seroit le soleil qui feroit sa révolution autour de ces corps, ce que le récit empêche qu'on ne dise, comme je le prouverai bientôt.

Il est bien dit que ces corps feront le service de l'illumination dans l'étendue du ciel et sur la terre. Mais ce n'est que secondairement qu'il est parlé d'elle. Il est dit premièrement que tous en général, et par conséquent aussi la terre, feront ce service dans l'étendue du ciel; et ce n'est ensuite que pour empêcher le doute, qu'il est dit qu'ils le feront aussi sur la terre.

Jusques-là c'est Dieu qui parle. Et Moyse qui parle ensuite pour montrer l'effet de cet ordre divin, s'y borne à ce qui concerne la terre. Il dit que Dieu disposa dans l'espace céleste deux grands corps de lumière, dont l'un est pour elle le flambeau du jour, et l'autre le flambeau de la nuit, en ajoutant que la nuit a aussi les étoiles. Car c'est ce que dit le texte. Le mot *ékukbim* qui signifie *étoiles*, est

à l'accusatif *at ékukbim*, et il est régi par le verbe *ios* qui régit les autres noms. En sorte que Moyse, qui dit que Dieu disposa les deux flambeaux du jour et de la nuit, dit aussi que Dieu disposa les étoiles, c'est-à-dire les planètes et les comètes de notre monde, comprises sous ce mot *ekukbim* qui est générique, et signifie en général les étoiles. Il falloit aussi que l'illumination fût respective entre les globes de notre monde et ceux des étoiles fixes, ce qui exigeoit que l'espace de notre monde planétaire fût disposé pour ces effets. Mais c'est tout ce qui résulte du récit, puisqu'il ne parle de ces choses que relativement à l'illumination de la terre qui a les étoiles en général pendant la nuit; seulement il faut raisonner pour le voir, et les doutes humains ne raisonnent pas toujours.

Au verset 16, j'ai traduit le verbe *osé* du texte par le latin *disposuit*, et la vulgate par le latin *fecit*. Ce verbe *osé* a ces deux acceptions, qu'a aussi le verbe faire dans notre langue même, où il est souvent pris dans le sens de l'arrangement et de la disposition. On pourroit bien traduire par le latin *feeit*, puisque ce fut un ouvrage que Dieu fit quand il forma les atmosphères des globes, lorsqu'ils n'étoient que ténébreux. Mais comme cet ouvrage se rapporte plus à la disposition qu'à la création, le verbe *disposuit* est plus exact.

A ce même verset, où l'on voit le latin *domi-*

nium, j'ai rendu ce mot par le françois *service*, ce qui paroît une anti-phrase. Mais elle est indiquée puisque ce n'est pas au corps éclairant, mais à l'éclairé que se rapporte le mot *m,m,slt* c'est-à-dire *mémésulit* du texte, auquel répond le latin *dominium*. C'est donc en effet par le mot françois *service* qu'on doit traduire.

Raisonnons maintenant d'après ce récit, depuis le premier verset jusqu'au dix-huitième où je finis.

Moyse en débutant prévient que Dieu a créé le ciel et la terre dans le principe des temps, et qu'à l'époque où il va commencer sa chronologie, la terre étoit néant et vide, qu'elle étoit couverte d'eau de toutes parts, que l'air étoit porté sur la surface des eaux, et que les ténèbres couvroient la face de cet abyme. J'ai assez prouvé qu'il résulte de ce récit que la terre avoit subi une révolution qui y avoit éteint la nature vivante et la lumière. Mais ce récit et les suivans donnent d'autres résultats que je n'ai point développés, et qui intéressent la religion et les sciences.

1°. La terre est un globe dans ce récit, puisqu'elle est couverte d'eau de toutes parts, l'air étant porté sur la surface des eaux, sans (1) qu'il ait aucun point de

(1) Ceux qui avant la découverte de l'Amérique, doutoient que l'hémisphère opposé au nôtre fût habitable, disoient que les hommes y auroient la tête en bas, et que l'eau n'y étoit pas, parce qu'elle tomberoit. La

contact à la terre. En effet personne ne peut douter que ce ne soit un globe dans cette situation, puisqu'il n'y a point d'homme qui ne sache que la surface de l'eau quand elle est en repos, est d'un parfait niveau.

2°. L'eau qui couvroit ce globe et l'air qui couvroit cette eau, étoient dans les ténèbres. Cet espace n'étoit que ténébreux. Mais jusqu'où s'étendoit-il ? Comprennoit-il toute l'étendue de notre monde planétaire ? Le récit prouve qu'il le comprennoit ; 1°. parce qu'au verset 3, où Dieu ordonna qu'il fût jour, ce ne fut pas le soleil qui éclaira la terre, d'où il résulte déjà que cet astre n'étoit encore que ténébreux ; 2°. parce que ce ne fut qu'au quatrième des six

---

philosophie chez les Grecs et les Latins eût dû suffire contre cette ignorance, puisqu'elle enseignoit que la terre est un globe. Ovide le dit dans ses métamorphoses :

Principio terram, ne non æqualis ab omni
Parte foret, magni speciem glomeravit in orbis.

Mais des sophistes débitoient des fables ; ils disoient que dans cet hémisphère, les hommes étoient d'une autre nature que nous. S.-Augustin répondit que du principe, *la terre est ronde*, il ne résultoit pas que l'hémisphère opposé au nôtre fût habitable, mais que s'il l'étoit, on n'y trouveroit que des enfans d'Adam. Mais d'autres moins philosophes doutoient du principe même ; et on seroit étonné d'y trouver Lactance, si l'on ne savoit pas qu'il étoit comme Socrate qui, grand dans la morale, ne s'occupoit pas de la physique.

jours que cet astre, et tous les autres globes de notre monde furent rendus propres à l'illumination, et qu'ils en firent le service dans l'étendue de ce monde, qui par conséquent n'étoit que ténébreuse jusqu'alors.

3°. Au troisième verset, Dieu ordonna qu'il fût jour sur la terre, et Moyse dit que cet ordre fut exécuté selon la règle de la division que Dieu établit entre le jour et la nuit, de façon qu'après le matin, le soir vint, et qu'au lendemain matin le premier jour se trouva révolu. Il étoit donc six heures du matin selon notre manière de compter, quand cette illumination commença, sous un degré de longitude quelconque, où l'effet de l'illumination dut être le même qu'il le seroit à présent, à l'instant du soleil levant, à l'équinoxe soit du printemps soit de l'automne, avec cette différence seulement que l'atmosphère terrestre n'existoit pas encore, puisqu'elle ne fut rétablie que le lendemain, ce qui indique qu'il n'y eut point de crépuscule ni de nuances entre l'illumination et les ténèbres.

Par quel moyen cet ordre fut-il exécuté ? La terre tourna-t-elle sur son axe ? Et si on le conclut, comment, à mesure qu'elle tournoit, se trouvoit-elle éclairée dans l'ordre de la division du jour et de la nuit ? L'effet fut-il le même par l'ordre divin, qu'il l'auroit été si le soleil qui n'étoit encore que ténébreux, eût agi ? Ou autrement, Dieu créa-t-il provisoirement un globe lumineux qui fit sa révolution diurne autour

de la terre ? Il fallut l'un ou l'autre de ces deux moyens ; et comme le second n'auroit point été permanent, et que le premier l'auroit été, c'est déjà une raison pour croire que ce fut celui-ci, c'est-à-dire que la terre tourna sur son axe, parce qu'on voit par-tout dans le récit de l'ouvrage des six jours, que ce sont des moyens permanens que Dieu a établis pour l'exécution de ses ordres. Or, en réfléchissant sur le récit on voit qu'en effet ce fut la terre qui fit sa révolution diurne sur son axe.

Car si le globe lumineux qu'on imagineroit, au défaut du soleil, eût éclairé la terre, il auroit illuminé à la fois au même instant, celui des deux hémisphères de cette planète dont il auroit eu l'aspect; et douze heures après cet instant, il auroit éclairé de même la totalité de l'autre hémisphère. Alors la terre auroit été illuminée en totalité, lorsque le globe lumineux sur elle n'auroit encore été qu'à la moitié de sa révolution diurne; et dans le reste de cette révolution, le premier hémisphère auroit été illuminé de rechef, en sorte qu'il l'auroit été deux fois en vingt-quatre heures. Or, Moyse dit le contraire. Il dit que pendant le temps de la révolution diurne, c'est-à-dire depuis le matin, où l'illumination commença, jusqu'au lendemain matin, où le premier jour fut révolu, la terre ne fut illuminée qu'une seule fois. On ne peut pas s'y méprendre puisqu'il explique que l'illumination fut ce qu'on appelle le jour, et qu'elle

se fit selon la règle de la division que Dieu établit dès-lors entre le jour et la nuit, de façon qu'après le matin le soir vint, de la même manière dont ces choses se font. Son récit est donc entièrement contraire à l'idée d'un globe lumineux qui auroit éclairé à la fois au même instant, l'hémisphère tourné vers ce globe. Car, 1°. cet hémisphère auroit été illuminé deux fois dans vingt-quatre heures, et Moyse dit qu'il ne le fut qu'une fois. 2°. La moitié de cet hémisphère depuis la ligne méridienne jusqu'au couchant, n'auroit été éclairée que depuis l'heure de midi, et Moyse dit que l'illumination commença au matin de la même manière qu'elle commence, en s'étendant progressivement à mesure que la révolution diurne se faisoit.

Il ne reste donc qu'à dire que ce fut la terre qui tourna sur son axe, et que l'effet de l'illumination fut tel sur l'hémisphère où elle commença, qu'il l'eût été si l'atmosphère solaire eût eu dès-lors la propriété qu'elle a, et que le soleil eût été à pic sur le milieu de l'autre hémisphère. Car en ce cas, au premier instant de la rotation de la terre sur son axe, le soleil auroit été levant sur le premier de ces deux hémisphères dont le bord oriental auroit eu le matin, et progressivement les autres heures jusqu'au soir.

La difficulté sur le reste ne vient que de ce que Moyse dit que l'atmosphère solaire ne fut lumineuse

qu'après le troisième jour révolu, et que l'hémisphère opposé à celui où l'illumination commença, resta dans la nuit jusqu'à ce qu'il fût éclairé à son tour. Mais tout ce que l'esprit humain peut concevoir de la propriété qu'a l'atmosphère solaire pour mettre en action le fluide inerte de la lumière existant dans les atmosphères des planètes, se réduit à dire que c'est Dieu qui lui a donné cette incompréhensible propriété. On n'est donc plus embarrassé lorsqu'on voit que l'effet fut le même qu'il eût été, si le soleil avoit été à pic sur le milieu de l'hémisphère opposé à celui où l'illumination commença. Car quoique ce cas suppose que l'action de l'atmosphère solaire étoit empêchée sur cet hémisphère au milieu duquel elle étoit à pic, c'étoit le maître de la nature qui en donnoit l'ordre, et la raison humaine peut s'élever assez haut pour voir que la sagesse vouloit cet ordre.

Car, si en se reportant à la première des révolutions diurnes de la terre, l'esprit humain s'y figure le soleil éclairant l'hémisphère, au moment où la rotation de cette planète commença, on doit y concevoir une cause qui ait empêché l'action solaire sur cet hémisphère, et qu'on se figure ténébreux, puisqu'autrement il auroit été illuminé avant que la terre tournât dans l'ordre de la division du jour et de la nuit, tandis que l'autre hémisphère n'auroit été illuminé que dans cet ordre, ce qui eût rompu l'équilibre entre les fluides de ces deux hémisphè-

res, sur le premier desquels la lumière et le feu auroient été mis en action avant que la terre eût commencé sa révolution diurne du matin au soir. Il faudroit donc en effet qu'on conçût une cause qui eût empêché l'action des rayons solaires sur le premier de ces deux hémisphères, au milieu duquel le soleil auroit été à pic. Or, c'est ce qui résulte du récit de Moyse, puisqu'il dit que l'illumination ne se fit que progressivement du matin au soir, temps où cet hémisphère alors pleinement illuminé, entra progressivement dans la nuit à mesure que l'autre qui y étoit en sortit, ce qui ne put se faire sans que celui-ci, qui auroit été illuminé dans l'hypothèse proposée, et qui étoit dans la nuit selon le récit de Moyse, eût sur lui la cause d'empêchement que vouloit la sagesse. Elle vouloit que l'illumination commençât par l'hémisphère opposé à celui qui étoit tourné du côté du soleil, et que l'action de cet astre fût empêchée sur cet autre hémisphère, parce que sans cet empêchement il auroit été illuminé avant que la terre eût tourné dans l'ordre de la division du jour et de la nuit. Il n'y avoit rien à faire pour empêcher l'action de l'atmosphère solaire sur cet hémisphère, puisqu'elle n'étoit point encore lumineuse, et qu'elle ne le seroit qu'à la fin de la troisième révolution diurne. Il falloit seulement qu'en attendant ce jour, l'effet qu'elle auroit eu fût le même, en commençant, non par cet hémisphère

tourné de son côté, mais par l'autre où l'on voit que l'illumination devoit en effet commencer.

Si la philosophie étoit moins avancée, elle ne pourroit s'élever à la hauteur de ce récit de la Genèse. Ce n'est que depuis fort peu de temps que quelques savans ont proposé de croire que le soleil n'est pas chaud, et que seulement son atmosphère a la propriété d'imprimer l'action au fluide inerte de la lumière existant ainsi que celui du feu, dans les atmosphères des planètes. L'opinion contraire étoit générale chez les savans, comme chez le peuple. Newton croyoit que le soleil étoit incomparablement plus chaud que ne l'est le métal fondu dans le creuset; et un autre grand génie chez nous, a fait de cette erreur la base de son système sur l'origine de la terre, dans son livre des époques de la nature. La philosophie reconnoît sa méprise. La lumière n'émane pas du soleil; ou, si elle en émane, dans le sens précis de ce mot, ce n'est que pour les globes qui la réfléchissent sur cet astre directement ou indirectement, ce qui se feroit de même respectivement entre les autres globes. Et quand, parce qu'on n'a pas la preuve physique de l'une ni de l'autre de ces deux propositions, on croiroit que l'émanation se feroit en pure perte dans tout l'espace céleste, on s'accorderoit au moins pour dire que le rayon de lumière qui, mis en action par l'atmosphère solaire dans celle de la lune est réfléchi sur la terre,

n'est pas chaud sur nous quoiqu'il le soit dans la lune, parce que la chaleur ne sort jamais des atmosphères des planètes, au-delà desquelles le feu ne trouveroit plus de matières auxquelles il pût s'attacher. La terre n'est éclairée et échauffée par le soleil, que parce que l'atmosphère solaire a la propriété d'imprimer l'action aux fluides inertes de la lumière et du feu existans sur cette planète. Or, c'est ce qui résulte du récit de Moyse. Il montre l'existence de ces fluides sur la terre quand il dit que dans l'état même du chaos l'eau étoit liquide sur cette terre; et que quand elle fut éclairée, ce ne fut pas du soleil, ni d'aucun autre globe lumineux quelconque qu'elle reçut la lumière. Il ne permet pas de supposer que le soleil soit lumineux par sa matière ni sa forme. Il dit au contraire qu'il ne l'est que par son atmosphère, selon la propriété qu'elle reçut de Dieu dans le quatrième des six jours. Il ne permet pas non plus de supposer que cet astre soit chaud. Il n'en parle que sous le rapport de la propriété donnée à son atmosphère, pour le service de l'illumination dans l'étendue du ciel.

L'esprit humain ne peut s'élever au-dessus de la connoissance de ces faits. La propriété qu'a l'atmosphère solaire, est-elle l'effet d'un moyen établi par Dieu au-dessus d'elle ? Ce ne seroit vraisemblablement qu'une vaine question. L'homme, dans son état présent, ne peut acquérir la connoissance des choses inconnues,

inconnues ; que par le moyen des connues, lorsqu'elles sont liées par des rapports et des effets. Or, il ne s'élève pas bien haut sans que la vue de ce lien lui manque. Il est donc forcé d'imposer souvent le silence à son desir de connoître. Il sait que l'étendue de l'espace et du temps est infinie. Si son imagination y posoit des bornes, sa raison les renverseroit. Mais il ne comprend pas ce qu'est cet infini, ce qu'est cette sphère dont, comme l'a dit Pascal, la circonférence est par-tout, et le centre nulle part. Il ne sait pas même quelle est la cause physique de l'élasticité de l'air. Il ne connoît ce fluide et ceux du feu et de la lumière, que par leurs propriétés et leurs effets. Le principe lui est caché sur l'eau même. Et cependant ce qu'il sait de l'infini est bien au-dessus de ces choses qu'il ne sait pas. Il peut donc tendre à les savoir. Mais il ne peut que s'y égarer s'il ne voit pas la main qui le rabaisse quand il s'enfle, et qui le relève quand il s'abaisse.

Revenons aux réflexions sur le récit de Moyse. Il en résulte que ce fut la terre qui tourna pour l'exécution de l'ordre donné par Dieu dans le premier des six jours. On en a la preuve, non-seulement parce que le récit ne montre que la terre pour exécutrice de cet ordre dont le moyen est annoncé permanent, mais parce qu'on a vu que le soleil n'auroit pu en être l'exécuteur quand il auroit été lumineux, ce qui n'étoit pas. Le soleil n'est pour rien dans

l'illumination de la terre pendant les trois premiers jours, puisque ce ne fut que dans le quatrième que cet astre fut chargé de ce service; en sorte que s'il étoit permis de supposer qu'il tournât dans vingt-quatre heures d'orient en occident, il faudroit dire qu'il ne commença cette course que dans le quatrième jour, et qu'en attendant ce jour, la terre tourna sur son axe en vingt-quatre heures. Or, Moyse dit que quand l'illumination commença sur cette planète, Dieu en établit dès-lors l'ordre permanent selon la règle de la division du jour et de la nuit. La terre continua donc de faire sa révolution diurne sur son axe. Il fallut donc aussi que Dieu déterminât l'obliquité de l'écliptique, puisque c'est d'elle que résulte l'inégalité des jours et des nuits; et il détermina aussi la mesure du temps qu'emploieroit la terre à sá révolution diurne. Or, puisque c'est la terre qui est l'exécutrice de cet ordre, elle dut l'être aussi de celui qui, dans le quatrième des six jours au verset 14, chargea les globes en général de servir de règle pour la mesure des heures, des jours et des années. On en a la preuve par le texte de cet ordre. Car puisque c'est la terre qui en est l'exécutrice pour la mesure des heures et des jours, elle l'est aussi pour les années, puisque les années sont comprises non moins que les jours et les heures dans ce même ordre. Cette planète et les autres commencèrent donc à décrire leurs orbites autour du soleil, à l'instant où

finit la troisième des révolutions diurnes de la terre.

4°. Puisqu'avant le quatrième des six jours, l'étendue entière de notre monde planétaire n'étoit encore que ténébreuse, à l'exception de l'illumination provisoire faite sur la terre et son atmosphère, et sans doute aussi sur les autres globes, il résulte de ce fait que l'espace planétaire n'étoit pas encore ce que Moyse appelle le ciel. En effet il dit au verset 8, que l'espace ténébreux qui couvroit la terre, ne fut appelé le ciel qu'après que Dieu eut disposé cet espace, en y rétablissant l'atmosphère terrestre, et en l'illuminant dans l'ordre de la révolution diurne. On ne peut donc pas confondre l'espace alors ténébreux du ciel planétaire, avec ce qu'il appelle le ciel, puisque c'est lui-même qui donne cette définition. Or, en débutant il a prévenu que Dieu a créé le ciel dans le principe des temps. L'espace de notre monde planétaire avoit donc cessé d'être appelé le ciel; et par conséquent cet espace et tous ses globes, avoient subi la même révolution qu'avoit subie la terre où, comme je l'ai prouvé d'après ce même récit, la nature vivante avoit été éteinte ainsi que la lumière. Or, la surface terrestre et ses fouilles donnent partout la preuve de ces mêmes faits; et elles s'accordent aussi avec ce récit de la Genèse sur l'époque où le globe terrestre tourna de rechef sur son axe, et sortit de l'état du chaos. La première couche des matières étendues sur le fond des baies de la mer

ne part que de cette époque où les eaux inertes jusqu'alors, recommencèrent leurs cours. On a vu aussi en divers endroits de mon ouvrage, que ces révolutions sont nécessaires dans l'ordre physique, ce qui n'empêche pas que, dans le plan divin, elles ne soient aussi déterminées par la vue de l'ordre moral; et on a vu que les livres saints annoncent que notre monde planétaire actuel subira à son tour la même révolution que subit le précédent: la preuve est donc parfaite sur ce chapitre.

Ajoutons seulement encore une réflexion. On sent bien qu'avant que les globes fussent rendus propres à l'illumination, il falloit que leurs atmosphères fussent rétablies, ce qui exigeoit que préalablement ils sortissent des ténèbres, en tournant sur leurs axes, dans l'ordre de la révolution diurne. Il falloit encore qu'après le rétablissement de leurs atmosphères, ils fussent desséchés, et que leurs surfaces où les matières n'étoient encore que molles, fussent rendues capables de résister aux coups du vent et de la pluie qui alloient être l'effet de l'illumination générale, ce qui exigeoit que la terre se couvrît d'herbe et d'autres végétaux nécessaires aussi avant que Dieu créât les animaux. Mais puisqu'il peut tout d'un seul mot, il n'avoit pas besoin de trois jours pour faire ces choses. Pourquoi donc les a-t-il employés à ces ouvrages? Pourquoi a-t-il voulu que la terre eût fait trois fois sa révolution diurne sur son axe, avant qu'elle,

et les autres planètes, commençassent à décrire leurs orbites autour du soleil ? On ne peut que gagner à l'approfondissement de cette question. Mais en attendant, quand il ne seroit donné à l'homme que d'y voir le bien qui en résulte pour lui par les connoissances que lui donne le récit de la Genèse, on peut dire que la vue de ce bien étoit l'un des plus beaux motifs dans le plan divin pour ne pas faire tout d'un seul mot. Car si Dieu n'eût pas employé ce temps à ses ouvrages, l'homme n'auroit point le récit de la Genèse; et le livre de la nature, qui atteste la vérité de ce récit, n'auroit jamais été qu'inexplicable.

CHAPITRE XI.

NOTIONS sur la langue chaldéenne, et sur son alphabet, dont celui des Grecs n'est qu'une copie. Les pensées exprimées par les noms de ses lettres et par leurs valeurs numériques, forment ensemble un discours sentencieux portant la marque du temps où il fut fait, quatre siècles après la création de l'homme; et d'autant plus admirable, qu'il étoit nécessaire pour ce temps, et qu'il l'est même encore pour le nôtre, dans l'ordre des sciences humaines.

LA langue chaldéenne est celle qu'on appelle autrement hébraïque, parce que les Juifs descendans d'Abraham furent appelés Hébreux (1) du nom Héber de l'un des ancêtres de ce patriarche qui quitta la Chaldée, où son frère aîné resta, et où Tharé

(1) Le mot chaldéen *obr*, c'est-à-dire *obér*, signifie trajet, soit d'une rivière, soit d'un détroit de mer, d'une rive à une autre. Or, les Juifs furent appellés *Oberi*, nom qu'on prononça *Éberi*, *Ébri*, et enfin *Hébræi*, dans d'autres langues; et comme Abraham étoit venu de la Chaldée,

leur père étoit né l'an 222 aprés le déluge. Tharé étoit âgé de cent trente ans quand Abraham le plus jeune de ses fils naquit. La naissance de celui-ci se rapporte à l'an 352 après le déluge. Il avoit soixante-quinze ans quand il vint avec sa femme, son neveu et leurs effets, pour se fixer dans la Syrie-Palestine, qui n'étant encore alors que fort peu peuplée, avoit des terres vacantes à son choix. Les Phéniciens appelés alors Cananéens, du mot chaldéen *canon* qui signifie marchand et négociant, étoient le plus grand peuple de cette contrée. Mais comme déjà ils s'occupoient principalement du commerce, l'accroissement de leur population se faisoit principalement sur les côtes maritimes; et l'intérieur des terres avoit de grandes parties parfaitement libres. l'Arabie étoit encore plus déserte en des contrées mêmes assez heureuses. Les peuples que long-temps après on appela Ammonites et Moabites, étoient descendans d'Ammon et Moab, fils l'un et l'autre de Lot neveu d'Abraham. Ceux qu'on appela Ismaélites, étoient descendans d'Ismaël fils de ce patriarche; et

---

située au-delà de l'Euphrate, c'étoit une raison pour croire que c'étoit du trajet de ce fleuve qu'étoit venu le surnom *oberi* donné aux Juifs. Des savans l'ont cru. Mais c'est du nom de l'un des aïeux d'Abraham que vient ce surnom, c'est-à-dire de *Ober* prononcé en latin *Héber*, fils de *Salé*.

les Iduméens descendoient d'Esaü, surnommé *Edom*; fils de Jacob, petit fils du même Abraham. Au lieu de dire *Édomei*, les latins diront *Idumæi*. On sait assez au reste que les Arabes descendent d'Abraham, qui eut encore d'autres enfans.

Ce n'étoit que la langue chaldéenne qui étoit parlée dans toute ces contrées; et ce n'étoit aussi qu'elle qu'on parloit dans l'Égypte quand Abraham y voyagea vers 430 ans après le déluge. Car Moyse qui a dit que les enfans de Jacob eurent besoin d'interprètes pour se faire entendre, quand deux siècles après ce temps ils entrèrent dans l'Égypte, ne l'a dit que d'eux; et ce n'étoit encore que de la prononciation et des accens, que sortoit cette différence de langage comme je vais l'expliquer.

En effet les Babyloniens au temps de Cyrus, n'auroient pas été entendus dans la Syrie, s'ils y eussent parlé leur langue, et ils l'auroient été parfaitement en l'écrivant. Ce n'étoient que la prononciation et les accens qui faisoient la différence. Car celle du dialecte entre la langue chaldéenne ou hébraïque, et celle qu'on appela chaldaïque, n'est rien pour ainsi dire, dans la langue écrite; en sorte que quand on sait l'hébreu, on sait à bien peu de chose près, le chaldaïque et le syriaque ou phénicien; la différence entre ces langues n'étant à peu près qu'aussi legère que l'est celle des dialectes grecs comparés l'un avec l'autre. La chaldéenne étoit devenue rude

et sifflante dans la prononciation à Babylone, depuis le mélange des Mèdes septentrionaux avec les Chaldéens et les Assyriens, Saint-Jérôme (1) dit que ces sifflemens chaldaïques, dans la bouche de ses maîtres, l'auroient dégoûté quand il entreprit de traduire le prophète Daniel, si son zèle eût été moins grand. Mais on voit par l'ouvrage de ce prophète, et par les autres livres écrits aussi à Babylone, que ce n'étoit guère rien de plus que la différence de prononciation qui est extrême aussi dans l'hébreu; entre les Juifs allemands, dans la bouche desquels cette langue naturellement douce est rude, et les Juifs d'Espagne qui la prononcent telle qu'elle est. Le mot *simim*, par exemple, qui signifie les cieux, est prononcé *schamaim* par les Allemands, comme il l'étoit déjà par eux au temps des Massorettes, vers le neuvième ou dixième siècle de l'ère chrétienne. Et le mot *mut* qui signifie mort, et où l'on reconnoît le latin *mutus*, et le nom *Mutunus* du Dieu des morts, est prononcé *mahouet* par les Juifs allemands. C'est ce que nous observons dans les langues de l'Europe. Les Anglois et les Allemands n'entendroient pas leurs

(1) *Præfatio 116, in Danielem.*

Cùm, multo sudore multoque tempore, vix cœpissem anhelantia, stridentiaque verba personare..... impegi novissimè in Danielem, et tanto tœdio affectus sum, ut, etc.

propres langues, si elles étoient prononcées comme elles sont écrites; et le François n'entendroit que fort peu la sienne. La langue latine elle-même, qui étant morte doit être prononcée comme elle est écrite, n'est souvent qu'à peine intelligible à un François dans la bouche de quelques peuples. Au lieu du mot *fagi*, génitif de *fagus*, qui signifie un hêtre, l'Anglois prononce *fadjai*. Au lieu du mot *recubans*, il prononce *recoubans*, en appuyant si fortement sur la syllabe finale, qu'on sent que la lettre *s* y étoit sifflante avant que le bon goût de cette nation l'eût adoucie.

Il dut donc arriver des changemens dans la langue chaldéenne par l'effet de cet empire de l'usage, chez les descendans de ceux qui se trouvant trop à l'étroit dans les contrées de l'Assyrie et de la Chaldée, quand elles se trouvèrent assez peuplées, se portèrent au-delà pour occuper des terres vacantes. Car comme ce n'étoient guère les riches et les savans qui émigroient, on conçoit que l'écriture alphabétique n'étoit pas le premier objet de l'exercice dans ces peuplades où l'hiéroglyphique pouvoit suffire à leurs besoins. Les Chinois n'emportèrent que celle-ci qui leur suffit encore par la perfection qu'ils lui ont donnée, à mesure qu'ils en ont senti le besoin. Les Grecs n'avoient aussi que cette écriture quand les Phéniciens leur enseignèrent l'alphabétique. Et ce n'étoit de même que l'hiéroglyphique dans toute l'Amérique, où la forme et la couleur des cordons et

des nœuds, qu'on dévidoit au Pérou et au Mexique, étoient pour ces peuples, ce que sont les hiéroglyphes dans l'écriture chinoise. Mais chez les Chaldéens, les Assyriens, les Perses, les Syriens, les Phéniciens, les Arabes, les Ethiopiens, les Egyptiens, l'écriture alphabétique, qui seule peut fixer la langue, la fixa si bien que par ce moyen elle étoit encore à peu près la même au commencement de l'ère chrétienne, qu'elle étoit au temps de Moyse, aux petites différences près qui ne sont rien dans la comparaison des langues.

Le respect pour la chaldéenne étoit si grand pour ces vieux peuples que, malgré son imperfection, ils ne se permirent pas d'y toucher. Car qui mieux qu'eux eût pu différencier les temps des verbes par des terminaisons s'ils l'eussent voulu? Les sauvages de l'Amérique eux-mêmes distinguent l'imparfait du verbe dans la langue algonkine, par la terminaison en *ban*, comme les Latins en *bam*. Ils disent *sakia-ban*, comme les Latins disent *ama-bam*, pour dire j'aimois. Et les vieux peuples de l'Asie ne l'ont pas voulu, non qu'ils n'en sentissent pas le bien, parce que le défaut d'indication du passé-imparfait et plus-que-parfait du verbe, n'est racheté dans la langue chaldéenne que par des moyens moins simples, mais parce que cette langue étoit pour eux comme sacrée. Ce n'est pas que les Grecs et les Latins aient saisi les meilleurs moyens, ni que les vieux peuples de

l'Asie n'aient pas eu lieu de dédaigner leur exemple. Car les langues grecque et latine ne seroient pas moins belles, et la difficulté pour les parler seroit incomparablement moins grande, si le perfectionnement y avoit été borné par le besoin de la clarté dans la distinction des temps du verbe et des cas des noms. La distinction ne seroit pas moins claire quand le mot qui exprime l'idée du verbe ou du nom, seroit toujours le même à tous les temps et les cas pour toutes les personnes au singulier, avec une distinction pour le plurier. C'est ce qu'eussent pu dire les vieux peuples de l'Asie qui ont cette simplicité dans la langue chaldéenne qui, par cette raison, est bien plus facile à apprendre que la grecque et la latine, et qu'aucune autre de nos langues de l'Europe. Mais ce n'étoit pas une raison pour ne pas donner à cette langue le perfectionnement infiniment facile qu'elle demandoit. Il y avoit donc une cause qui les en empêchoit, et ce ne peut être que celle que j'ai dite. Car quoiqu'il soit beau d'être concis dans le récit, et que ce soit l'un des mérites qui élèvent Tacite au-dessus des autres historiens de l'ancienne Rome, il est beau aussi que la pensée soit si bien peinte qu'elle soit facilement entendue, puisque l'esprit se fatigue quand pour l'entendre il faut lier la phrase précédente avec celle qui la suit. Or, la langue chaldéenne cause quelquefois trop cet effort; et il n'eût fallu presque rien pour en faire la plus claire et la plus concise

de toutes les langues, puisque malgré sa pauvreté la pensée y est encore entendue pour ainsi dire à chaque mot, mérite qu'une fausse idée de perfection fait souvent perdre à la langue latine et à la grecque.

J'ai dit que l'alphabet grec n'est qu'une copie du chaldéen. On en verra la preuve sur chaque lettre, et on le sait d'avance par l'aveu des Grecs, puisque selon eux ce fut Cadmus fils d'un roi phénicien, qui leur apporta cet alphabet à une époque qu'ils placent vers dix-huit siècles avant l'ère chrétienne, et que par des raisons qui m'écarteroient trop de mon sujet, je proposerois peut-être de rapprocher de trois siècles.

Les lettres dans l'alphabet chaldéen sont au nombre de vingt-deux, dans l'ordre qui va suivre. Elles sont numérales comme dans l'alphabet grec.

A. 1ere. en ordre.
1 en nombre.

Le nom de cette lettre, qui est la première en ordre, et dont la valeur numérique est un, est *alphé* ou *aléphé*. Ce nom qui, dans l'alphabet grec est écrit *alpha*, est composé du mot *al* ou *alé*, qui exprime (1) l'idée de la force et de la puissance, et

(1) Le mot *al* qui signifie force et puissance, signifie aussi ce que nous appelons grand dans l'ordre des dignités humaines : et les grands arbres, tels que le cèdre et le chêne, sont aussi désignés quelquefois par ce mot *al*

du mot phé qui signifie chef (1), ensorte que ce nom *alphé* signifie puissant chef. Or, le taureau est le plus puissant chef des troupeaux dans les régions en-deça du tropique, et c'est l'éléphant qui l'est sous la zone torride. Il put donc arriver que ces deux animaux fussent surnommés *alphé* ou *aléphé* du nom de cette lettre, et ils le furent en effet. On le sait pour le taureau. Les dictionnaires de la langue chaldéenne le disent, et les Grecs le savoient, comme on le voit dans Plutarque (2). On peut le savoir aussi pour l'éléphant, puisque le nom grec de cet animal est *éléphas*, où seulement le mot *alé* est

---

ou *alé*. On dit *Aléim* au superlatif, pour dire le Tout-Puissant, et c'est l'un des surnoms de Dieu, qui quelquefois est dit simplement *Al* ou *Alé*.

(1) Le mot *phé* qui signifie la bouche et la parole, et qui se retrouve dans le grec *phèmi*, où ce mot *phè* prononé *pha* en dialecte dorien, signifie il a dit, il a parlé, ce mot *phé*, dis-je, signifie aussi commandement, loi et précepte, sous l'idée du chef qui commande et qui ordonne. Et ce n'est encore que de ce mot *phé* qu'est venu celui *phèt* qui, dans la même langue chaldéenne, signifie un prince.

(2) « Ne veux-tu point secourir Cadmus, toi qui es » Béotien ? Car on dit qu'il mit *alpha* la première devant » toutes les autres, parce que *alpha* en langage phénicien, » signifie un bœuf. » PLUTARQUE, *des propos de table, traduction d'Amiot, pag.* 545.

prononcé *élé*, comme il l'étoit en des dialectes chez les Juifs mêmes.

Mais puisque le mot *al* ou *alé* exprime l'idée de la puissance, l'idée de Dieu put être exprimée par ce mot, et elle le fut. *Al* ou *Alé* est l'un des noms de Dieu, et il l'est encore dans l'Egypte et bien d'autres régions où Dieu est appelé le grand *Ala*, mot dont la terminaison, au lieu d'être en *é* est en *a*, comme elle l'étoit déjà en des dialectes de cette langue long-temps avant l'ère chrétienne, en sorte que les Phéniciens au lieu de prononcer *alphé* dans le nom de cette lettre, prononçoient vraisemblablement *alpha* comme les Grecs.

Or, ce nom *alphé*, quand il s'agit de Dieu, signifie que Dieu est le chef. Et comme dans le sens abstrait, il signifie seulement puissant chef, et qu'on en fit le surnom du taureau, chef dans l'ordre des troupeaux, il vint un temps où les Egyptiens représentèrent Dieu sous la figure symbolique de cet animal roi du troupeau. On en a un exemple bien ancien, puisque malgré le précepte divin qui défendit aux Juifs de représenter Dieu sous quelque figure que ce fût, ils le représentèrent sous la figure symbolique d'un veau, vers quinze siècles avant l'ère chrétienne. On le sait aussi par la fable de Jupiter (1)

(1) C'est sur le dos de Jupiter, métamorphosé en taureau, c'est-à-dire représenté symboliquement par la figure

qui, métamorphosé en taureau, c'est-à-dire représenté symboliquement par la figure de cet animal, étoit à la tête des vaisseaux phéniciens, qui vers quinze siècles avant l'ère chrétienne, donnèrent à notre Europe le nom qu'elle a. Et on le sait aussi

---

de cet animal que, dans la fable, la fille d'un roi phénicien vient dans la partie du monde à la laquelle elle donna le nom *Europé*, dont Hérodote dit qu'il n'avoit qu'en vain cherché l'explication par-tout; en ne pouvant pas croire à celle qu'en donne la fable. On sait assez que les Phéniciens avoient un taureau symbolique en tête de leurs vaisseaux, et qu'ils envoyèrent des colonies dans la Grèce. Mais on ne sait pas que le nom *Europé* qu'ils donnèrent à cette partie du monde, étoit celui sous lequel ils la désignoient. Ce nom, dans la langue chaldéenne, où il est écrit par abréviation *Érp*, c'est-à-dire *Érop*, signifie hiver et le pays du nord, signification qu'avoit aussi le mot *Xti*, c'est-à-dire *Xuti* prononcé *Scuti* chez les Babyloniens, qui désignoient par ce mot la Scythie, dont le nom grec est écrit *Scuthia*. Hérodote qui ne savoit pas que ces peuples désignoient l'Europe sous le nom de l'hiver, l'apprit en Egypte où la statue de l'hiver avoit la face tournée du côté du nord. On lui dit que les contrées du nord étoient appelées le pays de l'hiver. Ce mot chaldéen *Érop* que les Grecs prononcèrent *Éurop*, signifie aussi opprobre et mal-propreté, parce que l'hiver est un opprobre sur la terre. On reconnoît ce même mot à l'île de Taïti, où il est prononcé *Érépo*, et où, selon le vocabulaire de Bougainville, il signifie mal-propreté.

pour

pour l'éléphant, puisqu'encore à présent cet animal est le symbole de la divinité dans quelques cantons de l'Inde.

Il ne s'agit pas ici de savoir comment il put arriver que Dieu, qui ne peut être représenté dignement par quelque symbole que ce soit, le fut par un veau ou un taureau. Je traiterai cette question au chapitre XII. Je ne parle ici que du fait. Les danses étoient lascives dans l'Égypte, autour du veau symbolique, au temps de Moyse. L'usage de ce symbole devoit donc être défendu, quand il n'auroit été qu'innocent dans le principe, puisque l'homme y perdoit de vue le grand objet signifié. Les Chaldéens préférèrent de représenter Dieu sous la figure humaine, et ce fut la cause d'un autre abus, qui avec le temps devint aussi monstrueux que l'autre. Car quelle qu'ait été la stupidité dans la superstition égyptienne qui, au temps de Juvenal (1), mérita le ridicule dont ce poëte la couvrit, ont sait par Hérodote (2), qu'en son temps, l'Égyptien savoit encore que ce n'étoit pas au taureau que se rapportoit le culte, mais à la divinité représentée symboliquement par cet animal.

(1) *Quis nesoit Volusi Bithynice, qualia demens Ægyptus portenta colat?* etc. Sat. 15.

(2) Liv. II. *His seris, omnes qui in urbibus sunt, vota persolvunt* ILLI DEO *cujus sera est.* Il est clair que c'étoit au Dieu dont l'animal étoit le symbole, et non pas à cet animal que le culte étoit rapporté.

Seulement ce n'étoit déjà plus Dieu dans la superstition de ce peuple. Ce n'étoit plus qu'un génie céleste supposé préposé par Dieu au gouvernement des choses de ce monde. Mais cette superstition fut aussi reprochable aux Grecs qu'aux Égyptiens, et l'on sait que déjà au temps de Moyse, elle se répandoit par toute la terre. L'idée de Dieu gênoit trop les passions humaines. Elles se croyoient plus libres en ne se plaçant que sous les yeux de ses ministres.

Mais si par les raisons que je viens d'en donner, on put dire que le taureau étoit à la tête de l'alphabet, ce ne fut que comparativement qu'on put le dire, parce qu'il est le premier chef du troupeau dans l'ordre des animaux. Un roi aussi auroit été appelé *Alphé* par ses sujets, comme étant le premier chef dans l'ordre social. Or, Dieu est le roi des rois, il est le premier par tout. Il devoit donc être l'objet de la pensée exprimée par le nom *alphé* de la lettre A, d'autant plus qu'étant numérale, son nom alphé signifie premier. On n'en doutera pas quand à la fin de ce chapitre, on aura vu l'ensemble des pensées exprimées par chacune des lettres de l'alphabet. Et déjà on ne peut pas en douter, puisqu'on voit que le taureau n'étoit que le symbole de la divinité dans le culte rendu à cet animal. Chez d'autres peuples c'étoit un grand arbre qui étoit le symbole de Dieu. A la vue de cet arbre l'homme prenoit l'idée du Tout-Puissant. D'autres la prenoient à la vue d'une

montagne. Et puisque quelque grand que puisse être conçu un être créé il n'est point le premier, Dieu l'étant seul, il falloit bien en effet qu'il fût l'objet signifié par le nom de la lettre A puisqu'elle est à la tête des autres, et qu'elle exprime par sa valeur numérique, l'idée de ce qui est le premier.

La pensée exprimée par ce nom *alphé* de la lettre est donc que Dieu est le chef des hommes, parce que ce n'est que d'eux qu'il s'agit dans toutes les autres lettres comme on le verra.

Au lieu de prononcer *alphé* ou *aléphé*, dans le nom de cette lettre, les grammaires hébraïques font prononcer *aléph*, verbe chaldéen qui signifie enseigner, instruire. Mais il ne le signifie que parce que le maître qui enseigne est le grand chef de ses écoliers, ce verbe étant composé des mêmes mots *aléphé* dont j'ai donné l'explication, ce qui ne peut être douteux dans cette langue, où, quoiqu'on puisse différer dans la prononciation, on a des moyens de rappel pour sentir qu'on s'égare si l'on diffère dans le sens.

Ainsi, Dieu étant à la tête de l'alphabet, et les caractères des lettres ayant dû être tels qu'on y reconnût l'objet signifié, il falloit au caractère de cette lettre A, la figure de la coupe d'une montagne sur la cime de laquelle on vît un symbole de ce maître qui ne dédaigne pas d'être appelé le chef et le père des hommes. Je renvoie à la lettre T, par les rai-

sons qu'on y verra, ce qui restera à dire sur cette figure reconnoissable dans le caractère (1) samaritain. On sait qu'encore à présent, chez quelques vieux peuples, c'est à la vue d'une montagne qu'ils offrent à Dieu leurs prières, et que c'étoit l'usage de l'ancien temps. Les autels étoient placés par cette raison sur des lieux hauts. Cet antique usage est attesté par les livres saints, et le latin *altaria* l'indique.

Les écrivains ne purent que tendre à simplifier ces premiers caractères pour la facilité de l'écriture. Ce fut vraisemblablement par cette raison, jointe peut-être à d'autres, que les caractères chaldaïques c'est-à-dire ceux qui furent en usage à Babylone lorsque cette ville fut la capitale de l'empire assyrien, furent inventés, puisqu'ils sont plus simples que les samaritains qui par conséquent touchent de plus près à l'origine. Mais on conçoit aussi que les primitifs durent être regardés comme sacrés jusqu'à ce que le temps eût fait perdre de vue leur signification. L'idée n'en étoit pas perdue quand les chaldaïques furent inventés. On l'y reconnoît encore. Mais elle est si sensible dans les samaritains, qu'on ne pourra guère douter qu'ils ne soient une copie des primitifs, si l'on considère que plus on s'est éloigné de l'origine, plus les écrivains ont pu se permettre des négligences pour la facilité de l'écriture. Ici, à la lettre A, le nom

(1) Planch. II.

de cette lettre prévient que c'est Dieu qui est l'objet signifié. La figure de la lettre (1) le confirme. Les lettres suivantes ne permettent pas d'en douter ; et l'on verra à la dernière que c'est encore Dieu qui en est l'objet.

B. 2e. en ordre. 2 en valeur numérique.

Personne n'ignore dans cette langue, que le nom de cette lettre est pris dans le mot *bit* que les grammaires hébraïques font prononcer *bét* par un usage vicieux, mais ancien dans la Syrie. Ce mot *bit* signifie maison et famille, double acception que le mot *maison* avoit dans le latin (2), et qu'il a de même dans notre langue et les autres de l'Europe. On disoit la maison de France au temps de ses rois, de la même manière que chez les Juifs on disoit la maison de David. Et cette idée du mot *maison* partoit du moment où l'homme se marioit et étoit en ménage avec sa femme. Il n'étoit point encore père de famille, mais il avoit l'espoir de l'être.

C'est à ce moment où l'homme entre en ménage avec sa femme, que le nom de cette lettre se rap-

---

(1) Planch. II. Caractères samaritains et chaldaïques des lettres.

(2) *Concidit auguris*
Argivi DOMUS, *ob lucrum*
Demersa excidio. Hor. od.

porte. Car puisque sa valeur numérique est deux, ce nombre indique que la maison n'a encore que l'homme et sa femme, c'est-à-dire qu'ils n'ont point encore d'enfans.

Le nom *sunim* du nombre deux, peint la même idée, puisque ce mot qui est plurier, vient du verbe *suné* qui signifie changer, être différent de ce qu'on étoit, avoir un second, et dormir dans le sens même de l'homme avec sa femme.

L'idée exprimée par cette lettre est donc que l'homme se marie. Il a dans sa femme un second semblable à lui-même. On ne doutera pas de ce sens, si à lettre suivante on voit des enfans de ce mariage. On en verra; et le chapitre XII, sur le signe des gemeaux dira aussi qu'en effet c'est l'homme et la femme à cette lettre B, en sorte que la preuve de ce sens est parfaite.

Il falloit que la figure de cette lettre fût celle de la coupe d'une maison quelconque, la plus simple pour la facilité de l'écriture. Dans le caractère samaritain elle a à peu près la forme d'une tente. Le chaldaïque plus simple n'offre que la coupe d'une boîte ouverte à l'une de ses faces.

Dans l'alphabet grec la valeur numérique de cette lettre est aussi deux. Le nom de la lettre y est prononcé *béta*, ce qui porteroit à croire que les Phéniciens au lieu de dire *bit*, disoient *bét*, et même *béta*, à l'époque d'environ quinze siècles avant l'ère chré-

tienne. Car en des dialectes chaldéens, au lieu de *bit* et *bêt*, on disoit *bité* et *bita*, *bété* et *bêta*, quoiqu'on n'écrivît que *bit*. Mais les Grecs aussi purent varier leur prononciation avant qu'ils l'eussent fixée par l'écriture. Et leurs dialectes différens prouvent qu'ils l'ont fait. Peut-être aussi ceux des Jésuites qui faisoient prononcer *bita* dans le nom grec de cette lettre, étoient-ils fondés. Ils ne devinrent ridicules que quand ils voulurent qu'on prononçât *vita*.

G. 3e. en ordre.
3 en valeur numérique.

La valeur numétique de cette lettre G, est trois dans l'alphabet chaldéen et dans le grec.

Son nom chaldéen est pris dans le mot plurier *guim*, dont le singulier est *gu* qui signifie le milieu du corps, dans le sens même de la génération. Ce mot *gu* est la racine du verbe *gué*, qui signifie ce qui sort, dans le sens même de l'enfant sorti du sein de sa mère.

Au lieu de dire *guim*, on dit *guin* en des dialectes, où la terminaison du plurier, au lieu d'être en *im* est en *in*. Et ces mots *guim* et *guin* signifient les gens, les générations, les nations, les hommes. De là le latin *gens*, *genus*, le grec *genos* qui signifie race et famille, le grec *guné* qui signifie une femme mariée, et le chinois *guin* qui signifie l'homme en général.

Ce mot *gu* singulier du plurier *guim* et *guin*, et

le verbe *gué* qui en vient, se retrouvent aussi, et dans le chinois *gué* ou *goé*, qui signifie une personne, et dans le verbe grec *gao*, puisqu'il est pris dans le sens de la génération, et dans le mot grec *guion* qui exprime l'idée du corps et de ses membres, et dans le latin *inguen* qui exprime l'idée du milieu du corps; et le mot grec *gamos* qui signifie mariage, se rapporte aussi au plurier *guim* de ce mot *gu*.

Les grammaires hébraïques donnent à cette lettre le nom *guimel*, en le rapportant au verbe chaldéen *guimul*, qu'elles font prononcer vicieusement *guimel*. Ce verbe *guimul* (1) signifie allaiter, nourrir et élever un enfant. Ce ne seroit encore que la même idée d'un enfant né du mariage exprimé à la lettre précédente. Mais le nom grec *gamma* de cette lettre, vient du nom *guim* prononcé *guima* en des dialectes, et non pas du verbe *guimul*. Ce verbe est composé du mot *guim* dont j'ai expliqué le sens, et du mot *ul* qui dans la langue chinoise signifie un enfant, et qui est écrit *oul* en chaldéen dans le même sens. On doit donc conclure que si l'on disoit *guimul* pour nom de cette lettre, ce n'étoit que pour exprimer la même idée exprimée par le mot *guim* qui est son vrai nom, et qui signifie que l'homme marié à la lettre précédente, est père de famille à celle-ci.

Cette idée est exprimée aussi par le nombre trois

(1) Il est écrit par abréviation *gml* et *gmul*.

dont cette lettre a la valeur. Car puisqu'elle l'a, elle dit par cela même que l'homme et la femme, qui n'étoient que deux à la lettre précédente, sont trois à celle-ci, et que par conséquent ils ont un enfant.

Le nom *silis* du nombre trois le dit aussi puisqu'il se rapporte au verbe *silié* qui exprime l'idée de l'enfant sorti du sein de sa mère. Le mot *silé* exprime l'idée de ce qui est émis et envoyé. Il signifie aussi un enfant né, parce que pour naître il est émis. Tous ces mots viennent du verbe *silè* qui signifie émettre, étendre et envoyer.

Pour que la figure de cette lettre peignît l'idée qu'elle exprime, il falloit qu'au-dessous de deux traits liés l'un à l'autre, on vît ce qui en sort, comme dans les tableaux généalogiques. On en voit l'exécution dans le caractère chaldaïque, où un petit trait descend en ligne verticale au-dessous du second trait horizontal. Ce trait vertical descendant est beaucoup plus prolongé dans le caractère samaritain, où le père et la mère sont figurés par deux courbes distinctes, liées l'une à l'autre à droite et à gauche.

D. 4°. en ordre. 4 en valeur numérique.

C'est le *delta* des grecs, nom fixé chez eux par d'anciens livres, ce qui porte à croire que ce nom de la lettre étoit prononcé de même par les Phéniciens.

Sa valeur numérique est quatre dans l'alphabet chaldéen, et dans le grec.

Au lieu de ce nom, les grammaires hébraïques font prononcer vicieusement *dalet*, en prenant ce nom dans le mot chaldéen écrit par abréviation *dlt* qui signifie une porte d'entrée d'une maison, ou d'une ville. Or, ce mot doit être prononcé *dèlta* comme venant du verbe *dèlé* (1) qui signifie élever, exalter, parce que le sommet d'une porte est au-dessus de la tête, et du mot *ta* qui signifie signe et désignation, en sorte que ce seroit toujours le nom *delta* de cette lettre, nom qui seulement seroit mieux prononcé *dèltu*, ou *dèltau* en chaldéen.

Mais ce verbe *dèlé* qui signifie élever, exalter, et qui, dans le sens figuré signifieroit élever en gloire et en honneur, a pour racine le verbe chaldéen *dèl* qui signifie être terrible, et imprimer la crainte et le respect. Or, le nom *delta* de la lettre est composé du mot *dèl* qui exprime l'idée de la terreur et du respect, et du mot *ta* qui signifie signe et désignation. Ce nom annonce donc un objet qui imprime la crainte et le respect. La porte d'entrée d'une maison imprime bien ces sentimens. Mais elle ne les fait naître que relativement aux habitans de la maison fermée par cette porte.

C'est donc au père de famille désigné par les deux

(1) Il est écrit par abréviation *dlé*.

lettres précédentes, que se rapporte l'idée de la crainte et du respect. Il n'étoit pas si grand lorsqu'il n'étoit que seul avec sa femme. Mais il a des enfans, et par eux il est roi dans sa maison.

Le nom *rèbo* du nombre quatre, valeur de cette lettre, exprime cette même idée de la crainte et du respect. Le verbe *rèbé* signifie être grand et puissant, et le mot *rèbu* signifie magnificence et amplitude. Le mot *rèb* encore plus simple, et qui est la racine des autres, signifie un chef de troupes, un ministre, ou un autre grand fonctionnaire à la cour des rois. Le nom chinois *su* du nombre quatre exprime aussi la même idée dans cette langue, où ce mot *su* signifie un lettré et un homme respectable chargé de grandes fonctions, parce que les lettrés ont le premier rang à la Chine. Et cette idée attachée au nombre quatre, figuré dans l'hiéroglyphe chinois par un carré, est chez nous-mêmes, puisqu'on y dit d'un pédant, affectant l'homme de conséquence, qu'il se carre.

La pensée exprimée par le nom de cette lettre est donc que le père de famille est roi dans sa maison. il y règne par ses enfans. Et cette pensée est si connue chez tous les peuples, qu'elle n'a besoin d'aucune explication.

Au caractère samaritain la figure de cette lettre est la même que celle de la maison figurée à la lettre B, avec cette différence seulement qu'une arme défen-

sive est mise au haut de cette maison comme signe de terreur et de respect. Elle est au côté droit parce que c'est de la droite à la gauche qu'on lit dans cette langue. Et puisque c'est la maison même qu'on a vue à la lettre B, où l'homme et la femme entrèrent en ménage, la figure de la lettre D confirme parfaitement tout ce que j'ai dit du sens du nom de cette lettre.

É. 5e. en ordre.
5 en valeur numérique.

Les grammaires hébraïques ne donnent pour nom à cette lettre que son simple son É, que seulement elles font aspirer en prononcant *hé*, ce qui est un vice de prononciation.

Sa valeur numérique est cinq dans l'alphabet chaldéen & dans le grec.

Son nom chez les Grecs est *éi* comme on le sait par Athénée (1); elle est appelée *épsilon*, c'est-à-dire É bref, dans leur alphabet, pour le distinguer de la voyelle È qu'ils appellent *èta*, dont il s'agira dans son lieu.

C'est effectivement *éi*, qui est le nom chaldéen de cette lettre, comme venant du pronom féminin *éia*. Apparemment Saint-Jérôme l'avoit su, puisqu'il dit (2) que le nom chaldéen de cette lettre É, répond au pronom féminin *ista* des Latins. C'est que

(1) Casaubon sur Athénée, liv. X, pag. 481.
(2) Ép. 155. *Ad Paulam urbicam.*

ce nom *éi* de la letrre est pris dans le verbe chaldéen *éié* qui signifie être, exister, et qui a fait le grec *éiô*, *éi*, *éimi*, qui a cette même signification. Or, Moyse a dit (1) qu'Adam donna à sa femme le nom *Èué*, parce qu'elle seroit la mère des vivans, le verbe vivre étant écrit *èié* dans cette langue, pour le distinguer du verbe être, écrit *éié*. C'est donc en effet la femme qui est désignée par le nom *éi* de cette lettre, puisque ce nom est pris dans le verbe être. Car puisque Moyse a dit que c'est dans ce verbe être, ou ce qui est la même chose, dans le verbe vivre, qu'a été pris le nom de la mère des humains, et qu'on s'entend d'ailleurs par toute la terre, quand on dit que la femme est la source de la vie, on ne peut pas douter que le nom *éi* de la lettre É ne désigne la femme, lorsqu'on voit que ce nom signifie être et vivre.

Le nom chaldéen *èmus* du nombre cinq, exprime aussi l'idée de la femme. Car le mot *èmut* signifie la bru, appelée chez nous autrement la belle-fille. Et ce mot, ainsi que le nom *èmus* du nombre cinq, ont pour racine le mot *èm*, qui signifie chaleur et lumière, et qui a de nombreux composés. C'est de lui que viennent entr'autres le mot *èmé*, qui signifie soleil sous le rapport (2) de la chaleur et de la lu-

(1) Genèse, chp. III, v. 20.

(2) Le grec *èmera* qui signifie le jour, part de la

mière, et le mot *èmud* qui signifie desir, cupidité et beauté; et le mot *èmus*, nom du nombre cinq en vient si bien, que ce même mot *èmus* signifie les reins dans le sens de la génération.

On doit aussi considérer que, puisque la lettre précédente a peint le père de famille régnant dans sa maison, l'ordre exigeoit que l'autorité de la mère fût aussi définie.

C'est ici cette mère; et les lettres suivantes peindront son autorité.

Pour que le caractère samaritain de la lettre peignît l'idée qu'elle exprime, il falloit qu'il eût d'abord la même figure qu'a la lettre G, puisque celle-ci exprime l'idée des enfans nés du mariage; et on y voit cette même figure. Ensuite, comme ce n'est pas du père, mais de la mère qu'il s'agit, et qu'elle est à gauche dans cette écriture où on lit de la droite à la gauche, il falloit qu'à ce côté où est la mère, on vît des traits significatifs de son action. Or, on en voit deux horizontaux. On peut donc conjecturer,

---

même racine. Le nom taïtien *èrima* du nombre cinq, exprime aussi la même idée de la chaleur et de la lumière, puisqu'il vient du verbe chaldéen *èré*, qui signifie enflammer, et a fait le nom chaldéen *èrèx* du soleil. Je sais bien que pour que cette éthymologie du nom taïtien *èrima* soit recevable, il faut qu'on sache d'abord que la langue de l'île Taïti se rapporte à la phénicienne. Mais c'est un fait dont je donnerai la preuve.

en attendant un plus grand jour, que c'est là le sens de ce caractère.

U. 6e. en ordre.
6 en valeur numérique.

Cette lettre U n'a pour nom que son simple son dans l'alphabet chaldéen, où sa valeur numérique est six. Les Grecs l'appellent *upsilon*, c'est-à-dire U bref, pour la distinguer de la diphtongue *ou*, en sorte que cette lettre U n'a aussi pour nom que son simple son chez les Grecs. La diphtongue *ou* n'a point un caractère propre dans la langue chaldéenne. Elle y est écrite comme dans la nôtre, c'est-à-dire par un *o* et un *u*, ce qui prouve assez que c'est un vice de prononciation dans les grammaires hébraïques, où cette voyelle U est prononcée par *ou*, et appelée très-vicieusement *ouaou*.

On ne sait à quelle époque les Grecs descendirent cette voyelle U au-dessous de la letrre T. Mais on sait parfaitement qu'elle étoit la sixième des lettres, comme elle l'est dans le chaldéen, puisqu'ils ont mis à sa place une note numérale qui a la valeur du nombre six, au moyen de quoi les lettres suivantes ont gardé leur valeur.

Cette lettre U a formé un mot dans la langue chaldéenne où il a son plurier *uim*. Ce mot *u* signifie un croc, un crochet, et il exprime aussi l'idée de la conjonction et d'un anneau, idée sous laquelle il signifie aussi la fontaine d'un pivot, parce que

le pivot y tourne annulairement. Or, on croche les objets qu'on veut peser, le nœud qui les lie est annulaire; et chez nous dans les marchés, la balance portative est appelée crochet. La main aussi est dans ce sens une naturelle balance, quand, pour estimer le poids des objets que l'homme veut soulever, il les croche. Ce nom *u* de la lettre fait donc naître l'idée de la balance. Mais comme il ne se trouve pas employé littéralement dans ce sens précis, en ce qui nous reste de livres chaldéens, c'est une raison pour douter, et il faut des raisons contre ce doute.

On en a, 1°. par le nom *sus* du nombre six dont cette lettre a la valeur. Car ce nom *sus* exprime l'idée de l'égalité. Il est pris dans le verbe *sus* qui signifie être dans la joie, avoir l'ame contente sans que rien en trouble l'égalité. Et ce verbe *sus* a pour racine le verbe *sué*, qui signifie être égal par comparaison d'une chose à une autre, faire cette comparaison, rendre égal, applanir, pacifier. C'en est déjà assez pour conclure que le nom *sus* du nombre six se rapporte à ce verbe *sué*, et on en a de plus la preuve littérale. Car par exemple, le mot *susun*, qui signifie les lis, et qui a fait le nom grec *souson* de cette fleur, est pris dans le nom *sus* du nombre six, puisque la cause en est dans la nature même de cette fleur qui a six feuilles ou pétales. On ne doute pas de cette cause, dont les dictionnaires ont fait la remarque. Or, ce même mot chal-

déen *susun* signifie la joie, le contentement de l'ame dont rien ne trouble l'égalité. On ne peut donc pas douter que le nom *sus* du nombre six ne se rapporte au verbe *sué*, et que par conséquent il n'exprime l'idée de l'égalité.

2°. L'hiéroglyphe chinois (1) de ce nombre six est une balance figurée par un fléau horizontal, de la même manière qu'elle l'est dans le caractère astronomique de la balance zodiacale, et dans le zodiaque persien de l'astronomie ancienne de Bailly, comme je l'ai dit au chapitre II.

3°. Le nom chinois *lo* ou *lu* de ce nombre six est pris dans le verbe chinois *lo* ou *lu* qui signifie se réjouir, avoir l'ame contente sans que rien en trouble l'égalité. Il est dans la langue chinoise ce qu'est le verbe *sus* dans la chaldéenne. Or, celui-ci est le nom du nombre six. Ce nom exprime donc l'idée de l'égalité, puisque le nom *lo* chinois de ce même nombre l'exprime par la figure d'une balance.

On ne peut donc pas douter que la balance dans le sens de l'égalité ne soit le symbole du nombre six. On sait même par la langue algonquine que la cause de ce symbole part de la manière naturelle de compter par les doigts de la main, comme je l'ai dit au chapitre II. A la seconde main on disoit en comptant par les doigts, également un, égale-

(1) Planch. I.

ment deux, etc.; en sorte que le mot égalité commençoit au sixième nombre. Ce n'étoient pas les lettrés qui comptoient ainsi, puisque le nombre six et les suivans ont leurs noms propres dans la langue chaldéenne. Mais c'étoit l'usage du simple peuple qui fait toujours la multitude, et le nom du nombre six devoit être conforme à cet usage qui surchargeoit moins la mémoire. Or, c'est ce que fait le nom *sus* du nombre six. La langue algonquine ajoute le mot *assou*, c'est-à-dire le mot *également*, à tous les nombres, à la seconde main. Le nom du nombre six est *ningou-tou-assou*. Celui du nombre sept est *ninch-assou*, parce que le nom du nombre deux est *ninch*. Celui du nombre huit est *nissou-assou*, parce que le nom du nombre trois est *nissou*. On disoit donc également un, également deux, également trois, etc., à la seconde main.

La preuve est donc parfaite. Il n'est pas seulement prouvé que la balance est le symbole du nombre six, on connoît même la cause de ce symbole. Et par conséquent on ne peut pas douter que le nom de la lettre n'exprime l'idée de l'égalité, puisque cette lettre numérale a pour valeur le nombre six. Or, on a vu qu'en effet il en est l'expression par lui-même. Il ne peut donc rester aucun doute.

Le caractère chaldaïque de cette lettre a la forme d'un crochet, et ce signe est expressif, puisqu'on croche l'objet qu'on veut peser. Et le Samaritain

peint une balance portative, si l'on conçoit que les deux leviers qu'on y voit, se plioient l'un sous l'autre par le moyen d'un anneau adapté à la verge qui les lie, et qui s'élevoit perpendiculairement au-dessus d'eux quand on pesoit.

Ainsi puisque cette lettre exprime l'idée de l'égalité, on sent déjà que la suivante exprimera l'idée de l'autorité. Car puisque celle du père étoit peinte, et qu'on voit que la mère, qui vient ensuite, a également une chose, on devine assez ce qu'est cette chose.

Z. 7e. en ordre.
7. en valeur numérique.

La lettre Z est la septième, et elle a la valeur du nombre sept dans l'alphabet grec, comme dans le chaldéen.

Son nom est *zêta* chez les Grecs, et *zin* dans la langue chaldéenne, où ce nom est pris dans le mot *zin* qui signifie les armes, et qui est la racine du verbe *ziné* qui signifie repousser, renverser et détruire. Les grammaires hébraïques font prononcer vicieusement *zain*. Ce mot n'est point chaldéen, et c'est d'ailleurs au mot *zin* qu'elles rapportent le nom de cette lettre, en sorte que ce n'est qu'un vice de prononciation.

Le nom *zêta* de cette lettre chez le Grecs exprime en chaldéen la même idée que le mot *zin*. Car ce nom grec *zêta* ne peut absolument être rapporté

qu'au mot chaldéen *ʒuit*, prononcé *ʒuita* en des dialectes, qui signifie les angles, les cornes, les pointes, et par conséquent les armes, en sorte qu'il étoit égal de donner à cette lettre le nom *ʒin*, ou le nom *ʒuit* où *ʒuita*.

Or, les armes sont le signe de l'autorité. C'est donc de l'autorité que cette lettre exprime l'idée.

Le nom du nombre sept dont cette lettre a la valeur, va exprimer la même idée. Son nom chaldéen est *subo*, et ce nom *subo* du nombre sept est pris dans le mot *sub*, qui signifie un vieillard, un sénateur, un prince. Ce mot *sub* est aussi la racine et du verbe *subé* qui signifie appaiser et reprimer, et du mot *subét* qui signifie un sceptre, un bâton, un fouet et les armes en général dont l'autorité se sert pour la répression des délits et des crimes, et du verbe *sub* qui signifie se reposer, se trouver en repos, parce qu'on ne le seroit jamais si l'autorité n'y présidoit pas. De là aussi le verbe *subét* qui signifie être en repos, cesser le travail, verbe qui, prononcé vicieusement *sabat*, a mis le mot *sabbat* dans notre langue, où nous disons que le sabbat est le jour du repos chez les Juifs, et le septième jour de la semaine, parce qu'en effet ce verbe *subét* est pris dans le mot *sub* qui a fait le nom *subo* du nombre sept.

C'est donc en effet l'idée de l'autorité qui est exprimée par le nom du nombre sept. Et puisqu'elle

l'est de même par le nom de la lettre, il ne reste rien à desirer.

La même idée est peinte dans le caractère chaldaïque de la lettre par une espèce de poinçon, dont la tête seroit le manche. Dans le samaritain c'est la figure, ou du scorpion, ou du terrible fouet qui portoit le nom de cet insecte, parce que cette espèce de fouet étoit armé de pointes dont la piquure étoit douloureuse comme celle du scorpion. Cette arme étoit (1) en usage dans l'ancien temps pour la répression des grands délits. Et c'est une arme aussi dans l'hiéroglyphe chinois du nombre sept, d'où l'on doit conclure que les incertitudes que j'ai laissées sur quelques caractères, ne sont pas telles qu'elles ne puissent pas s'éclaircir à l'aide de quelques anciens monumens.

C'étoit la mère de famille à la lettre É. Il est dit à la suivante que cette mère a également. On

(1) C'est de ce fouet que le fils de Salomon menaça les Juifs après la mort de son père, quand il leur dit que si son père les avoit frappés avec des verges, il les frapperoit avec des scorpions, menace qui souleva ce peuple, et lui fit perdre la plus grande partie de ses sujets. Voyez les dictionnaires au mot *ochrb*, c'est-à-dire *ochurb*, nom de cet insecte. De ce nom qui est *ochurbim* ou *ochurbi* au plurier, la prononciation a fait *ochorbi*, *oxorbi*, *oscorbi*, *oscorpi*, où l'on reconnoît assez le grec *scorpios* qui, avec l'article, est *oscorpios*.

ne savoit pas encore, mais on le sentoit, que le mot autorité alloit suivre, et on voit ici que c'est en effet ce mot. Ces trois lettres signifient donc que la mère de famille a également l'autorité ; et que si le père est roi dans sa famille, la mère aussi en est la reine.

Mais le sens est achevé, et l'on ne devineroit pas ce qui va suivre.

È. 8e. en ordre.
8 en valeur numérique.

C'est la lettre *èta* de l'alphabet des Grecs, où sa valeur est huit, comme dans le chaldéen. Le nom est *èté* dans celui-ci, et il est pris dans le verbe *èté* qui signifie prendre, et repandre la crainte et l'épouvante, mais moins dans l'idée de la guerre et du brigandage, que dans celle de la chasse des animaux, parce qu'au premier cas, c'est le verbe *èp*, c'est-à-dire *èpup* qui signifie prendre et ravir, et que ce seroit le verbe *èpté*, au lieu de *èté*, dans le sens de la terreur et de la consternation.

Les grammaires hébraïques donnent à cette lettre le nom *èt*, du mot *èt* qui signifie crainte et terreur, et qui est la racine du verbe *èté*. C'est toujours bien le fond de la même idée, mais c'est dans le verbe *èté*, et non pas simplement dans sa racine *èt*, qu'a été pris le nom de cette lettre. Son nom grec *èta* l'indique, puisque le verbe *èté* étoit prononcé *èta* en des dialectes ; et le nom chinois *pa* du nombre huit le confirme, parce que ce mot *pa* dans la lan-

gue chinoise signifie prendre, ce qui est signifié de même par le verbe *èté*, et non pas par le mot *è* racine de ce verbe.

On doit déjà sentir qu'il s'agit de la chasse et de la pêche dans le sens de cette lettre, puisque ce n'est pas sur les hommes, mais sur les animaux qu'elle jette la crainte et l'épouvante. Ce n'est qu'une expédition joyeuse; et quand on sera à la lettre dix-huitième, qui renvoie le lecteur à celle-ci, on verra encore qu'en effet c'est de la chasse et de la pêche qu'il s'agit, parce qu'elles y sont littéralement exprimées.

Le nom *simuné* du nombre huit, dont cette lettre a la valeur, ne laisse aussi l'idée de l'épouvante que sur les animaux. Car il est pris dans le mot *simuné* qui signifie gras et engraissé. Le mot *simun* signifie de la graisse; et ces mots se prenant aussi dans le sens des richesses et de la puissance qui en est l'effet, le mot *simun* signifie aussi un homme riche et puissant, un homme robuste, et même un guerrier et chasseur.

Ce n'est donc en effet que de la chasse et de la pêche qu'il s'agit, et par conséquent d'une expédition joyeuse dans le sens de cette lettre. On le sait même précisément par le verbe *simé* qui est la racine de tous ces mots, parce que ce verbe *simé* signifie se réjouir et être dans la joie, ce qui arrive quand on a fait une bonne chasse.

Il falloit au caractère de cette lettre l'arc et la

flèche, et l'on voit l'un et l'autre au caractère samaritain, si l'on conçoit que la flèche soit la verge qui traverse les deux branches arquées dont celle du côté gauche où est la pointe de la flèche, seroit élastique et en avant, puisqu'on lit de la droite à la gauche. L'hiéroglyphe chinois de ce nombre huit peint (1) aussi l'arc et la flèche. On ne sauroit pas à la vue seule de cette arme, si elle ne seroit pas le signe de la guerre. Mais les noms de la lettre et de son nombre désignent la chasse.

TH. 9e. en ordre.
9 en valeur numérique.

Le nom de cette lettre TH est *thèta* dans l'alphabet grec, et c'est *thèut* dans le chaldéen, et non pas *thèt* comme les grammaires hébraïques le font prononcer, quoique ce mot *thèt* ne soit pas dans la langue chaldéenne.

Sa valeur est neuf dans l'un et l'autre de ces deux alphabets.

Le nom *thèut* est pris dans le mot *thèut* qui signifie ce qui est caché dans l'intérieur du corps, soit de l'homme, soit des animaux, idée sous laquelle il signifie aussi les entrailles et les intestins du corps. Il vient du verbe *thuè* qui signifie obscurcir, cacher à la vue une chose, comme on cache par un enduit les pierres d'une muraille. Or, dans l'ancien

(1) Planch. I.

temps l'usage étoit d'offrir à Dieu en sacrifice (1) une partie du butin rapporté, soit de la chasse, soit de la guerre. Et c'étoit ce qu'il y avoit de meilleur dans l'intérieur du corps de l'animal, qu'on offroit en sacrifice. On mangeoit le reste dans un repas à la suite de cet acte religieux. Le verbe grec *thuo* (2) le dit, puisqu'il signifie à la fois sacrifier et être d'un repas. C'est donc dans ce sens que doit être pris le nom *thèut* de la lettre. Il falloit au retour de l'expédition faite à la lettre précédente, et cet acte religieux, et le repas. Or, c'étoit le chevreau qui le plus souvent étoit offert en sacrifice, et l'on a vu (3) que le chevreau sauvage étoit l'un des gibiers les plus estimés dans l'ancien temps. On doit donc s'attendre à voir paroître cet animal.

Il paroît en effet dans le nom *tiso* du nombre neuf, dont cette lettre a la valeur, puisque le mot *tis* signifie un chevreau. Seulement on pourroit douter que le nom *tiso* du nombre neuf, ait été pris dans le nom *tis* du chevreau, parce qu'il pourroit très-bien être rapporté au verbe *iso* qui signifie sauver, préserver,

---

(1) « Abraham revenant d'une expédition de guerre » définitive où il fut vainqueur, offrit à Dieu la dixième » partie du butin ». *Genèse, chapitre XIV.*

(2) On voit assez que ce verbe grec se rapporte au chaldéen *thuè*, racine du nom *thèut* de la lettre.

(3) Chapitre II.

user d'indulgence et de miséricorde. On le pourroit d'autant plus que le mot *tuso*, qui seroit mieux écrit *tiso*, signifie salut et miséricorde. Mais dans ce cas ce seroit le nom *tis* du chevreau qui auroit été pris dans ce mot *tiso*, parce que c'étoit cet animal qu'on offroit principalement à Dieu dans les sacrifices expiatoires pour obtenir le salut et la miséricorde. Il étoit blanc si le sacrifice n'étoit qu'en action de graces d'un événement heureux. On ne connoîtroit pas l'ancien temps si l'on ne savoit pas que la distinction des animaux purs et impurs dans les sacrifices, étoit ordonnée avant le déluge, comme après. On en a la preuve dans la Genèse par l'ordre donné à Noé conformément à cette distinction. Et l'on doit sentir qu'il falloit ces signes sensibles à l'homme dans les sacrifices. Le bouc est le plus lascif des animaux. C'étoit donc lui qui devoit être immolé pour rappeler l'homme à la pureté.

On le savoit encore dans Rome païenne. C'est un chevreau qu'Horace offre en sacrifice à l'eau de sa fontaine de Blandusie, claire comme le crystal, et symbole de la pureté. Il y peint (1) et cette eau

---

(1) *O fons Blandusiæ, splendidior vitro,*
Dulci digne mero non sine floribus,
Cras donaberis hædo,
Cui frons turgida cornibus.
Primis, et venerem et prœlia destinat:

claire, et le caractère lascif de l'animal. C'est bien encore un chevreau qu'il offre au Dieu du vin en action de graces d'un bienfait qui l'avoit préservé d'un coup mortel. Mais c'est un chevreau blanc (1) par la raison que j'en ai dite. Or, le nom *thèut* de la lettre fait naître par lui-même l'idée de cet animal lascif, comme exprimant l'idée de ce qu'il y a de plus caché dans l'intérieur de l'homme, où rien ne l'est autant que ses desirs. Car le mot *taut* qui signifie desir et concupiscence, et qui ressemble si bien au mot *thèut*, est dans le même sens; et ce mot *taut* se rapporte au nom *tau* de la chèvre sauvage. On a donc en effet l'idée de cet animal lascif par le nom *thèut* de la lettre. On le voit ensuite dans le nom *tsso* du nombre neuf, et l'on sait de plus par l'usage de l'ancien temps, qu'il falloit en effet que cet animal fût offert en sacrifice au retour de l'expédition peinte à la lettre précédente.

Le caractère de la lettre devoit être tel qu'il peignît l'idée de ce qui est caché dans l'intérieur du

---

Frustrà; nam gelidos inficiet tibi
Rubro sanguine rivos
Lascivi soboles gregis.

(1) *Voveram* DULCES EPULAS, *et* ALBUM
Libero CAPRUM, *prope funeratus*
Arboris ictu.

Le repas vient dans l'un et l'autre de ces deux exemples, à la suite du sacrifice.

corps. Le samaritain peint parfaitement cette idée par un triangle qui, à l'un de ses angles, a une entrée par laquelle on tourne autour des deux côtés d'un petit triangle impénétrable qu'il renferme. Le caractère chaldaïque n'est pas si significatif. C'est bien la coupe d'un vase dont l'intérieur n'est ouvert que par une très-petite entrée. Mais l'objet impénétrable manque dans ce vide.

L'idée n'eût été que simple si elle eût été bornée par le produit de la chasse et de la pêche. Mais ce produit étoit assez connu par la lettre précédente, puisqu'il n'est que l'effet de l'expédition qu'elle a peinte. Il ne restoit à peindre que l'usage et l'effet de ce produit. Il falloit donc le montrer comme caché à la vue, puisque l'homme cache ce qu'il rapporte de précieux dans ses expéditions. Et il falloit sur-tout que l'acte religieux y fût peint. Or, c'est ce que font les noms *thèut* et *tiso* de la lettre et de son nombre.

I. 10e. en ordre.
10 en valeur numérique.

A l'alphabet grec, le nom de cette lettre, qui y a dix pour valeur, comme dans le chaldéen, est *iota*; et c'est *iodé* dans le chaldéen, où cependant on a pu dire aussi *iothé*, prononcé *iotha* en des dialectes.

C'est que le verbe *odé* signifie être paré et revêtu de beaux habits. Le verbe *othé* n'exprime pas l'idée

de cette pompe, mais il signifie que l'homme se revêt de ses habits. Et comme ces verbes sont écrits aussi *iodé* et *iothé*, il est possible que les Phéniciens aient donné à cette lettre le nom *iothé*, en le prononçant *iotha* ou *iota*. Mais c'est *iodé* qu'il faut dire, parce que ce verbe a pour racine le mot *od* qui signifie butin et dépouilles, ce qui est l'effet des deux lettres précédentes.

Au lieu de ce nom *iodé* de la lettre, les grammaires hébraïques ne font prononcer que *iod*, en prenant ce mot dans le verbe *iod* qui signifie être assemblé à un jour termé. Et comme dans ces grandes assemblées on traitoit d'affaires de mariage, le verbe *iod* signifie aussi promettre de donner en mariage et de s'épouser. Or, c'est le cas où l'homme se revêt de ses plus beaux habits, et où la femme se pare. On auroit donc pu aussi donner le nom *iod* à cette lettre ; mais la prononciation est si viciée dans les grammaires hébraïques, qu'on ne peut s'y fier, et l'on voit clairement que c'est *iodé* qu'il faut dire.

Mais n'est-ce que cette idée de la pompe que le nom *iodé* de la lettre amène, ou n'est-ce point celle des richesses en général, dont la chasse et la pêche peintes à la lettre huit, seroient la cause ? Car, comme je l'ai prouvé au chapitre II, ce furent la chasse et la pêche qui furent la première cause des richesses dans l'ancien temps, où à l'exception des petites parties cultivées que l'homme occupoit sur la

terre, le reste n'étoit que le domaine des animaux sauvages. On voit bien par le mot *od*, racine du nom *iodé* de la lettre, que la pompe exprimée par ce nom n'est que l'effet du produit de la chasse qui est par conséquent une cause des richesses. Mais on ne voit pas encore assez que ce sont elles exclusivement qui sont l'objet signifié.

Le nom *osiri* du nombre dix, valeur de la lettre, lève ce reste d'incertitude, puisque ce nom est pris dans le mot *osiri* qui signifie les richesses, comme on l'a vu au chapitre II, avec d'autres exemples de cette signification du nom de ce nombre dix. La preuve est donc hors de doute, et ce que je pourrois dire de plus pour y répandre un plus grand jour, ne seroit qu'inutile, parce que les suivantes ne permettront pas de supposer une autre idée.

Le caractère samaritain de cette lettre est curieux. Il représente trois petites boules, ou peut-être trois pommes, qui auroient peut-être donné l'idée des pommes d'or du jardin des Hespérides. C'est que dans l'ancien temps on vendoit l'or au poids, et apparemment on ne le fondoit pas toujours en lingots; on en faisoit aussi des boules. Si l'on n'étoit pas prévenu du sens de ce caractère, on préféreroit peut-être d'y voir trois goutes d'eau. Mais on verra d'autres lettres qui en empêcheroient, parce qu'elles représentent ces mêmes boules, non en bas où seroit l'eau, mais en haut. Et quand ce seroient trois gouttes

d'eau, ce ne seroit encore que la pluie d'or tombante sur la tour de Danaé, comme je l'ai dit au chapitre II, puisque, quelle que soit la matière de ces boules, elles sont toujours l'hiéroglyphe des richesses.

Ainsi, à la lettre E, on va joyeusement à la chasse et à la pêche; à la lettre TH, on offre le sacrifice à Dieu, et à la lettre I, on est dans l'abondance et les richesses.

On a eu jusqu'à présent pour flambeau le nom du nombre sur les doutes de l'idée exprimée par le nom de la lettre. On ne l'aura plus sur les suivantes, mais elles n'en auront pas besoin. Leur valeur numérique n'y est plus dans la progression suivie jusqu'à présent, selon laquelle la lettre qui va suivre n'auroit pour valeur que le nombre onze. Elle a le nombre vingt pour valeur. Celle qui viendra après vaut trente, et ainsi de suite jusqu'à la vingtième lettre, comme dans l'alphabet grec.

K. 11e. en ordre.
20 en valeur numérique.

C'est le *Kappa* des Grecs, nom que des grammaires hébraïques font prononcer très-vicieusement *Chaph*. Son nom chaldéen est *kapp* qui signifie se courber pour prendre avec la main, comme font ceux qui amassent. Ce verbe *kapp* a pour racine le mot *kap* qui signifie la main (1), parce qu'elle se

(1) De là le latin *capere*.

plie en forme de courbe quand elle serre. Or, on multiplie ses biens quand on amasse, et le verbe *kapl* signifie doubler et multiplier. On doit donc sentir qu'il s'agit ici de la multiplication. Et en y réfléchissant on voit qu'en effet c'est d'elle qu'il s'agit.

Car dans l'alphabet chaldéen, comme dans le grec, la valeur de cette lettre est vingt, et ce nombre résulte de la multiplication du nombre dix, valeur de la lettre précédente, par le nombre deux. La progression dans la valeur des lettres, jusqu'à celle-ci, n'étoit que comme celle des nombres naturels un, deux, trois, quatre, etc.; et ici c'est une autre progression qui commence, dans l'ordre de la multiplication. Il falloit donc que l'idée de cet ordre fût exprimée par le nom de la lettre, et que par conséquent son nom fût pris dans un verbe qui signifiât multiplier. Or, le verbe *kapl* a cette signification d'autant plus précise que son sens est dans l'idée de la multiplication par le nombre deux, ce qui indique que la valeur de la lettre précédente est doublée. On a donc dû prendre le nom de cette lettre dans ce verbe *kapl*, ou, ce qui est la même chose, dans le verbe *kapp*, puisque l'idée du premier est assez sentie par celle du second.

Elle est aussi parfaitement exprimée par le caractère samaritain de cette lettre. Car les deux pommes qui s'élèvent sur la ligne supérieure de ce caractère, sont tournées vers celles de la lettre précédente pour indiquer qu'elles s'y rapportent, et qu'elles sont du même

même genre. Et elles ne sont qu'au nombre de deux, parce que ce n'est que par ce nombre que la valeur de la lettre précédente est multipliée.

Le caractère chaldaïque exprime bien comme l'autre l'idée du creux de la main qui amasse. C'est à peu près la figure renversée de notre lettre C, qui dans le latin étoit le *kappa* des Grecs. Mais ce n'est qu'une partie de l'idée exprimée par le verbe *kapl*, qui peut-être étoit le nom primitif de la lettre, quoiqu'on ait pu prendre aussi son nom dans le verbe *kapp*.

Il s'agissoit des richesses à la lettre précédente, et à celle-ci elles se multiplient. On ne peut pas douter que ce ne soient elles qui se multiplient, puisque le caractère samaritain les montre.

L. 12e. en ordre. 30 en valeur numérique.

Le nom de cette lettre est *lambda* dans l'alphabet grec où sa valeur est trente, comme dans le chaldéen. Dans celui-ci les grammaires hébraïques font prononcer *laméd*, en rapportant le nom de cette lettre au verbe chaldéen écrit par abréviation *lmd*, mal prononcé *laméd*, et qui signifie apprendre et s'instruire. Quant au nom grec *lambda*, on peut parfaitement conjecturer qu'il étoit écrit *lamda* chez les Grecs ; et la langue chaldéenne, en tous cas, prouve que s'ils ne l'avoient pas écrit ainsi, c'étoit leur faute.

Au lieu de dire *laméd* dans ce verbe chaldéen,

on diroit *lèm-do*, si l'on parloit comme dans l'ancien temps. Car on ne peut pas douter que l'idée de la science dans ce verbe, ne vienne ou du mot *do* qui signifie science, ou du verbe *ido* qui signifie connoître et savoir. On en a même la preuve, puisque le mot *lèmud*, qui signifie savant, est écrit *lèmad*, c'est-à-dire *lèm-ad*, et autrement *lèm-id*, par abréviation des mots *lèm-ido*.

Or, le mot *lèm* signifie la guerre (1); et il signifie aussi la nourriture en général et ce qu'on mange, idée qui fait naître celle de la guerre, parce qu'elle est ce que le peuple appelle une mangerie, soit à raison de l'impôt levé pour la guerre, soit parce que tout y est au pillage, et que les hommes s'y entre-tuent. Ce n'est toujours que par le besoin de vivre que l'homme s'instruit, et c'est par cette raison que le verbe *lèm-do* signifie apprendre et s'instruire. On diroit bien aussi *lèm-ido*, ou plus simplement *lèm-id*, parce que le verbe *ido* vient du mot *id* qui signifie la main. C'est que c'est par elle qu'on acquiert les connoissances dans les arts. Et c'est aussi de ce mot *id* que vient le verbe *idé* qui signifie lancer des pierres et des flèches.

Mais de quel genre de science l'idée est-elle expri-

(1) De là le nom grec *lamia* d'un gros poisson vorace, et d'un démon dévorant, dans la superstition des Grecs.

mée par le mot *lèm-do* de cette lettre ? Est-ce l'idée de la guerre, ou n'est-ce que celle de la nourriture ? Ce ne peut être celle-ci, puisqu'il s'en est assez agi aux lettres 8, 9 et 10, dont la dernière a peint les richesses qui élèvent l'homme au-dessus du besoin. Ce n'est donc que la guerre.

Ainsi c'est l'idée de la guerre qui est exprimée par le nom *lèm-do* ou *lèm-doé* de la lettre. On eût parfaitement dit *lèm-doé*, parce que le mot *doé* signifie science et art. Et comme dans le dialecte syrien on eût dit *lèm-doa*, ou simplement *lèm-da*, les Grecs ont prononcé *lam-da*.

Le caractère chaldaïque de cette lettre peint une arme en forme de faux dont le manche étoit peut-être attaché aux terribles chariots qui n'étoient pas en usage dans le temps de l'invention des noms des lettres. Le samaritain semble aussi une arme qui auroit été en usage à la guerre dans l'ancien temps.

M. 13e. en ordre.
40 en valeur numérique.

La valeur de cette lettre M est quarante dans l'alphabet grec, comme dans le chaldéen. Son nom dans celui-ci est *mém*, mot composé qui signifie de eux, ou de elles, en parlant des choses qu'on montre, ou dont il s'agit. Saint-Jérôme (1) et tous les

(1) Ep. 155. *Ad Paulam urbicam.*

interprètes s'accordent sur cette signification du nom *mém* de cette lettre ; et le nom *mu* qu'elle a dans l'alphabet grec exprime aussi la même idée, puisque ce mot *mu* dans la langue chaldéenne, signifie de cela ou de cette chose, en sorte que ce n'est que le singulier au lieu du plurier. Or, les choses dont on avoit parlé sont les richesses. Cette lettre signifie donc que la guerre peinte à la lettre précédente, vient des richesses.

Le caractère samaritain de cette lettre indique de même que les choses auxquelles elle se rapporte, sont les richesses. Car les trois boules qu'on y voit élevées sur la ligne supérieure de ce caractère, sont tournées vers les trois boules descendantes au caractère de la lettre I où sont les richesses. Et du reste le caractère de cette lettre M, est entièrement le même que celui de la lettre K où les richesses se multiplient, ce qui confirme encore que c'est à elles que la lettre M se rapporte.

On ne peut donc pas douter du sens de ces trois dernières lettres. A la première, K, les richesses se multiplient ; à la seconde, L, la guerre vient, on ignore seulement d'où elle procède ; et la lettre M dit que c'est des richesses que vient ce mal.

N 14°. en ordre.
N 50 en valeur numérique.

Cette lettre N, dont la valeur est cinquante dans

l'un et l'autre alphabet, est appelée *nun* dans les grammaires hébraïques qui le font prononcer *noun*, ce qui est un vice, puisque la diphtongue *ou* s'écrit dans la langue chaldéenne comme dans la nôtre, par un *o* et un *u*. Le nom *nun* de cette lettre est pris dans le mot *nun*, écrit aussi *nin*, qui signifie postérité et les descendans, relativement à leurs ancêtres. Et ce mot *nun* vient du verbe *nué* qui signifie habiter, être habitant d'un lieu, et qui a fait le verbe grec *naiô* dans le même sens.

Au lieu de ce nom *nun* de la lettre, c'est simplement *nu* dans les grammaires grecques. Mais comme ce nom *nu* est pris de même dans le verbe *nué*, racine du nom *nun*, ce n'est que le singulier au lieu du plurier, et c'est toujours la même idée de la postérité.

Le caractère samaritain exprime cette idée par un trait vertical sur la ligne supérieure de ce caractère, comme dans les lignes généalogiques. Le gros trait qui descend au-dessous de cette ligne, en se récourbant ensuite et se rabaissant, seroit peut-être l'expression du corps humain, qui en descendant comme s'il étoit accroché par les mains, auroit la moitié supérieure assez droite, les cuisses récourbées, et les jambes tombantes. Je ne risque cette conjecture que pour le cas où ce caractère se trouveroit mieux gravé sur quelque monument. Mais on n'en a pas besoin puisque le trait vertical ascendant est assez expressif par

lui seul, et que d'ailleurs l'idée de la postérité est parfaitement exprimée par le nom de la lettre. On verra de plus dans les lettres suivantes que c'est en effet de la postérité qu'il s'agit à celle-ci.

X. 15e. en ordre.
60 en valeur numérique.

Le nom *xumuk* de cette lettre, prononcé vicieusement *xamek* dans les grammaires hébraïques, est pris dans le verbe écrit par abréviation *xmk*, et qui sans abréviation est écrit *xumuk*. Il signifie s'appuyer, être soutenu par un appui. Le mot plurier *xumukim* signifie des appuis ou des soutiens.

Les Grecs disent simplement *xi* pour nom de cette lettre, ce qui exige une explication. C'est que le verbe *xumuk* est composé des mots *xu-muk*. Le premier *xu*, ou autrement *xi*, est pris dans le mot *xuo*, ou autrement *xio*, qui signifie camarade en société, mot à l'idée duquel l'abverbe grec *xun*, qui signifie avec, se rapporte. Et le second *muk* signifie être dans le besoin de l'assistance et du secours.

Ainsi, au lieu de dire *xi-muk* pour nom de cette lettre, les Grecs n'ont gardé que le premier de ces deux mots en négligeant le second, négligence qui peut-être n'est pas aussi ancienne qu'on le supposeroit.

La valeur de cette lettre est soixante dans leur alphabet, comme dans le chaldéen.

C'étoit un appui quelconque qui devoit être peint

dans le caractère de cette lettre. Le samaritain y figure un siège, et même un homme assis dessus.

Ainsi la postérité peinte à la lettre précédente, s'appuie à celle-ci. On ignore encore sur qui elle s'appuie, mais la lettre suivante le dira.

O. 16e. en valeur numérique.
70 en nombre.

Cette lettre n'a pour nom dans l'alphabet grec que son simple son. Les Grecs ne l'ont appelée *omicron*, c'est-à-dire *o* bref, que pour le distinguer de leur *ô* long appelé *ô mega*, distinction qu'ils ne firent que long-temps après leur réception de l'alphabet, et qui n'est pas faite dans le chaldéen, où le son plus ou moins bref de cette voyelle est abandonné à l'usage.

La valeur de cette lettre est soixante-dix dans l'un et l'autre de ces deux alphabets.

Son nom dans le chaldéen est *oin*, mot qui signifie source, et par analogie les yeux, parce qu'ils sont la source des larmes des humains.

Quoique ce nom soit écrit *oin*, les grammaires hébraïques le font prononcer *ain*, vice qui saute aux yeux, puisque c'est ici la voyelle *o*. Mais que ceux de mes lecteurs que ces vices de prononciation étonneroient, se souviennent toujours de ce que j'ai dit, que ces vices ne sont jamais rien contre le sens du mot, pas plus qu'ils ne le sont dans notre langue où nous prononçons aussi quelquefois par un A, ce que

nous écrivons par un O. On est toujours d'accord sur le sens des mots à la vue de l'écriture chaldéenne, quels que soient les vices de la prononciation, ce qui ne doit pas empêcher de les noter, et ce que jusqu'à présent personne n'a encore fait.

Ici c'est une source, et c'est la postérité qui s'y appuie. Quel est le sens de ce mot source ? N'est-ce pas sur ses pères que la postérité s'appuie ?

Le caractère samaritain l'indique. Car puisqu'à la lettre N, où est la postérité, un trait ascendant indique les pères, comme dans les lignes généalogiques, on ne peut plus demander quelle est la source de la postérité. Et à la lettre O qui peint une source, sous la figure d'un triangle renversé, dont le sommet qui est la source est en bas, c'est sur cette source que tout le poids du triangle qui en est sorti repose. Ou bien il faudroit dire que le côté horizontal du triangle seroit la source, et que les deux autres côtés, à l'intersection desquels seroit la postérité, seroient les lignes d'où elle descend de ses pères, ce qui les indiqueroit de même. Le caractère chaldaïque semble indiquer ce dernier sens, puisque deux sources y sont en haut, et que les deux filets d'eau qui en découlent se réunissent et n'en font plus qu'un. Mais ce caractère n'est que nouveau en comparaison de l'autre ; et les figures étant toujours expressives dans celui-ci, on doit concevoir, ce me semble, que le triangle qui figure, la source, doit

être renversé, pour que le premier père qui en est le sommet, soit celui sur lequel la postérité pèse de tout son poids. Car il faut que le poids de l'appui qui soutient la postérité, porte sur ses pères. Et les figures des trois lettres l'une sur l'autre, expriment ces idées. Ce n'est pas qu'il importe qu'on s'accorde, ou non, sur le sens de ce caractère samaritain, si l'on ne doute pas que les pères ne soient la source désignée par la lettre O. Et les deux lettres suivantes ne permettront pas non plus qu'on en doute. Mais il importe de mettre à profit tout ce qu'on voit dans ces caractères, pour savoir quel étoit le procédé de l'homme, dans cet ancien temps, pour peindre hiéroglyphiquement ses idées.

P. 17e. en ordre. 80 en valeur numérique.

Le nom chaldéen de cette lettre est *pa*, écrit aussi *pé* et *pu*, mot qui répond à notre adverbe de lieu où, et au latin *ubi*. Il est le même dans la langue grecque où cet adverbe de lieu où est écrit aussi *pa*, *pé* et *pu*, en sorte qu'il a passé sans altération du chaldéen dans le grec.

Ce nom de la lettre P, est prononcé *pi* dans l'alphabet grec, où comme on le voit, on devroit dire *pu*. Il est prononcé *phé* dans les grammaires hébraïques où l'on devroit dire *pé*, et non pas *phé*, remarque qui seulement demande une explication. C'est qu'encore bien que la langue chaldéenne n'ait

point la lettre *phi* des Grecs, on n'y prononçoit pas moins par cette lettre des mots qui n'étoient écrits que par P. La distinction en étoit abandonnée à l'usage. C'est ainsi, par exemple, que le nom des Phéniciens étoit prononcé indifféremment *Pæni* et *Phæni* par les Latins. Les Grecs avoient fait de même. Ce ne fut que long-temps après leur réception de l'alphabet chaldéen, que pour distinguer les mots où la lettre P étoit prononcé chez eux par *phi*, ils firent de celle-ci une lettre qu'ils ajoutèrent à leur alphabet.

Il n'en résulta aucun changement pour eux dans la valeur du nombre quatre-vingts qu'a cette lettre P dans l'alphabet chaldéen, puisqu'elle a la même valeur dans le grec.

Ainsi, puisque le nom *pa* de cette lettre P signifie où, le sens de la phrase précédente n'est point encore achevé, mais il va l'être à la lettre suivante.

Le caractère samaritain de cette lettre en exprime l'idée par la figure même de la postérité peinte à la lettre N, en en supprimant seulement le trait ascendant. C'est que c'est toujours la postérité qui est le nominatif jusqu'à ce que la phrase soit finie. Ce sera elle qui trouvera auprès de ses pères l'objet que la lettre suivante va désigner.

Ps. 18°. en ordre. 90 en valeur numérique.

Le nom de cette lettre est pris dans le verbe chaldéen *psudé* écrit aussi simplement *psud*, qui signi-

fie chasser, et prendre non-seulement des animaux sauvages et des oiseaux, mais des poissons, en sorte qu'il comprend la chasse et la pêche. On écrit *psid* pour dire la chasse et ce qu'on y prend, et ce mot signifie même la nourriture en général.

Les Grecs disent simplement *psi* pour nom de cette lettre. C'est que le verbe *psud* ou *psudé* est composé de deux mots, dont le premier *psu* signifie commandement et ordonnance, et le second *idé* signifie lancer des flèches et des traits. Ce verbe *idé* vient du mot *id* qui signifie la main, parce que c'est avec elle qu'on lance des flèches et des pierres. Ainsi en assemblant ces deux mots, on diroit *psu-idé* et plus simplement *psud* ou *psid*. Et il est arrivé avec le temps que les Grecs au lieu de dire *psidé*, n'ont plus dit que *psi* dans le nom de cette lettre.

Au lieu de dire *psudé* ou *psidé* dans ce nom, les grammaires hébraïques font prononcer *tsadé*, comme si cette lettre Ps devoit être prononcée Ts, vice qui pour être détruit n'a besoin que de la vue de de l'alphabet grec. Le chaldéen le détruit de même, d'autant plus qu'il n'y a dans cette langue aucun mot écrit par Ts. Mais, comme je l'ai dit, ce n'est toujours qu'au verbe *psudé* que ces grammaires rapportent le nom de cette lettre, en sorte qu'elles ne sont pas moins parfaitement d'accord sur le sens.

Le caractère de la lettre ne devoit pas peindre la chasse et la pêche, puisqu'elles ont été peintes

dans leur exercice et leur produit, à la lettre É et aux deux suivantes. Mais comme la lettre O et la précédente reportent la postérité à ses pères, il falloit que le caractère de la lettre *psudé* dont il s'agit, en reportât l'idée au produit de la chasse et de la pêche peint à la lettre I, dixième de l'alphabet, c'est-à-dire aux richesses qui y sont montrées comme l'effet de ce produit entre les mains des pères de la postérité. Et c'est ce qu'a fait le caractère samaritain de cette lettre. Car il est entièrement le même que celui de la lettre I, avec cette différence seulement qu'il est coupé par un petit trait à gauche, comme si ce trait signifioit que la postérité trouve auprès de ses pères une part à leurs richesses.

Ainsi, ceux qui à la lettre È, n'auroient pas été assez convaincus du sens de cette lettre, parce que la chasse qui comprend la pêche, n'y est pas exprimée par son propre nom *psud* ou *psid*, doivent l'être maintenant, puisqu'ils trouvent ici ce propre nom de la chasse et de la pêche, dont ils ne peuvent pas douter non plus que les richesses peintes à la lettre I ne soient l'effet, puisque le caractère de la lettre *psudé*, qui exprime l'idée de la chasse et de la pêche, et de leur produit, est précisément le même que celui de la lettre I où est ce produit, ce qui ne permet pas de douter que l'objet exprimé par cette lettre I, ne soit celui-là même qu'exprime la lettre *psudé*, c'est-à-dire les richesses comme effet du produit de la chasse et de la pêche.

En rassemblant maintenant toutes les idées exprimées par la lettre N et les suivantes, elles forment la phrase qui suit.

(N) La postérité (X) s'appuie (O) sur ses pères; (P) auprès d'eux, (Ps) elle est dans l'abondance et les richesses.

Car, comme je l'ai dit, le nom *psudé* de la lettre exprime toutes ces idées. Et ce qu'on a vu sur la lettre I, prouve qu'on seroit dans l'erreur si on les généralisoit moins.

La valeur de cette lettre *psudé* est quatre-vingt-dix dans l'alphabet chaldéen, ainsi qu'à la note numérale qui, dans l'alphabet grec, remplace cette lettre appelée *psi*, qui ne fut retirée de sa place par les Grecs que lorsqu'ils la descendirent après leur lettre *chi*, dont nous allons parler.

CH. 19°. en ordre. 100 en valeur numérique.

C'est la lettre *chup* dans l'alphabet chaldéen, nom que les grammaires hébraïques font prononcer vicieusement *kouph*, et qui est le Q des Latins et le nôtre.

Ce nom *chup* est pris dans le verbe chaldéen *chup*, prononcé *chuph* en des dialectes, qui signifie tourner autour d'un lieu ou d'un objet, soit en s'en approchant, soit en s'en éloignant par de grandes circonvolutions. On l'écrit aussi *chip* dans le verbe *ichip* qui a la même signification.

Au lieu de dire *chip*, dans le nom de cette lettre, les Grecs disent seulement *chi*. C'est que le verbe *chup* ou *chip* est composé de deux mots. 1°. Du mot *chu* qui signifie une règle, une mesure pour la détermination de l'étendue sur la surface terrestre, ou pour la capacité des vases qui renferment des liquides. C'est de ce mot que vient le verbe *icho*, écrit aussi simplement *cho* ou *chio*, qui signifie se retirer d'un lieu et s'en aller. 2°. De l'adverbe de lieu *pé* qui signifie *où*, *ici*, *là*, en montrant le lieu dont il s'agit. En assemblant ces deux mots on disoit *chu-pé*, et plus simplement *chup* ou *chip*, ce qui a fait le verbe qui a donné le nom à la lettre.

Les Grecs n'ont retenu que le premier *chi* de ces deux mots dans le nom de la lettre, en y supprimant le second. C'est de ce verbe *chup* que le singe a été appelé *chup* dans la langue chaldéenne, parce que cet animal tourne souvent, et fait ce qu'on appelle des tours et des circonvolutions. Son nom grec *keipos* ou *képos* indique que ce n'étoit pas par *phi*, mais par *py* que le verbe *chup* étoit prononcé par les Phéniciens instituteurs des Grecs. Mais d'autres le prononçoient *chuph*, comme les Arabes et les Éthiopiens de l'Afrique, ce qui a fait le nom *cephus* d'un singe éthiopien dans Pline.

L'idée exprimée par ce nom *chup* de la lettre, est que la postérité dont il s'agit aux lettres précédentes, tourne autour de ses pères, en agrandis-

sant sa circonférence par l'accroissement de sa population.

Pour exprimer cette idée de l'agrandissement en espace comme en nombre autour d'un centre, le caractère samaritain et aussi le chaldaïque présentent un demi cercle vertical attaché centralement à un pieu, ce qui fait la figure de notre petit Q, dans la manière primitive d'écrire de la droite à la gauche. Il n'est pas inutile de l'observer, parce qu'en effet notre lettre Q empruntée des Latins, est le *chi* des Grecs.

La valeur de cette lettre est cent dans l'alphabet chaldéen; et les Grecs l'ayant déplacée en la descendant sous leur *phi*, ils ne l'ont pas remplacée par une note numérale, comme ils l'ont fait à la précédente. Il en est résulté qu'ils ont donné à la lettre R qui va suivre, la valeur du nombre cent que cette lettre *chi* avoit dans leur alphabet comme dans le chaldéen. C'est le premier exemple qu'on ait vu d'un changement dans l'ordre des valeurs numériques de leurs lettres.

R. 20e. en ordre.
200 en valeur numérique.

Le nom de cette lettre est *rèch*, et il est pris dans le verbe *rèch* qui signifie se retirer au loin, s'en aller en des terres lointaines.

Les grammaires hébraïques font prononcer *rèss*, comme si le *chi* avoit le son d'une double S.

Au lieu de ce nom *rèch* de la lettre, les Grecs disent simplement *ro*. C'est que le mot chaldéen *ruè* signifie le vent et les pays lointains d'où le vent vient, ce qui amène l'idée des terres lointaines exprimée par le verbe *rèch*. Le nom de la lettre R auroit donc aussi pu être pris dans ce mot *ruè*, qui auroit été prononcé *ruo* et simplement *ro* chez les Grecs, de la même manière que leur verbe *ruo* et simplement *ro*, qui signifie couler et fluer, est pris dans le verbe chaldéen *ruè*, qui a cette même signification.

Dans l'alphabet chaldéen la valeur de cette lettre est deux cents, et elle n'est que de cent dans le grec, par la raison que j'en ai dite sur la lettre précédente, à la place de laquelle les Grecs mirent cette lettre R, lorsqu'ils descendirent l'autre.

La postérité s'agrandit à la lettre précédente, en s'étendant autour de ses pères ; et à celle-ci elle s'éloigne encore plus du centre, par des émigrations vers les terres lointaines.

Le caractère samaritain de la lettre représente la même maison en forme de tente figurée à la lettre B, avec cette différence seulement que le trait horizontal qui attache la maison au sol, à cette lettre B, est supprimé à celle-ci, en sorte que la tente y est détachée du sol. Elle l'est aussi au caractère chaldaïque dont la figure seroit la même que celle de la lettre B, si le trait horizontal du bas n'y étoit

pas

pas supprimé. La postérité lève donc ses tentes, ce qui indique qu'elle émigre.

S. 21e. en ordre.
300 en valeur numérique.

Dans l'alphabet grec le nom de cette lettre est *sigma*, et son nom est *sin* dans la langue chaldéenne. On ne pourroit qu'être étonné de cette différence, puisque jusqu'à présent on a vu une conformité parfaite entre les noms des lettres en ces deux alphabets. Mais on sait par Hérodote que le nom de cette lettre S étoit *san* dans le dialecte dorien ; et les dictionnaires grecs ont observé que ce nom étoit phénicien, en sorte que c'est le vrai nom de la lettre S chez les Grecs, qui seulement auroient dû dire *sin* ou *sun*. Ce nom est pris dans le verbe chaldéen *sina* ou *suna*, qui signifie haïr, avoir en aversion un objet, en être l'ennemi, signification qu'a aussi le verbe grec *sinô* qui en vient. Et ce verbe chaldéen *sina* est pris dans le mot *sin* qui signifie les dents, et ce qui est coupant et aiguisé, en sorte qu'au lieu de dire *sina* pour nom de cette lettre, on a pu dire simplement *sin*.

Les grammaires hébraïques font prononcer *ssin* ou *schin*, comme si la lettre S avoit ces sons barbares.

La postérité, à la lettre précédente, cherche des terres lointaines. Ici elle hait, elle a en aversion un objet non encore désigné, mais qui le sera à la lettre suivante.

En examinant de près les caractères samaritain et chaldaïque de cette lettre, on voit qu'ils représentent trois personnes, dont la seconde et la troisième, vues de la droite à la gauche, ont la face opposée à celle de la première. Or, l'opposition est prise naturellement dans le sens de l'aversion, si rien de ce qui est peint ne la fait prendre en bonne part, et loin que rien indique ce dernier sens, on est prévenu au contraire, par le nom *sin* de la lettre, que c'est le sens de l'aversion qui est peint. L'idée exprimée par ce nom *sin* de la lettre, l'est donc aussi par les caractères de cette lettre. L'expression dans ceux-ci seroit parfaite, si dans les deux partis respectifs, les hommes montroient les dents, puisque ce seroit le sens littéral du mot *sin* et de son verbe *sina*. Les figures sont si petites, et leurs traits si grossiers, qu'on n'y voit rien de cette expression. Mais on n'en a pas besoin; et si l'on trouvoit quelques monumens où les figures montrassent les dents, on a assez d'exemples pour savoir que le sens de cette expression ne seroit que métaphorique. On en voit, par exemple, l'image dans un pseaume où il est dit:

« Nous avons été comme le passereau pris dans » les rêts des chasseurs.

» Le filet s'est déchiré, et nous avons été sauvés.

» Béni soit Dieu qui ne nous a pas mis dans » leurs mains, et SOUS LEURS DENTS » !

Ce n'est pas des antropophages qu'il parle, puis-

qu'il désigne les Babyloniens ; et il n'y a personne qui n'entende le sens de ces images, qui ne sont pas trop fortes, puisque dans l'état de la civilisation les loix n'atteignent pas toujours des crimes qui feroient horreur aux antropophages.

La valeur numérique de cette lettre est trois cents dans l'alphabet chaldéen. Elle n'est que de deux cents dans le grec, par l'effet du dérangement d'ordre dont j'ai parlé à la lettre CH.

T. 22e. et dernière.
400 en valeur numérique.

Son nom est *tau* dans l'alphabet grec, comme dans le chaldéen, où seulement des grammaires hébraïques font prononcer vicieusement *thau*, quoiqu'elles écrivent *tau*.

Ce nom est pris dans le sens du verbe chaldéen *taé*, qui signifie limiter, déterminer, poser des bornes et des limites. Le mot *tau*, écrit plus souvent *taut* selon la terminaison du plurier feminin, signifie bornes et limites.

La figure de cette lettre, dans le caractère chaldaïque, est celle de deux poteaux liés par une traverse, ce qui exprime l'idée des bornes et des limites. Mais on voit par le caractère samaritain que cette idée n'est que l'écorce d'une autre. La figure est entièrement la même que celle de la lettre A, première de l'alphabet, à l'exception seulement que le côté

droit n'est surmonté que d'un objet, au lieu de deux qu'il a à lettre A, différence qui n'est rien contre ce que je vais dire, et sur laquelle je proposerai ensuite des conjectures. Or, les montagnes sont des limites naturelles, et c'étoient les limites qu'il falloit peindre dans le caractère de cette lettre T. Il y falloit donc la figure de la lettre A, puisqu'on a vu sur cette lettre que sa figure est celle de la coupe d'une montagne. Seulement, s'il n'eût fallu exprimer que l'idée des limites, il n'eût point été besoin d'y placer le symbole de Dieu sur la cime, comme il l'est à la lettre A. Mais Dieu est le commencement et la fin, il est le premier et le dernier dans l'espace et le temps, et il est au-delà de toutes limites. C'étoit donc lui aussi qu'il falloit peindre, en peignant à la fois les limites; et c'est ce qui manque au caractère chaldaïque.

On ne peut guère douter, à la vue de l'objet, sur le côté droit de cette lettre, que ce ne soit un homme descendant de la montagne, ce qui porteroit à dire qu'à la lettre A, ce seroient l'homme et la femme qui descendroient, comme créés par Dieu, d'autant plus qu'on les voit ensuite à la lettre B. Mais pourquoi à la lettre T, ne voit-on qu'un seul personnage descendant de cette montagne ? Est-ce à un fait passé ou à un futur, annoncé par Dieu aux hommes, que cette peinture se rapporte ?

Les conjectures ne peuvent être que fort libres

pour et contre tout ce qu'on pourroit dire sur cette question, jusqu'à ce qu'on trouve des monumens, s'il en existe, pour répondre. Mais en attendant on sait par Suetone (1) et Tacite, que c'étoit une opinion aussi constante qu'ancienne dans tout l'Orient, qu'il viendroit un homme qui seroit le maître de toute la terre, et dont le règne n'auroit point de fin. On sait ce qu'en a dit, d'après les vers Sybillins, le chantre de Mantoue qui en fit l'application à un mortel :

Ultima Cumœi venit jam carminis ætas;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo:
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna.

La justice, la paix, l'innocence et la félicité alloient règner sur la terre. Et les livres saints prouvent que celui qui viendroit et feroit ces choses, étoit attendu non moins par Adam que par Abraham, et qu'il étoit si bien peint, avec les circonstances même du temps de sa venue, qu'il ne falloit que des yeux pour le reconnoître quand il vint. On peut donc risquer cette conjecture, d'autant plus que les pas des

(1) Tacite liv. V. *Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum litteris contineri, eò ipso tempore fore ut valesceret oriens, profectique Judææ rerum potirentur.*

Suetone sur Vespasien dit : *Percrebuerat oriente toto, vetus et constans opinio, esse in fatis, ut eo tempore, Judææ profecti rerum potirentur.*

sciences et des lettres sont ceux du géant dans leurs recherches, quand elles y ont les ailes du zèle religieux.

A la lettre précédente la postérité hait un objet, et la lettre T le désigne. Ce sont les limites. La postérité ne peut les souffrir. Elle veut aller jusqu'aux extrémités du monde.

La valeur de cette lettre est de quatre cents dans l'alphabet chaldéen, et seulement de trois cents dans le grec par une suite du déplacement fait à la lettre CH, dix-neuvième des lettres.

Réunissons maintenant les idées exprimées par chacune des lettres de cet alphabet, pour y lire le plus court, mais le plus ancien de tous les livres, âgé de cinquante-quatre siècles, et portant la marque de ce temps.

1. A. Dieu est le chef.
2. B. L'homme se marie,
3. G. Il est père de famille,
4. D. Il règne.
5. É. La mère a
6. U. Également
7. Z. L'autorité,
8. È. On chasse et on pêche,
9. TH. On offre à Dieu le sacrifice,
10. I. On est dans l'abondance et les richesses:
11. K. Elles se multiplient,
12. L. La guerre

13. M. En est l'effet.
14. N. La postérité
15. X. S'appuie
16. O. Sur ses pères;
17. P. Auprès d'eux
18. Ps. Elle a les douceurs de la vie:
19. Ch. Elle s'agrandit,
20. R. Elle cherche des terres lointaines,
21. S. Elle ne souffre plus
22. T. De limites.

Ceux qui ne connoissent point la langue chaldéenne pourroient bien douter que je n'eusse forcé le sens des mots pour l'ajuster à ce discours. Mais, 1°. ces mots appellatifs des lettres sont tous parfaitement constans dans cette langue, et même ils le sont par les noms des lettres grecques qui, comme on l'a vu, sont les mêmes que les autres. 2°. Le sens en est parfaitement déterminé dans cette langue. 3°. Les caractères des lettres expriment aussi ce même sens. Il n'y a donc pas lieu à ce doute. Seulement, parmi ces noms il en est, qui pris isolément pourroient être susceptibles d'un sens un peu différent, comme cela arrive dans toutes les langues, où souvent un mot a plusieurs acceptions, plus ou moins analogues. Mais en ce cas le nom de la lettre ne s'accorderoit point, ni avec le nombre dont elle a la valeur, ni avec le caractère de cette lettre, ce qui forceroit de revenir au vrai sens dont

on auroit essayé de s'écarter. Or, c'est le défaut de cette considération qui, au moins depuis dix-huit siècles, a fait perdre de vue totalement les pensées de ce petit livre de l'alphabet. Les interprètes des noms de ses lettres, tels que Philon le Juif, et Saint-Jérôme après lui, n'ont pu que s'y égarer par cette raison, puisqu'ils ne soupçonnoient pas même que les caractères des lettres en exprimassent le sens; et que pour le connoître, ils n'avoient pas considéré que les noms des dix premiers nombres sont expressifs du sens qu'elles expriment. On pouvoit donc faire assez facilement mieux qu'eux, et je n'ai que le mérite de l'avoir senti le premier.

On voit par ce discours patriarchal, que quand il fut fait, la population n'étoit encore que peu avancée, et seulement telle qu'on la voit dans l'histoire, quatre siècles après le déluge. Ce seroit une raison pour ne rapporter l'invention des noms des lettres qu'à ce dernier temps, et non à l'époque de quatre siècles après la création de l'homme. Mais c'est à cette première époque, et non pas à celle de quatre siècles après le déluge, que l'invention du zodiaque se rapporte. Or, on verra bientôt au chapitre qui va suivre, que les noms des douze signes du zodiaque sont pris dans ceux des douze premières lettres de l'alphabet. Ceux-ci étoient donc inventés quand ceux du zodiaque le furent. C'est donc à l'époque de quatre siècles après la création de l'homme que

l'invention des noms des lettres se rapporte. On objecteroit peut-être l'opinion qui suppose qu'avant le déluge l'homme n'avoit pas encore reçu de Dieu la permission de manger de la chair et du poisson. Mais Moyse ne dit pas que Dieu l'eût défendu, et il insinue au contraire que la permission lui en avoit été donnée. Car à propos de quoi, par exemple, Caïn n'auroit-il pas offert à Dieu les agneaux les plus gras de ses troupeaux, comme le faisoit Abel son frère, s'ils n'eussent pas mangé de la chair de leurs moutons ? La fausse opinion dit bien aussi qu'avant le déluge, l'homme ne connoissoit pas encore le vin, parce que Noé planta un vignoble après le déluge. Mais il n'est pas écrit qu'il n'en eût pas vu l'exemple dans le temps anti-diluvien; et l'évangile dit que les hommes buvoient en ce temps dans leurs festins, sans qu'il soit dit dans les livres saints, qu'ils n'y bussent pas du vin, ni qu'ils n'y mangeassent pas de la viande et du poisson. On sait bien que l'ordre divin sur l'homme créé dans l'état d'innocence, portoit que ce roi de la nature n'auroit besoin pour vivre, que des fruits que lui offroient les arbres dans le jardin délicieux où il fut placé. Mais déchu de ce premier état, où sa fidélité étoit mise à l'épreuve, il ne fut plus dès-lors que ce que sont ses descendans.

Il étoit âgé de quatre siècles quand ce petit livre dont j'ai donné la traduction, fut fait; et comme on y voit un père qui ne perd qu'à regret la vue

de ses enfans, c'est une raison parmi d'autres pour croire qu'il en fut lui-même l'auteur. Ceux qui savent la langue chaldéenne sentiront combien il étoit difficile de trouver dans cette langue les vingt-deux noms des lettres qui expriment si bien ses pensées; et sur-tout les dix premiers, puisqu'il falloit qu'ils s'accordassent avec les noms des dix premiers nombres expressifs aussi des mêmes idées. Je renvoie au chapitre XIV ce qui me reste à dire sur l'utilité de ces noms des lettres.

CHAPITRE XII.

Les noms des douze signes du zodiaque sont pris dans les idées exprimées par ceux des douze premières lettres de l'alphabet, d'où il résulte que ceux-ci étoient déjà inventés quand ceux du zodiaque le furent; mais sans qu'on puisse supposer que ces deux inventions, dont la seconde s'élève de cinquante-quatre siècles au-dessus de nos têtes, ne soient pas du même auteur, ni, pour ainsi dire, du même jour.

On a assez vu au chapitre II, que l'invention du zodiaque se rapporte à l'époque d'environ cinquante-quatre siècles au-dessus de nous; et on a vu au chapitre précédent que c'est à cette même époque que se rapporte l'invention des noms des lettres de l'alphabet, en en jugeant par le discours qu'expriment ces noms. C'est donc une raison pour croire qu'ils sont l'ouvrage du même auteur, et pour ainsi dire, du même jour. Mais il me reste à prouver que les noms des douze signes zodiacaux ont été pris dans ceux des douze premières lettres de l'alphabet,

dont l'invention a par conséquent un peu précédé l'autre.

Observons avant d'y procéder que, comme ce n'est dans ces douze signes qu'une division de l'année solaire en douze mois, et par conséquent le fond d'un calendrier rural, les noms de ces signes devoient être tels que le plus simple peuple y reconnût l'ordre des douze premiers nombres, et que ceux qui savoient lire, y reconnussent l'ordre des douze premières lettres de l'alphabet. Il falloit qu'à la vue de ces noms, le plus simple peuple pût savoir que le premier signe étoit le premier mois, et qu'il en dît de même des autres. Car ce n'étoit qu'ainsi qu'on désignoit les mois dans l'ancien temps. On les comptoit par premier et dernier. L'ancienne Rome les comptoit encore de même, comme on le voit par ses mois *quintilis*, *sextilis*, *september*, *october*, *november*, *december*. Il falloit qu'au surnom *alphé* du taureau, le plus simple peuple pût savoir que cet animal, qui est le premier dans l'ordre des animaux domestiques, comme étant le chef et le prince du troupeau, étoit par cette raison le symbole du premier des douze mois. Or, parmi les symboles naturels du premier des nombres, il n'en est point qui soit plus simple, ni plus convenable dans les travaux de la vie rustique. Il devoit donc être préféré. Et il devoit l'être sur-tout par le surnom *alphé* de cet animal, puisque ce surnom est le nom même de la lettre

A, ce qui inspiroit au simple peuple le desir de connoître la signification de ce nom, et de s'instruire de même des noms des autres lettres, et du sens de leurs noms.

Je suppose au reste que ceux qui liront ce chapitre, auront lu ce que j'ai dit du zodiaque, aux chapitres I et II, ce qui me dispensera de me répéter.

PREMIER SIGNE.

Le Taureau.

On n'a besoin pour avoir la preuve, que de lire ce que j'ai dit au chapitre précédent sur le nom et la valeur numérique de la lettre A première des lettres, appelée *alphé* ou *alpha*. Car puisque ces lettres sont numérales, que cette lettre A dans les nombres signifie premier, et que son nom *alphé* ou *alpha* est le surnom du taureau si bien que les Grecs eux-mêmes le savoient, on sent que cet animal est le premier des douze signes. En conséquence la lettre A se trouve gravée sous la tête du taureau en de vieux zodiaques (1); et encore à présent les Persans l'écrivent dans les leurs. Sans doute il n'y avoit personne

(1) M. Dupuis en a fait la remarque dans son mém. sur l'origine des constellations et des fables, imprimé dans l'astron. de Lalande, tom. IV, pag. 473. Il y dit que, dans presque tous les obélisques égyptiens transportés à Rome, et qui sont d'une haute ancienneté, la lettre A est placée au-dessous du taureau.

dans le peuple qui ne sût que la lettre A étoit la première des lettres de l'alphabet, puisque personne ne l'ignore chez nous parmi ceux qui ne savent pas lire. Et quand un berger ne l'auroit pas su, il savoit au moins que le taureau étoit le premier dans l'ordre des troupeaux, ce qui lui eût suffi encore pour concevoir que cet animal étoit le symbole du premier des douze mois.

DEUXIÈME SIGNE.

Les Gemeaux.

Ce nom du signe est assez parlant par lui-même. Il exprime l'idée du nombre deux, et par conséquent il répond à la lettre B, puisqu'elle a la valeur de ce nombre. On en a la preuve par les explications que j'ai données sur le nom *bit* de cette lettre appelée *béta* chez les Grecs. Car puisqu'elle exprime l'idée de l'homme marié entrant en ménage avec sa femme, on y voit le nombre de deux, exprimé aussi par cette lettre B, qui en a la valeur.

Par ces raisons elle est gravée sous le signe des gemeaux, en de vieux zodiaques. Les Persans l'y écrivent encore sous ce signe; et dans l'astronomie ancienne de Bailly on lit, page 505, que sur un fragment d'un zodiaque égyptien, où l'on voit à peu près entiers le belier, le taureau, les gemeaux et l'écrevisse, les gémeaux sont représentés par un homme tenant une massue, et par une femme tenant une espèce de lyre. On le voit aussi à la

planche qu'il a donnée de ce fragment, et il en cite un autre exemple chez les Indiens.

TROISIÈME SIGNE.

L'Écrevisse.

Macrobe (1) a bien dit que, comme l'écrevisse marche à reculons, elle n'est dans le zodiaque que le symbole de la marche rétrograde. Mais ce n'est pas, comme il l'a cru, de la rétrogadation du soleil qu'elle est le symbole, puisque ce n'est pas à reculons que cet astre semble marcher, et qu'au contraire c'est en avant. Ce symbole n'est exact que dans la ligne des générations humaines, où la marche de la postérité, quand elle s'accroît, ne se fait qu'à reculons, chacun étant derrière son père dans les lignes généalogiques.

La langue chaldéenne ouvre l'idée de ce symbole par le mot *aèrit*, qui signifie les descendans et la postérité. Ce mot est formé du mot *aèr* qui signifie arrière dans le sens du latin *retro*, et dans le nôtre même quand nous disons les arrières petits fils, les arrières neveux. Le latin *posteritas* le dit de même, et on l'a dit dans tous les temps chez tous les peuples. La ligne généalogique s'accroît, mais ce n'est toujours dans cette ligne que la marche de l'écrevisse.

On trouve aussi dans le nom chaldéen *silus* du nombre trois, l'idée du nom de ce troisième signe.

---

(1) Saturnales, liv. I.

Car le mot chaldéen *sul* signifie ce qui est derrière et en arrière. Et comme on a vu sur la lettre G, troisième de l'alphabet, que le verbe *silè* signifie envoyer, et qu'on sait que l'écrevisse étoit consacrée à Mercure, fils et envoyé du père des Dieux, ce sont des raisons pour croire que l'écrevisse n'a été placée au troisième des signes, que parce qu'elle est le naturel symbole de la postérité peinte à la lettre G, troisième de l'alphabet.

En effet, c'est de tous les symboles imaginables pour peindre la postérité, celui qui est le plus parfait. La postérité dans un tableau seroit une femme qui, placée derrière son père, et ayant les yeux tournés vers son dos, seroit dans l'attitude de la marche à reculons, et auroit derrière elle sa fille et son gendre, marchans de même. Car ce n'est qu'ainsi que les générations ont marché depuis le premier homme qui est si loin de nous, et sur le dos duquel la raison appelle encore nos regards. L'idée de ce symbole devoit donc être saisie par les inventeurs du zodiaque; et on ne peut pas douter qu'ils ne l'aient en effet saisie, 1°. parce qu'on voit par la langue chaldéenne, qu'ils avoient de la postérité la même idée que nous en avons; 2°. parce que dans le fait c'est l'écrevisse qui est au troisième des signes, comme correspondante à la letrre G, qui encore à présent est écrite à ce troisième signe dans les zodiaques persans, ce qui ne permet pas de douter que l'écre-

visse

visse n'y fût de même au temps de l'invention ; puisqu'il n'existe aucun exemple du contraire dans quelque vieux monument que ce soit. C'est encore Adam qui marche dans toutes les lignes généalogiques puisque tous les hommes sont ses enfans, mais il n'y marche que comme l'écrevisse, à reculons.

QUATRIÈME SIGNE.

Le Lion.

On sait que le lion est le symbole de la royauté, et que ce symbole étoit connu chez les Grecs longtemps avant qu'Ésope en eût parlé. Or, on a vu à la lettre D que le nom de cette lettre, et celui du nombre quatre dont elle a la valeur, expriment la même idée de la domination. Il falloit donc que le lion fût placé au quatrième des signes.

Seulement on pourroit douter que ce symbole fût connu dans l'ancien temps. Mais dix-sept siècles avant l'ère chrétienne le patriarche Jacob (1) compara son fils Juda au lion, en lui annonçant que sa postérité régneroit sur celle de ses frères, et que le sceptre seroit dans sa maison jusqu'au temps d'où

(1) Genèse, ch. XLIX, v. 9 et 10. *Catulus leonis Juda.... Requiescens accubuisti ut leo..... Non auferetur sceptrum de Judâ, neque dux de femore ejus, donec veniat qui missurus est, et erit expectatio gentium.*

le christianisme a fait partir son ère. Ce symbole étoit donc connu dans l'ancien temps, non moins dans les pays des premiers pères, que dans celui des Grecs et des Latins. L'idée du lion est même amenée par le mot *dèl* dans le nom de la lettre D, dont on a vu l'explication sur cette lettre. Car ce mot *dèl* (2) signifie être terrible, imprimer la crainte et la terreur; et le mot *dèlch* amène encore plus l'idée du lion, il signifie attaquer et poursuivre avec chaleur, avec le feu d'une fièvre ardente. Il ne manqueroit rien si le nom de cet animal étoit écrit *dèl*. Il est écrit *sèl*, mais comme ce nom *sèl* n'a aucune racine, ni aucuns composés, c'est une raison pour le rapporter au mot *dèl*, étymologie au reste dont on n'a pas besoin puisqu'on voit, et que le lion a toujours été le symbole de la royauté, et que les noms de la lettre D, et du nombre quatre valeur de cette lettre, expriment de même l'idée d'un maître régnant sur ses sujets.

CINQUIÈME SIGNE.

La Vierge.

Les savans ont bien observé que, dans les anciens zodiaques, ce n'est point une vierge à ce signe mais une femme mariée, et les Grecs le savoient puis-

(1) On y reconnoît le verbe grec *dèleo* qui signifie nuire, blesser, surprendre.

qu'ils y placèrent Cérès, mère de Proserpine. Or, à la lettre É cinquième de l'alphabet, le nom de cette lettre, et celui du nombre cinq, expriment l'idée de la femme en général; et ce qui précède et suit cette lettre, prouve que c'est la mère de famille à ce nombre cinq. Il falloit donc que la femme fût placée au cinquième des signes du zodiaque; et comme elle y est en effet, on n'a besoin que de lire ce que j'ai dit sur la lettre É.

Quelques vieux zodiaques étendent la main de la femme sur le signe suivant, pour signifier que c'est elle qui a également l'autorité.

SIXIÈME SIGNE.

La Balance.

C'est encore ici un signe parlant, puisque la balance est le symbole de l'égalité. Or, on a vu à la lettre U, que les noms de cette lettre sixième de l'alphabet, et du nombre six dont elle a la valeur, expriment de même l'idée de l'égalité et de la balance. Il falloit donc en effet que la balance fût placée à ce signe.

SEPTIÈME SIGNE.

Le Scorpion.

On a vu sur la lettre Z septième de l'alphabet, ayant la valeur du nombre sept, que les noms de cette lettre et de ce nombre, expriment l'idée de

l'autorité. Et l'on y a vu aussi qu'un fouet nommé scorpion, en étoit le symbole, parce que ce fouet étoit armé de pointes dont la piquure étoit douloureuse, comme celle de l'animal dont il avoit le nom. L'idée exprimée par le septième des signes du zodiaque est donc la même que celle qu'exprime le nom de la septième des lettres de l'alphabet, c'est-à-dire l'idée de l'autorité.

HUITIÈME SIGNE.

Le Sagittaire.

C'est aussi le sagittaire à la huitième des lettres de l'alphabet, non dans l'idée de la guerre, mais dans celle de la chasse en général, qui comprend la pêche comme on l'a vu sur la lettre *psi* dix-huitième de l'alphabet, où l'idée exprimée par la huitième lettre reparoît, et est absolument déterminée.

NEUVIÈME SIGNE.

Le Chevreau.

La neuvième des lettres qui exprime l'idée du produit de la chasse et de la pêche, comme on l'a vu sur cette lettre, et sur la dix-huitième *psi* qui s'y rapporte, désigne aussi particulièrement le chevreau sauvage. Il falloit donc que cet animal fût placé au neuvième des signes du zodiaque, où l'on sait par les plus anciens, et par l'Indien dans une des planches de l'astronomie ancienne de Bailly,

qu'un poisson étoit accolé à ce chevreau, dont on sait aussi que le corps est terminé en forme de poisson dans quelques zodiaques.

DIXIÈME SIGNE.

La Cruche.

Ici la cruche n'est que le symbole des richesses, dont les noms de la dixième des lettres, et du dixième des nombres, expriment l'idée. Je l'ai assez prouvé tant sur la dixième lettre, qu'au chapitre II, sur le signe de la cruche. On renfermoit l'or et l'argent en des vases et des vaisseaux, comme les gens de la campagne le font encore en des vases, qu'en quelques lieux ils appellent des tines, mot pris dans le latin *tina* qui signifie un vase, et qui peut-être se rapporte au verbe chaldéen *thon* qui signifie charger, puisque c'est encore à présent l'usage de compter le poids du chargement d'un navire par tonneaux, et qu'on s'entend bien dans le commerce quand on parle d'une tonne d'or. Or, dans les vieux zodiaques, la cruche n'est qu'un vase bien fermé qui ne laisse rien voir de ce qu'il renferme, et dont la forme n'est point celle des vases renfermant de l'eau ou du vin. C'est donc en effet le signe des richesses.

ONZIÈME SIGNE.

Les Poissons.

J'ai prouvé sur la lettre K onzième de l'alphabet,

que son nom exprime l'idée de la multiplication. Et au chapitre II, sur l'onzième signe du zodiaque, j'ai prouvé que les poissons sont le symbole de la multiplication, parce que le mot chaldéen *dug* signifie poisson, et que le verbe *dugé* qui en vient, signifie multiplier, par la raison que la fécondité des poissons est plus grande que celle des animaux terrestres, raison qu'en donnent les dictionnaires, et qui étant prise dans la nature, ne permet pas de douter que les poissons ne fussent en effet le symbole de la multiplication, dans l'ancien temps. Il falloit donc qu'ils fussent placés à l'onzième des signes du zodiaque, puisque l'onzième lettre exprime l'idée de la multiplication.

DOUZIÈME SIGNE.

Le Belier.

Le belier est le symbole de la guerre, parce que cet animal frappe de la tête, ce qui a fait donner son nom à une machine de guerre, qui étoit en usage à Babylone long-temps avant qu'elle fût connue des Grecs, et dont le nom chaldéen est écrit *mèchbl*, c'est-à-dire *mèchbèl*, composé du verbe *mèch* qui signifie raser, détruire, et du verbe *bél* qui signifie jeter dans le trouble et la terreur, et qui est le nom même du belier. Le nom *ibél* ou *iubél* de l'année du jubilé, a dans sa composition ce mot *bél*, nom du belier, parce que c'étoit avec la corne

de cet animal qu'on proclamoit cette fête. Le verbe chaldéen *bélo* venant de ce même mot *bél*, signifie ravager. *Bélch* signifie anéantir. Et si le mot latin *bellum* de la guerre en vient, comme on est fondé à le croire, il dit encore mieux que cet animal est en effet le symbole de la guerre.

Or, j'ai prouvé sur la douzième des lettres que son nom exprime l'idée de la guerre.

Il falloit donc que le belier, qui en est le symbole, fût placé au douzième des signes du zodiaque.

Ainsi, j'ai prouvé que tous les noms des douze signes du zodiaque sont pris dans les idées exprimées par ceux des noms des douze premières lettres de l'alphabet. Il en résulte que déjà ces lettres avoient les noms qu'elles ont, avant que les douze signes eussent les leurs. Mais j'ai prouvé aussi que l'invention de ceux-ci, qui remonte à une époque de trente-six siècles avant l'ère chrétienne, ne peut être supposée postérieure à l'autre que d'un temps si court, qu'elles pourroient être l'ouvrage du même auteur, et je reviendrai à cette réflexion au chapitre XIV.

CHAPITRE XIII.

Il n'y a rien dans les noms des lettres et des douze signes du zodiaque, d'où les Égyptiens aient pu conclure qu'il étoit permis de représenter Dieu symboliquement sous la figure d'un veau ou d'un taureau.

On a vu sur le nom de la lettre A (chapitre IX), que sa figure devoit peindre la pensée *Dieu est le chef*, et qu'elle l'a peinte dans l'alphabet samaritain, par la coupe d'une montagne sur la cime de laquelle est un symbole du maître de la nature. Or, ce n'est pas cette figure qui a pu faire naître l'idée de représenter Dieu sous la figure symbolique d'un veau ou d'un taureau. Le nom *alphé* de la lettre n'autorisoit pas plus cette idée, puisque le taureau a un nom propre dans la langue chaldéenne, où il n'est désigné par le surnom *alphé*, que parce qu'il est le grand chef du troupeau dans l'ordre des animaux rustiques, ordre qui n'a aucun rapport aux idées exprimées par les noms des lettres de l'alphabet.

Ce n'est que dans le zodiaque que le taureau est mis à la tête des autres signes. Mais il n'y est que comme symbole du premier des nombres dans un

calendrier rural, comme je l'ai dit au commencement du chapitre XII, et non pas comme symbole de la divinité, ni même d'aucune puissance humaine. Il n'y est que pour signifier que ce signe zodiacal est le premier des douze. Et cet honneur étoit dû au taureau dans l'ordre des troupeaux, puisque c'est lui qui laboure la terre et qui donne le lait. On ne faisoit pas plus pour lui en lui donnant le surnom *alphé*, que ce que firent les poëtes grecs et latins, quand ils l'appellèrent le chef et le prince du troupeau : *Princeps armenti*, *ductor gregis*.

Il n'y a donc rien en effet dans les noms des lettres et des signes du zodiaque, d'où les Égyptiens aient pu sensément tirer l'idée de représenter Dieu sous la figure d'un veau ou d'un taureau. Seulement on pourroit dire que ce chef du troupeau auroit pu être le symbole des rois chefs de leurs sujets, ce qui auroit amené l'idée de Dieu roi des rois. Mais on ne voit pas qu'on l'ait dit : ce fut le berger, à qui tout le troupeau obéit, qui fut l'image des rois, appelés pasteurs des peuples dans Homère, image que l'ancienne Égypte avoit, puisque le titre *Phéroé* de ses rois, mot composé que les Latins prononcèrent vicieusement *Pharao*, signifie chef pasteur. Et Horace en parlant dans le même sens, dit que Dieu est le roi des rois :

Regum timendorum in proprios greges,
Reges in ipsos imperium est Jovis.

On ne disoit donc pas que le taureau fût le sym-

bole des rois, ni à plus forte raison, qu'il le fût de la divinité. Et quand on l'auroit dit en s'expliquant, ce n'auroit pas été une raison pour représenter Dieu symboliquement sous la forme de cet animal. Car si l'on peut dire ces choses sans danger quand on s'explique, on ne le peut par un symbole de ce genre dans la peinture et la sculpture. On sait bien qu'à la vue du taureau symbolique, les sages dans l'Égypte ne rapportoient leur culte qu'à la divinité (1), puisqu'Hérodote en a fait la remarque. Mais ils ne le faisoient que mal, et déjà au temps de Moyse les danses étoient lascives autour de ce symbole, ce qui éteignoit l'idée de la sainteté divine, et ce qui indique assez que l'origine de cette pratique égyptienne étoit moins sortie de l'ignorance que de la corruption du cœur. L'Égyptien déshonora la raison humaine quand il donna l'exemple de cet abus. Les symboles sont bons : ils ont fait naître l'apologue à la vue des caractères et des opérations des animaux ; et la religion les emploie quelquefois dans l'ordre des choses saintes. Mais elle ne le fait que quand le sens de l'objet signifié est intelligible à la vue du signifiant ; et elle y voit un crime si le signe est susceptible d'une idée contraire à la sainteté du grand objet vers lequel elle appelle la pensée et les adorations.

(1) Livre 2. Voyez la note sur le texte d'Hérodote, à la lettre A, chapitre XI.

CHAPITRE XIV.

Il résulte bien des pensées exprimées par les noms des lettres de l'alphabet, que ces noms ne leur furent donnés que fort peu de temps avant l'invention du zodiaque, et pour ainsi dire dans le même jour, trente-six siècles avant l'ère chrétienne ; mais il n'en résulte point que l'homme n'eût pas déjà l'art de cette écriture alphabétique.

En effet on a vu au chapitre Ier. que le signe du taureau, premier des douze, commença d'ouvrir l'année à l'époque de trente-six siècles avant l'ère chrétienne. Or, on a vu au chapitre XI, que déjà les lettres alphabétiques avoient reçu les noms qu'elles ont. Il ne resteroit donc qu'à savoir si le temps où elles reçurent ces noms, n'étoit pas fort reculé. Mais les pensées que ces noms expriment ne permettent pas de les rapporter à une époque plus ancienne, puisque le premier père des hommes n'étoit alors âgé que de quatre siècles, et que déjà ses descendans se répandoient sur les terres lointaines, et ne souffroient plus de limites. Il ne reste donc qu'une seconde question, celle de savoir si l'homme n'avoit pas déjà l'é-

criture alphabétique, lorsqu'il donna ces noms aux lettres de l'alphabet.

Rien n'empêche de croire qu'il n'eût déjà cette écriture, puisqu'elle est absolument indépendante des noms donnés aux lettres. On en a l'exemple dans la langue latine et la nôtre, où les lettres n'ont pour noms que leur simple son dans les voyelles, et où dans les consonnes, on n'a besoin pour les prononcer, que d'y ajouter une voyelle finale. Il ne falloit donc rien de plus au premier homme. Mais ce père voyoit que sa postérité alloit se répandre sur toute la terre, et que les hommes ne s'y entendroient plus, s'ils n'avoient pas dans leur mémoire une très-courte instruction, qui en leur retraçant l'alphabet leur rappelât à la fois Dieu, leurs pères, et leur première patrie. Or, on ne peut rien voir de plus efficace vers ce but, que les noms qu'il donna aux lettres. Car rien n'est si facile que de les graver dans la mémoire ; il ne pouvoit être que doux de les répéter, et par leur moyen la prononciation des voyelles et des consonnes étoit fixée. On est donc amené à croire qu'Adam fut mû par ces motifs, quand il donna ces noms aux lettres ; et l'instruction qu'elles donnent est si digne de ce premier père, et si étonnante par la difficulté des mots propres à son dessein, qu'on seroit injuste si on lui en refusoit l'honneur. Il falloit aux hommes de ce temps, ce petit livre de l'alphabet ; et il le falloit même à ceux du nôtre,

puisque la prononciation des voyelles et des consonnes est viciée, comme on l'a vu dans cette langue mère de toutes les autres; vice de prononciation qui empêche de reconnoître la maternité de cette langue comparée à ses filles, et qui jamais n'auroit pu être corrigé sans ces noms.

Ainsi rien n'empêche de croire que quand Adam donna ces noms aux lettres, il n'eût l'art de cette même écriture depuis long-temps. Mais depuis quand l'avoit-il ? Est-ce à lui ou à la révélation divine que se rapporte cet art ? Demandons d'abord si c'est à lui que se rapporte cette langue qu'il parla aussitôt qu'il fut créé. Il résulte du récit de Moyse qu'elle ne fut dans l'homme que l'ouvrage de la révélation divine. Dieu en le créant s'étoit revêtu (1) lui-

(1) Le texte au v. 15, ch. II, n'est pas bien rendu dans la vulgate.

Il porte :

U ichè iéné aléim at eadm u inèé,u
Et sumpsit dominus Deus hominem et deduxit eum

. bgn odn.
in horto deliciarum.

Or, le verbe *inèé* du texte signifie mener comme par la main, comme un père mène son fils. On conçoit bien assez que les traits de la divinité éclatoient sur le corps humain dont la bonté infinie daigna se revêtir. Et quand, au chap. XVIII de la Genèse, cette même bonté au milieu de deux anges revêtus de même, entra

même d'un corps humain, et il parla cette langue devant sa créature qui en eut aussitôt la science et l'usage. On peut donc bien croire que le fond de l'art de l'écriture alphabétique ne fut pas plus l'ouvrage de l'homme.

Ceux qui ne connoissent pas la révélation divine peuvent douter, et ces doutes sont naturels jusqu'à ce qu'ils aient vu la lumière dont je n'ai jeté que quelques rayons dans mon ouvrage. Mais en attendant que de meilleurs mains que les miennes achèvent ce que je n'ai qu'ébauché, j'en ai assez dit pour que les doutes se trouvent repoussés par des faits. C'est un fait prouvé par la fouille des baies de la mer, que l'époque où le mouvement commença sur le globe terrestre, après une longue et totale inertie, n'est pas encore éloigné de nous de six mille ans. C'est un fait qu'avant le temps de cette inertie, un monde entier avoit été détruit sur ce globe, qui étoit entièrement couvert d'eau, sans atmosphère, et sous l'horreur des ténèbres. C'est un fait que cette révolution avoit frappé de même à la fois tous les autres globes de notre monde planétaire, et que ce ne fut qu'à cette époque d'environ cinquante-huit siècles au-dessus de nos têtes, que Dieu rendit

---

chez Abraham, ce patriache qui en les voyant venir, avoit cru d'abord n'y voir que des hommes, y discerna bientôt leur père.

la lumière et le mouvement à ces globes. Or, c'est aussi un fait que, chez tous les anciens peuples, les traditions religieuses supposoient que l'homme avoit su ces choses, dont cependant il n'avoit pas été le témoin. Car elles disoient que la terre avoit été habitée avant le temps du chaos, dans lequel toute la nature vivante avoit été éteinte, que dans cet état du chaos, la terre et tout le monde planétaire étoient dans les ténèbres et l'inertie; et que notre monde finira de même par une conflagration générale. C'étoit donc de la révélation divine que venoient ces traditions religieuses. Or, elles étoient répandues par-tout avant que Moyse existât. Elles se reportent donc à Noé, et avant lui au premier père des hommes. Il fut donc éclairé par la révélation divine, puisque sans elle il n'eût pas pu savoir un seul mot de ces faits, ni d'aucun de ceux qu'on a vus dans le livre de la Genèse sur l'ouvrage des quatre premiers jours. Or, il falloit l'écriture alphabétique pour que le dépôt de cette révélation, qui ne comprend pas seulement ces faits, mais d'autres aussi étonnans, se conservât dans sa pureté. On est donc fondé à croire que le fond de cet art de l'écriture alphabétique est aussi ancien que l'homme; et de toutes parts des faits s'élèvent contre nous, si nous doutons que la bonté infinie se soit abaissée jusqu'à ce point, où elle a même la marque de l'infini, puisqu'elle n'a pas de bornes.

Mais que de choses je laisse à faire en finissant ce court volume, où pour donner une idée de l'ensemble, qu'il importoit de voir, je n'ai pu donner le développement nécessaire à des objets d'un grand intérêt !

Il faudra ce développement sur le fait des traditions religieuses, puisqu'il n'est que noyé, et même inapperçu jusqu'à présent dans la mythologie. Quien effet croiroit que la fable du Ciel régnant le premier, et qui eut pour fils le Temps, appelé Saturne par les Latins, Temps qui fut père de Jupiter, et qui fut détrôné par lui, signifie seulement qu'il fut un temps où notre monde planétaire étoit ce qu'il est, puis un temps où il n'existoit plus rien de la nature vivante dans ce monde alors ténébreux et dans l'état du chaos, et qu'enfin il vint un temps qui est celui de notre monde actuel ? On ne le diroit que fort conjecturalement, si l'on n'avoit que cette fable des Grecs et des Latins. Mais l'obscurité s'éclaircit par ce qu'ils disent de l'état du chaos, et de l'origine de notre monde. La lumière s'accroît par le récit des Égyptiens, et encore plus des Persans, des Indiens et des Chinois ; et elle est parfaite d'après le récit de la Genèse, qui seul donne à l'homme la clef tant cherchée du livre de la nature.

Il faudra bien aussi que les idées, flottantes jusqu'à présent sur l'origine des Dieux, et sur les temps de cette superstition, qui foible dans ses commencemens,

cemens ; ne remonte qu'aux environs de dix-huit siècles avant l'ère chrétienne., soient historiquement et chronologiquement fixées.

Le développement du livre de la nature sur les choses que j'en ai extraites, d'après le récit de la Genèse, formeroit lui seul un gros volume. Il le faudra au moins de façon que ceux qui n'ont fait aucune étude géologique, puissent se convaincre par eux-mêmes. Et puisque j'ai dit, sans en avoir donné la preuve, que le dernier monde avoit lui-même commencé à la suite d'un monde éteint, qui avoit commencé de même, il faudra bien que j'en donne la preuve.

En indiquant la manière de constater les époques de la création de l'homme et du déluge universel, par la fouille des baies de la mer, j'en ai annoncé un exemple par la fouille d'une de ces baies. Il en faudra donc au moins cet exemple.

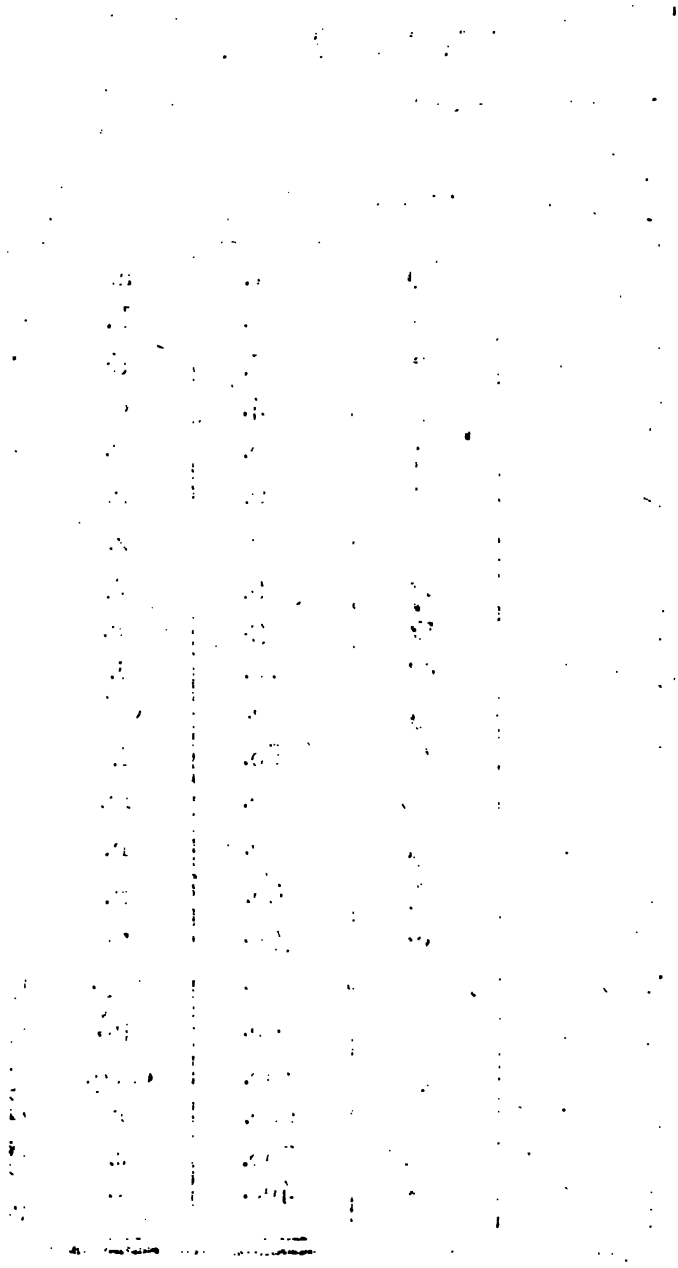
Il faudra aussi la preuve de la maternité de la langue chaldéenne, par la comparaison de cette langue, au moins avec la chinoise et la taïtienne, dont la première ne se retrouve que dans les mots les plus anciens et radicaux de la chaldéenne, et dont la seconde est pour ainsi dire identique avec cette mère langue dans le temps où les Phéniciens la promenoient déjà sur les deux Océans, plus de mille ans avant l'ère chrétienne.

Le texte de Moyse sur le reste de l'ouvrage des

[illegible], et sur les faits de l'homme jusqu'au temps de son exil du jardin d'Éden, sur la position duquel la vérité a encore à lutter contre une fausse opinion, ce récit, dis-je, intéresse trop la religion et la philosophie, pour qu'il n'ait pas sa place dans un second volume ; et il y auroit tant d'autres choses à dire, que quelque resserré que fût le choix des matières, ce volume seroit encore trop court.

Mais quoique j'aie le fond de ces choses, il y manque la forme ; et ce qui n'est pas fait dans les projets d'un homme, n'étant que très-éventuel, ce n'est pas pour me réserver la tâche de ce travail que j'en indique les sujets ; ce n'est que pour exprimer mon desir de les voir traités, sinon dans leur ensemble, du moins séparément, par des savans.

FIN.



CARACTERES
CHALDAÏQUES ET SAMARITAINS.

CHALD.	SAMAR.	LEUR VALEUR NUMÉRIQUE.	RELATION A NOS LETTRES.
א	𐤀	1.	a.
ב	𐤁	2.	b.
ג	𐤂	3.	g.
ד	𐤃	4.	d.
ה	𐤄	5.	e.
ו	𐤅	6.	u.
ז	𐤆	7.	z.
ח	𐤇	8.	è.
ט	𐤈	9.	th.
י	𐤉	10.	i.
כ	𐤊	20.	c. k.
ל	𐤋	30.	l.
מ	𐤌	40.	m.
נ	𐤍	50.	n.
ס	𐤎	60.	x.
ע	𐤏	70.	o.
פ	𐤐	80.	f. p.
צ	𐤑	90.	pf.
ק	𐤒	100.	ch. q.
ר	𐤓	200.	r.
ש	𐤔	300.	s.
ת	𐤕	400.	t.

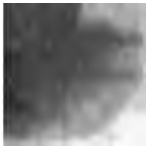
Hiéroglyphe Chinois
du nombre 6.

Caractère Astronomique
du signe de la Balance.

Figure de la Balance
au zodiaque Persien ;
de l'Astron. anc^ne^. de Bailly.

Hiéroglyphe Chinois
du nombre 8.

AVERTISSEMENT.

LES caractères chaldaïque et samaritain ne sont tirés ici que d'après une planche mal gravée sur le bois, à Paris, où au lieu de faire fondre des caractères d'après de bons modèles, l'imprimeur a tiré d'après cette planche.

Comme on a ces caractères en d'autres ouvrages, ceux des lecteurs qui en sentiroient le besoin, voudroient bien y recourir.